LA FRANCE

ET

LA POLOGNE,

LE SLAVIANISME

ET LA DYNASTIE POLONAISE.

Par le Comte Vinceslas Jablonowski.

PARIS,
JULES RENOUARD ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DE TOURNON, 6.

1843.

DE L'IMPRIMERIE DE BRUNEAU,
rue Croix-des-Petits-Champs, 33.

LA FRANCE

ET

LA POLOGNE,

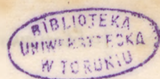
LE SLAVIANISME

ET LA DYNASTIE POLONAISE.

Par le Comte Vinceslas Jablonowski.

PARIS,
JULES RENOUARD ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DE TOURNON, 6.

1843.



L'AUTEUR AU LECTEUR FRANÇAIS.

Étranger, j'ai vu la nécessité de vous parler des affaires de mon pays. Si je vous parle aussi de celles de la France, c'est qu'il y a entre ces deux intérêts une connexité indispensable. Dans le cours de cet ouvrage, je n'ai pas cherché à être bon écrivain; mais j'ai voulu être utile. Vous me pardonnerez donc les faiblesses et les incorrections de style; mais j'espère aussi que vous rendrez justice à la sincérité de mon langage, comme aux sentimens d'amour que je ressens autant pour la France que pour ma malheureuse patrie, sentimens qui ont dicté ces pages, et qui m'ont soutenu dans la tâche rude et ingrate que je me suis imposée, celle de dire la vérité à des oreilles qui se soucient peu de l'entendre.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE PARTIE.

Nature et phases de la sympathie et du lien politique qui unissent la France et la Pologne.

Sympathie ! amitié éternelle ! devoirs de la France ! droits indestructibles de la Pologne ! braves Polonais ! défenseurs de la liberté ! frères d'armes ! voilà les mots qui retentissent de toutes parts à nos oreilles ; ils sont dans toutes les bouches, se produisent sur tous les tons des sentimens humains ; on les trouve à chaque page dans les écrits les plus sérieux des hommes qui

ont voulu se donner la peine de jeter un coup d'œil sur la question polonaise; on les trouve dans les discours de tous ceux qui en ont voulu occuper la tribune parlementaire; et pourtant, où est le résultat de ce déluge d'éloquence qui inonde la France depuis un demi-siècle? Quel sentiment éprouvez-vous à l'entendre (je m'adresse à vous tous, quelle que soit votre opinion ou votre patrie)? N'est-ce pas l'ennui et la somnolence souvent jointe à une ironie que vous ne sentez pas la nécessité de cacher, et que vous ne vous donnez pas la peine d'exprimer dans votre apathie? Et, pourtant, la question polonaise est une de celles auxquelles tout homme politique revient forcément à chaque nouvelle secousse, à chaque événement, pour proclamer qu'elle est réellement la source de tous les dangers qui menacent l'Europe, qu'elle se glisse dans chaque fait, qu'elle se montre dans chaque situation. La question polonaise est un spectre menaçant qui surgit toujours aux yeux d'un homme d'état, qui le trouble et le poursuit partout. Pourquoi donc produit-elle un effet si contraire sur la masse du public français?

Où est la cause de l'état inexplicable de cette question? Gît-elle dans sa nature? Oh! non, mais bien dans la manière inhabile, souvent

menteuse, presque toujours ridiculement sentimentale, dont on s'est efforcé de la présenter à ce public.

Maintenant il est de toute nécessité que cet état de choses cesse enfin. Oui, messieurs, il est temps de donner une juste interprétation du lien qui unit la France et la Pologne; il est de la dignité véritable des deux peuples, que le monde rende justice à une nation assez malheureuse déjà par ses revers, pour qu'on ne flétrisse pas son honneur par la supposition humiliante et cruelle qu'elle exploite dans ses intérêts particuliers la sympathie française, et cette admiration générale inspirée par la bravoure, le courage et le dévouement polonais.

Car le mot de sympathie, évoqué par une bouche polonaise, signifiera exploitation aussi long-temps que la nation française comprendra par ce mot autre chose qu'un vif sentiment des avantages matériels et politiques de la France, envisagés dans l'intérêt de la nation polonaise, comme cela doit être en réalité : vérité malheureusement trop méconnue et trop peu comprise en France.

Quand la république de Pologne, grande et forte sous le règne de ses deux dynasties des Piast et des Jagellons, plus tard puissante mal-

gré les vices de son gouvernement et les suites de sa royauté élective; quand la Pologne, dans ces temps, repoussait d'un côté les efforts tentés par les Barbares pour pénétrer dans le cœur de l'Europe, de l'autre, les projets ambitieux des nations allemandes, qui voulaient poursuivre l'établissement de leur domination sur tous les peuples Slaves, dont une partie a déjà subi leur joug, grâce à la propagande de la religion chrétienne et à l'habile politique des unions matrimoniales; dans ce temps, la France s'épuisait pour vaincre les étreintes vigoureuses de cette même nation allemande, représentée par la maison d'Autriche, la monarchie française ayant pour but final de sa tendance politique le désir de se substituer à l'esprit tenace et lent de l'envahissement germanique, tracé par la ligne de conduite héritée avec le titre des empereurs Romains. La France, dis-je, trouvait et cherchait naturellement dans l'existence de la république de Pologne un allié qui lui était indispensable, au-dessus de tous les caprices des hommes d'état, des reviremens d'idées et des efforts diplomatiques, en un mot, un allié naturel : entre eux, l'ennemi était commun, et aucun genre de rivalité ne pouvait exister.

Le caractère de cette alliance naturelle était

si important pour la France, que de simples rapprochemens ou de simples fautes commises dans les rapports des deux pays ont eu des conséquences immenses, incalculables pour elle. Une union matrimoniale du roi de France avec la fille d'un gentilhomme polonais, qui avait seulement des droits très-contestables et viagers à la couronne de Pologne, a donné à la France en dot la Lorraine, c'est-à-dire plus que toutes les dots réunies de toutes les reines de France, plus que ce que la France a jamais su retenir de ses conquêtes brillantes de tout un siècle.

Une Française sur le trône de Pologne a manqué, seulement par la précipitation et par l'insouciance de la France, à donner une nouvelle couronne à la famille des Bourbons, c'était Marie de Gonzague.

Une autre Française, Marie Kazimire (1),

(1) Cette femme, afin de se venger de Louis XIV, qui ne voulait pas lui faire rendre les honneurs dus à une tête couronnée, pendant le voyage qu'elle fit en France pour voir sa famille, força son époux de secourir l'Autriche, envahie par les Turcs, malgré tous les efforts de l'ambassadeur de France et des dignitaires de la république de Pologne. La reine Marie Kazimire était altière, méchante et vindicative; elle a empoisonné de dégoûts la vie d'un héros trop faible, loin du champ de bataille; elle a fait sciemment du tort à ses propres enfans, et beaucoup de mal à la Pologne.

femme de Jean Sobieski, sans l'orgueil impolitique de Louis XIV, aurait effacé l'Autriche de la carte d'Europe. La France lui eût succédé dans la domination de la confédération germanique, et aurait pu atteindre le faîte de la puissance et de la gloire, en chassant les Turcs, avec ou sans l'aide de Sobieski, et en jetant les bases des futures conquêtes de la France en Asie; tandis que cette même Autriche, sauvée par Sobieski, dictait à la France, bientôt après, un traité dur et humiliant.

Pourtant les faits historiques généralement connus démontrent la sollicitude avec laquelle la France tâcha de conserver l'amitié de la Pologne, d'augmenter ou d'établir son influence par tous les moyens que la politique ou le système électif des rois pouvait lui fournir.

La république française, recevant comme héritage de la monarchie éteinte, ses ennemis naturels, maintenant coalisés et exaltés par la divergence des opinions sociales, hérita naturellement aussi de ses alliances. Celle de la Pologne était une des plus importantes, c'était même l'unique, autrefois comme aujourd'hui.

La situation morale et politique des esprits des deux nations, vint resserrer plus fortement encore, dans les derniers temps, cette alliance

naturelle et lui donner les fausses couleurs sous lesquelles le public s'est complu à l'envisager jusqu'à présent. Les opinions sociales qui ont bouleversé l'ancien ordre de choses en France et établi à sa place une société nouvelle, ces opinions condamnées, et à cette époque vouées à l'exécration publique dans l'Europe entière, ont trouvé de l'écho en Pologne.

Serait-ce que les institutions républicaines de la Pologne, aristocratique cependant et monarchique durant tant de siècles, y auraient facilité leur propagande? Était-ce simplement la continuation de ce genre d'admiration qu'un petit nombre de nobles Polonais, malheureusement les plus influens par leur richesse et leur position, professaient comme un culte, depuis un siècle au moins (depuis Louis XIV et l'établissement du collége de Nancy), pour tout ce qui était étranger, admiration qui n'était à vrai dire qu'une faiblesse héritée de leurs pères, et qui, après s'être exercée sur les choses, est venue retomber sur les idées, comme nous le verrons plus loin?

Était-ce une de ces causes ou toutes ensemble? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au jour de la révolution française, l'alliance naturelle de ces deux pays, écrite avec le doigt de Dieu sur la

grande carte du monde, fut encore consolidée par l'union véritable des sentimens nationaux : l'exaltation du moment la faisait même ressortir d'une manière trop palpable, pour que l'Allemagne, représentée toujours par la maison d'Autriche, en accédant au partage de la Pologne, n'y vît pas une nécessité ou de se garantir, de ce côté, de toute diversion dans la lutte sérieuse qu'elle venait de commencer avec la France, ou du moins d'accepter et de donner cette explication au monde indigné et à sa propre conscience, alarmée sur les suites de cet acte dans l'avenir; car elle se sentait incapable, à cette heure, de s'opposer aux désirs de la Russie et de la Prusse. La première trouvait dans la possession du territoire polonais le seul point de contact avec l'Europe, et surtout avec les populations Slaves soumises à la domination tudesque et musulmane, populations dont la religion et le langage lui faisaient pressentir le moyen certain d'arriver à son influence et à sa grandeur actuelles; la seconde trouvait dans ce partage une occasion de se procurer l'agrandissement dont elle avait besoin à tout prix, de quelque côté que ce fût.

Enfin, ce qu'il y a d'incontestable, ce qui est prouvé par les actes mêmes du dernier démem-

brement, c'est que le partage de la Pologne fut motivé par l'influence des idées françaises en ce pays.

C'est dans ce temps que s'éleva en France une voix unanime de sentimens bienveillans et enthousiastes pour le sort de la Pologne, des cris d'indignation et de haine contre les spoliateurs de son indépendance, des déclamations de tribune, des protestations politiques, suivies des élégies soupirées par les poëtes de l'époque. Chacun peut aisément comprendre ces témoignages d'une sympathie profonde, après la chute du seul allié véritable et naturel que la France puisse jamais posséder en Europe, et qui seul alors semblait partager ses opinions politiques.

Aussi rien de plus rationel que l'espoir qui, depuis, n'a jamais abandonné la Pologne, de se voir aidée dans sa délivrance par la nation qui devait conserver toujours un intérêt si direct à son indépendance.

Au commencement, l'espérance de la Pologne ne fut pas déçue : tous les hommes qui se succédèrent au pouvoir, sous la république, fixèrent un œil vigilant sur les mouvemens et les intérêts de la nation polonaise; ils ne la perdaient jamais de vue. Dans ce temps-là aussi, les légions polonaises scellèrent de leur sang, sur

les champs de bataille de l'Italie, de l'Égypte et de Saint-Domingue, la confraternité des deux peuples, et payèrent d'avance leur part des sacrifices qu'ils semblaient devoir supporter en commun.

Mais vint Bonaparte et l'Empire, et la position respective des deux nations fut totalement changée.

La France qui, depuis son adolescence, avait pour mobile de toutes ses luttes extérieures la substitution de sa puissance à la tendance envahissante des races germaniques qui l'étreignaient de tous côtés, vers le Rhin, les Alpes et la Manche; la France, par le développement de l'énergie morale d'une nouvelle société qui ne pouvait naître et se maintenir sur les débris de l'ancienne que par des efforts convulsifs et inouïs; la France, guidée par le génie guerrier d'un grand homme, déborda de ses limites naturelles, et atteignit le but long-temps désiré.

L'Allemagne, dont elle avait été forcée jusqu'alors de contrarier les vues, devint sa sujette et subit sa loi. Il était donc tout naturel qu'une fois cette révolution accomplie, tous les cercles et tous les rayons de la puissance et des intérêts français se trouvassent inopinément déplacés, changés et agrandis; dès ce moment,

la Pologne, d'alliée naturelle et indispensable qu'elle était, devint pour la France un embarras ou une victime nécessaire.

L'Empire, maître de l'occident et du centre de l'Europe, possesseur des pays les plus civilisés, les plus populeux et les plus riches de l'univers, ayant un homme invincible à la tête de ses armées, pour ennemis les steppes de la Russie et les peuples barbares ou dégénérés de l'Asie; l'empire français pouvait, dans cette position, prétendre aisément à la monarchie universelle, sans qu'il y eût de sa part folie, présomption ou ambition démesurée. On peut le dire et soutenir même que cette idée était le seul moyen de lui conserver pour l'avenir la position que le grand homme qui le dirigeait alors venait de lui conquérir à la pointe de son épée. Car Napoléon entrevoyait certainement que cette position manquerait à la France sitôt qu'elle n'aurait plus le secours de son bras, à moins qu'elle ne se créât de nouvelles ressources par ses conquêtes ou son influence en Asie, qui à cette époque, au contraire, fournissait de l'or à ses ennemis.

De ce vaste projet, qui était, comme nous venons de le dire, plutôt une question de vie et de mort pour la consolidation et le maintien de la

puissance française en Europe, qu'une idée ambitieuse, comme on le prétend généralement, naquit la nécessité d'une nouvelle alliance que la nature des circonstances substituait à l'alliance polonaise.

Cette alliance nouvelle, que l'empereur Napoléon poursuivait avec opiniâtreté, par la persuasion et par la force; cette alliance, conservée comme tradition, comme l'idée sublime du plus grand homme de notre siècle; évoquée récemment comme telle dans les débats de plusieurs sessions des chambres; trop faiblement controversée par les organes des différentes opinions, pour ne pas laisser croire à l'existence d'un sentiment favorable dans la masse ou dans une partie de la nation française; cette alliance, que je n'hésite pas à déclarer non-seulement fausse (comme nous l'expliquerons plus bas), mais encore intempestive; cette alliance enfin, que le malheureux prétendant à l'héritage de l'empereur Napoléon semble désigner dans ses proclamations comme alliance naturelle; en un mot l'alliance russe, qui dans le temps était synonyme du partage du monde en empire d'Occident et empire d'Orient, entraînait l'idée de la destruction de la puissance anglaise dans les Indes, et, comme conséquence tôt ou tard inévitable,

l'établissement de la puissance française en Asie, où la Russie lui aurait préparé toutes les voies de conquête et de domination.

Idée grande, tentative habile, mais dont la tendance était trop palpable pour tromper la Russie, qui connaît de longue date tous les avantages de sa position, et qui, depuis plus de deux siècles, conserve trop bien le pressentiment de sa future grandeur, pour avoir consenti à *servir d'instrument* là où elle était certaine d'être un jour maîtresse absolue.

Aussi la Russie ne manqua pas d'éluder et d'esquiver, avec l'adresse qu'on lui connaît, les piéges diplomatiques que le cabinet français s'efforçait de lui tendre, depuis la paix de Tilsitt, pour l'entraîner sur la route des Indes; et quand Napoléon, las de ce manége, vint avec toutes les forces de l'Europe lui demander son assentiment, la Russie préféra sacrifier ses armées, vouer aux flammes, à la destruction ses villes les plus populeuses, que de souscrire à une union qui, en réalité, n'était qu'une franche renonciation à la puissance qu'elle savait lui appartenir dans l'avenir.

Le seul coup terrible que la France pût porter à cette nation récalcitrante et obstinée était le rétablissement de la Pologne dans son

ancienne grandeur. Mais autant la Russie pouvait craindre la réalisation de cette pensée, autant elle était convaincue (et avec cette conviction, elle ne craignait pas la lutte la plus désastreuse) que l'empereur ne l'exécuterait jamais sans sacrifier ses projets de suprématie française, que le rétablissement de la Pologne annulait et rendait impossible à jamais.

L'empereur Napoléon savait que la nation polonaise, avec son caractère plein de faiblesse, mais indépendant, une fois rétablie dans ses limites, une fois en possession des forces que pourraient lui donner le nombre de sa population, les ressources de son sol, l'énergie morale que porte dans son sein toute société nouvelle ou régénérée, la valeur de ses armées, enfin, et plus que tout cela, la création d'une dynastie qui aurait permis à ce pays de suivre avec force et ténacité un système politique entravé sous la république par les vices de ses institutions; l'empereur Napoléon, disons-nous, savait qu'alors la Pologne non-seulement n'aurait pas voulu souffrir son joug brutal, non-seulement n'aurait pas pu, par considération de ses propres intérêts, poursuivre ou même faciliter l'exécution des projets de la France sur l'Asie, mais encore que la Pologne aurait eu un intérêt direct à se débarrasser d'un voisin incommode par ses exigences, à voir disparaître, avec le temps, la puissance et l'influence française en Allemagne, et à voir les relations avec l'Empire rétablies sur le même pied que sous la monarchie royale des Bourbons.

Voilà certainement des considérations graves et justes, et qui expliquent la répulsion que sentit toujours Napoléon pour le rétablissement de la Pologne; et si, comme on l'assure, dans ses derniers momens, il a déploré sa propre conduite dans les affaires de ce pays, je suis persuadé que ce blâme impliquait la condamnation du plan tracé par ce vaste génie dans le sens des anciennes tendances politiques, plan basé sur la force brutale; plan où l'influence commerciale et maritime n'entrait pour rien, plan dont le sacrifice de la Pologne, la domination tyrannique de l'Allemagne et l'alliance russe formaient les élémens indispensables; plan grandiose comme conception et effort d'un seul homme, d'une seule époque, mais vicieux et faux, comme projet à réaliser à travers les générations.

La France, sous l'impression de ces intérêts nouvellement créés, tout en flattant l'amour-propre des Polonais par l'étalage de la gloire

dont ils se sont couverts dans tant de combats, exploitait donc la bonhomie de leur croyance dans une alliance naturelle qui, de fait, comme nous l'avons dit, n'existait plus; elle exploitait leurs principes touchant la reconnaissance de peuple à peuple, principes que les légionnaires, avec leur simplicité de soldats blanchis sous le drapeau tricolore, avec l'honnêteté de gentilshommes polonais, accoutumés qu'ils étaient de se sabrer dans les *diétines* par pure reconnaissance, jugeaient être un devoir; tandis que la reconnaissance de peuple à peuple, quand elle ne signifie pas *intérêt*, est, du côté de celui qui s'y laisse entraîner, faute grave ou sottise; du côté de celui qui l'invoque, sottise ou lâcheté. Ainsi donc, si, dans ce temps, les Polonais étaient dupes, le cabinet français était cruellement sage et politique; le plus pur de notre sang arrosa l'Italie, l'Espagne et la Russie, pour une cause devenue naturellement ennemie de la cause polonaise que les légionnaires croyaient servir en mourant, quoique la voix puissante et patriotique des deux grands hommes du pays, la voix du prince Adam Czartoryski et de Kosciuszko (1),

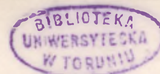
(1) Kosciuszko n'a jamais voulu prêter appui aux projets de Napoléon dans les affaires de la Pologne. Le prince Czartoryski les combattait ouvertement. Voir le chapitre de LA DYNASTIE.

combattît sans résultat cet entraînement enthousiaste d'hommes naïfs et sans entendement politique.

Cette trahison, cette exploitation du sang polonais par le cabinet de Napoléon n'était pas un besoin de la force brute; car la puissance française aurait pu se passer de quelques milliers d'hommes des légions polonaises : mais elle n'aurait pas pu se passer de la sympahie de cette nation, qui tenait toujours en échec les alliés.

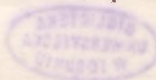
L'abandon de la France par la Pologne, aurait changé en tout temps, et surtout en 1812, la position des affaires, et les mesures des alliés, dans ce cas, auraient été bien fatales à la France et à Napoléon.

Heureusement pour la morale des peuples, il faut rendre cette justice à la masse de la nation française, (était-ce souvenir des temps passés? était-ce estime et amour pour ses anciens compagnons d'armes?) elle a conservé à cette époque pour la cause polonaise un vif attachement; mais il est malheureux que ce sentiment même ait été complice innocent de la trahison, car il couvrait d'un masque séduisant les intentions hostiles du cabinet, et peut-être même fut-il en grande partie cause de la dissimulation obligée du gouvernement impérial.



Pendant et depuis l'empire, le mot de sympathie pour la nation polonaise ne signifia plus en France sentiment de ses propres intérêts, envisagés sous le point de vue de l'intérêt d'autrui, mais bien pitié pour une victime qu'il fallait sacrifier, amitié pour des compagnons d'armes, admiration pour la bravoure dont les légionnaires avaient donné de si beaux exemples, et, chose qu'il est nécessaire de relever comme louable dans la nation française, son amour-propre ne lui fit jamais contester cette bravoure.

La restauration changea un peu la nuance des sentimens de la France pour la Pologne : au regret du passé, regret éprouvé par tout ce qui tenait à l'empire, se mêlait encore l'idée que l'ingratitude de Napoléon pour ce pays avait été une des principales causes de sa chute. Cette idée réagissait heureusement sur les affaires polonaises, et aurait pu produire avec le temps quelques heureux résultats, si à ces sentimens populaires étaient venues se joindre les intentions favorables du cabinet des Tuileries, débarrassé des langes dont l'avaient emmaillotté, au jour de sa naissance, les mains officieuses de la Sainte-Alliance, et qui aurait pu, une fois remis dans la route naturelle, prendre, quant aux affaires



de la Pologne, la voie suivie avec succès par la monarchie française, avant la révolution.

Mais les quinze années de la restauration ne furent, pour la France comme pour le reste de l'Europe, la Russie exceptée, que le temps strictement nécessaire pour cicatriser les blessures saignantes de tant d'années de guerres, pour faire rentrer sous la couverture maternelle ces quelques belles têtes blondes, pâles, inspirées, qui voulaient à toute force se tenir libres sous le ciel que Dieu leur a donné pour horizon, et que la couverture maternelle des gouvernemens absolus rétrécissait horriblement.

La Russie, durant ce temps, profitait seule de l'apathie et du besoin de repos qu'éprouvait l'Europe. Elle étendait sa domination en Asie, enlevait à la Perse une de ses provinces les plus fertiles, une des plus fortes positions militaires de cette partie du monde; elle consolidait sa puissance, créait une force navale énorme, semait les germes de destruction de l'empire ottoman, enfin faisait la guerre à ce dernier, et dictait le traité d'Andrinople. Cette suite de pas gigantesques de la Russie éveilla en sursaut les puissances européennes, qui, ne croyant plus avoir à craindre le fantôme révolutionnaire, commencèrent à tourner leurs regards de ce côté,

et, quand leurs murmures allaient peut-être se changer en hostilités, vint la révolution de juillet.

Le czar bondit de joie, car le nuage qui grossissait et s'avançait sur lui s'arrêta, et ses ennemis de la veille vinrent implorer sa protection. Avec le révolution de juillet, avec les dangers des anciennes coalitions de l'Europe, la sympathie de la France pour la Pologne s'accrut de toute la force que put lui donner encore l'espoir de sa coopération dans un moment que la France sentait difficile, coopération qui malheureusement ne lui a pas manqué.

La Pologne, au cri de liberté de la révolution de juillet, sentit tressaillir toutes les fibres de l'indépendance nationale, de la haine contre l'étranger; à ce désir de liberté qu'elle éprouvait plus pur et plus fort que toutes les autres nations, vinrent se joindre les anciennes croyances à l'alliance naturelle de la France et à sa reconnaissance; croyances dont la première s'appuyait sur un raisonnement juste et une politique saine, et dont l'autre était le résultat d'une faiblesse, d'une simplicité que personne ne venait soutenir et éclairer.

Cette situation des esprits produisit bientôt la révolution et une guerre nationale. Naturellement, les idées qui présidèrent à la naissance de

cette révolution, l'accompagnèrent dans son développement. Si l'instinct des masses a semblé vouloir quelquefois les rejeter, les hommes qui se trouvèrent les uns après les autres à la tête des affaires (par des motifs que nous tâcherons d'approfondir, dans l'exposé des causes de l'avortement de la révolution polonaise), les ont, au contraire, présentées au public comme seul moyen de succès, comme seule ancre de salut. Or, voici quelle était, en réalité, la situation de la France. Tandis que, sous l'influence des mêmes intérêts, des mêmes raisonnemens que sous la monarchie et sous la république, elle devait voir dans le rétablissement de la Pologne une des plus grandes sauve-gardes de ses intérêts, néanmoins, de même que, sous l'empire, elle avait jugé utile de sacrifier la Pologne, ainsi, au jour de sa révolution, elle crut devoir la sacrifier encore au besoin de la nouvelle situation.

Ces considérations qui étaient trop connues et touchaient à des événemens trop récens pour avoir besoin d'explication et de commentaires; peut-être aussi la probabilité d'une alliance russe, qui a pu revivre, en quelque sorte, avec l'entrée au pouvoir des hommes de l'empire, et que la Russie laissait sans doute adroitement entrevoir, dans les circonstances difficiles de la guerre

polonaise; tout cela a pu contribuer à rendre la France spectatrice inactive de cette lutte, qui survint juste à point pour arrêter l'orage prêt à fondre sur elle; la France se contenta de forcer l'Allemagne à la neutralité.

A cette époque, le mot de sympathie pour la nation polonaise, dans toute la force d'un sentiment vrai, d'une idée justifiée par le besoin du temps, grandie et dorée par l'enthousiasme, suite accoutumée d'un grand événement politique, de toute commotion populaire couronnée d'un succès inespéré; cette sympathie n'a donc pu produire aucun résultat bienfaisant; au contraire, il servit de masque aux intentions du cabinet. Sorti du sein du trouble et de l'anarchie, le nouveau gouvernement avait besoin, dans l'intérêt de sa propre conservation, de donner des garanties d'un côté, de l'autre de faire sentir sa force et sa volonté: la cause polonaise servit de moyen pour satisfaire à toutes les exigences du moment, — elle fut sacrifiée!

C'est ainsi que la sympathie de la masse de la nation française est venue une seconde fois nuire aux intérêts de la Pologne, qu'elle désirait cependant protéger.

Mais la chute de la révolution polonaise accomplie, dès que fut passée la douleur plus poé-

tique que politique, et la crainte d'une invasion étrangère que cet événement fit naître pour le moment dans la masse de la nation française; après que la sympathie pour la Pologne, qui ne coûtait jusqu'à présent qu'un déluge de paroles et une explosion de sentimens, qui faisaient beaucoup plus d'honneur à ceux qui les ressentaient qu'à ceux auxquels ils étaient adressés; quand cette sympathie commença à coûter un peu cher à la nation par une augmentation de quelques millions dans le budget, et aux particuliers devenus victimes malheureuses d'un essaim d'escrocs et d'aventuriers, auquel tous les pays du monde et surtout toutes les grandes villes de France donnèrent leurs contigens; alors la masse de la nation française se sentit disposée à condamner l'existence de la nationalité polonaise; le vulgaire, qui juge toujours d'après les résultats, acquiesça à l'arrêt de mort de la Pologne; mais personne n'eut le courage de prononcer cette terrible et humiliante sentence. La France vit clairement tout ce qu'il faudrait sacrifier de sang et d'or pour rendre la vie à ce cadavre mutilé, et dès lors elle prêta l'oreille au projet d'une alliance russe, alliance repoussée toujours par les masses, tant sont justes et vrais les instincts populaires, qu'ils démêlent la faus-

seté des opinions et des idées les plus brillantes, bien qu'elles aient les plus grands semblans de justice et de grandeur, et qu'elles soient appuyées par l'assentiment des hommes les plus considérés et les plus célèbres : alliance funeste, bien qu'on la représente comme une idée grandiose, napoléonienne, grosse de l'empire du monde.

Sous l'impression de ces causes, dont on ne saurait contester et combattre l'existence, sous l'impression de ces idées, le mot de sympathie pour la nation polonaise est devenu communément, en lui retranchant ou lui faisant accepter toute la formule banale et indispensable qui la précède ou qui la suit dans un salon ou dans un hameau, dans la bouche de tout homme politique ou d'un causeur de salon et de café, ce mot est devenu une expression palpitante de vulgarisme, choquant par l'arrière-pensée et sa signification instinctive, qui perce et se laisse sentir dans l'accentuation de chaque syllabe de ce mot de sympathie, et qui n'est en définitive qu'une pitié sentimentale et poétique devenue nauséabonde à force d'être conteuse, et par sa durée interminable. Ordinairement, cette expression sert de masque à l'idée de la nécessité de sacrifier une cause protégée par les nobles sentimens du cœur,

mais condamnée par les intérêts de la France. Sympathie, mot qui n'est qu'une excuse impertinente des torts de la France, par l'indulgence obligeante apportée dans le jugement de la conduite plus que faible de notre nation ; excuse polie et effrontée d'un voleur pris sur le fait par un homme qui se voit dans la possibilité de le couvrir de honte et de confusion.

Telle a été jusqu'à ce jour la signification instinctive du mot de sympathie pour la Pologne, lequel, en réalité, ne devrait exprimer que le sentiment des intérêts de la France, considérés dans leur union avec l'intérêt de notre malheureuse patrie.

Et qu'on ne vienne pas soutenir le contraire; les plus belles protestations ne sauront déguiser une vérité évidente aux yeux clairvoyans d'hommes que le malheur a rendus délicats à saisir les moindres nuances d'un horizon qu'ils se sont habitués à contempler dans les longues années de leur exil.

Ce retour sur le passé est bien triste, et, comme nous venons de le voir, plus triste encore est la situation présente des relations des deux pays. Mais il faut aller jusqu'au bout avec courage, car il en faut à un Polonais pour juger une question qu'on s'est habitué à lui mon-

trer à travers un prisme de romantisme et de poésie. Il faut aller jusqu'au bout, plonger un regard profond dans l'avenir, examiner les choses sans prévention, et dire avec franchise quel peut être, quel doit être, quel sera un jour le caractère des relations de la Pologne et de la France.

Bientôt, sans nul doute, la marche des affaires de cette nation, ballotée jusqu'à présent entre plusieurs systèmes, dont chacun, sans couleurs précises, ne fait que couvrir quelques ambitions personnelles, bientôt la marche des relations extérieures de la France va prendre une ligne plus palpable, plus suivie, plus comprise, sous l'influence de ces cris poussés de tous côtés : Mais où allons-nous? sous l'influence de ce sentiment de mécontentement général qu'inspire le régime actuel aux hommes de toutes les opinions; en un mot, sous l'influence d'un désir d'action et d'avenir, sentiment d'un caractère indéfini encore, mais dont l'existence est sensible pour tout observateur intelligent.

Mais quelle sera cette nouvelle marche des affaires? Si nous la connaissions, nous pourrions tracer la position qui reviendrait à la Pologne. Où faut-il chercher le mot de cette énigme? Est-ce dans les opinions connues des hommes poli-

tiques du jour? est-ce dans le sentiment instinctif de la nation française, sentiment puisé dans les idées généralement accréditées et connues, tiré de la conscience publique, sur la position et les besoins nationaux, si ce sentiment instinctif existe quelque part en France? Non; nous ne pouvons saisir là aucune idée d'avenir jusqu'à présent, car il n'en existe ni dans les opinions connues des hommes politiques, ni dans le sentiment instinctif de la nation. Ces sentimens instinctifs, en France, sont détruits, ou à naître. Quant aux hommes politiques dans l'état présent de la France plus que partout ailleurs, où il peut encore arriver quelquefois le contraire, les hommes politiques ne peuvent avoir d'autres idées que celles qui sont partagées ou comprises par les masses, et comme les masses en France n'ont pas, pour le moment, comme nous le prouverons, des idées d'avenir, les hommes politiques ne peuvent en avoir davantage. Autrement, ils seraient un non-sens ou un ridicule, ils ne seraient pas des hommes politiques.

C'est l'existence pourtant des instincts innés qui est le véritable mobile de la vie progressive des nations; instincts qui se développent à travers les siècles et les générations, au fond de la conscience publique, comme suite d'une con-

naissance intime et générale de la position et des besoins nationaux.

Les hommes politiques, les grands hommes d'état et de guerre ne peuvent que saisir, rendre visibles et utiliser les buts désignés par les instincts des masses; ils ne peuvent jamais les créer. La grandeur de ces hommes consiste seulement dans les moyens de s'en emparer, de les rendre visibles et de les utiliser.

Ce sont les instincts innés qui font la grandeur des peuples; les révolutions et les changemens de gouvernement ne peuvent que précipiter leur action. Ils forment l'unité dans la marche de la diplomatie; ils donnent aux masses la force, l'entraînement et l'enthousiasme; ils facilitent au pouvoir la domination, et constituent ce qu'on nomme la popularité. Ce sont les instincts innés qui traînent à leur suite la marche progressive et ascendante de la puissance politique, qui est le signe de la vie nationale. Car sitôt que la puissance cesse de grandir, la nation se meurt. Dans ce bas monde, toute force politique, sentiment humain, toute création animale, comme chaque fleur et chaque pierre des champs, rien ne peut être stationnaire, tout grandit ou décroît; les nations se décomposent et meurent si leur puissance ne

grandit pas, et les nations ne peuvent grandir si elles n'ont pas d'instinct d'agrandissement et de but d'action.

Empressez-vous donc de faire germer une de ces idées vitales dans le sein d'une nation qui, comme la France aujourd'hui, sent impérieusement le besoin de se mouvoir. Car ce besoin refoulé engendre toujours le mouvement qui ne s'épanche plus au dehors. Mais ce mouvement, c'est la guerre civile, et la guerre civile est le premier échelon de la décomposition des sociétés, dont le dernier est l'abrutissement politique ou moral, de quelque caractère qu'il soit.

Et pourtant, dans ce moment, la France n'a aucune idée d'avenir.

Les autres nations, au jour où nous sommes, sont dans toute la force, dans toute la plénitude de la vie; regardez l'Italie, regardez la Russie et l'Allemagne.

Voyez marcher la puissance de l'Angleterre, que ce soit un whigh ou un tory qui soit à la tête des affaires. Vienne O'Connel, Roëbock ou les chartistes les diriger, la politique extérieure changerait-elle? Mon Dieu, non! Les moyens changeraient peut-être; les hommes, certainement; mais le but de la politique, jamais. Toujours au-dessus des combinaisons temporaires,

malgré toutes les protestations politiques et diplomatiques, quel que soit le système qui gouverne à l'intérieur, toujours deux idées, deux besoins subsistent et dirigent à l'extérieur les forces morales et politiques de cette nation.

Domination absolue des mers, exportation illimitée de ses produits manufacturiers. Quel immense horizon! quel innombrable quantité de détails embrassent ces deux idées! Ce n'est pas ici le moment d'examiner la possibilité de leur exécution. Mais, ce qu'il y a de certain, c'est que la nation anglaise a une carrière sans fin devant elle, et une volonté inébranlable, un besoin, une nécessité forcée de la parcourir. Cette tendance à s'emparer de l'avenir n'est pas un projet caché dans le portefeuille de quelque ministre, de quelque diplomate; il est là, dans l'esprit, dans l'effort de chaque membre de cette nation, devant les yeux de quiconque veut connaître les vœux et les besoins des générations présentes.

Ce plan grandiose peut facilement exciter la haine des nations, mais jamais leur rire ironique. On peut douter de son exécution; mais quel esprit sérieux, en regardant les difficultés sans nombre qui entourent maintenant cette puissance, ne verrait pas, dans le caractère de

ces difficultés mêmes, des chances énormes de réussite?

La conquête, sinon politique, au moins commerciale de la Chine (*guerre qui me semble avoir autant de moralité que toute protection accordée au commerce des vins et de spiritueux*) peut donner à l'Angleterre le monopole de ces contrées populeuses, avec ses bénéfices incalculables. Les mouvemens politiques intérieurs ne doivent-ils pas retremper les forces et les intérêts nationaux engourdis et affaiblis peut-être sous le système vermoulu par l'âge, ébranlé par la corruption et la nouvelle sève?

Les différends avec les États-Unis ne peuvent-ils rapprocher plutôt que désunir les deux pays? D'un nouveau traité de paix basé sur l'évidence des intérêts réciproques et sur l'appréciation des désastres que pourrait amener une collision, d'un tel traité de paix, disons-nous, à un retour sous le sceptre de la Grande-Bretagne, ou plutôt à une union intime des deux peuples, la distance ne sera pas peut-être aussi grande qu'on le suppose et qu'elle le paraît aux hommes qui se rappellent la haine systématique de ces états, mais qui oublient certainement la mobilité des sentimens politiques.

La question financière des États-Unis ne peut

être résolue maintenant que par le déshonneur du trésor public, par les banqueroutes nationales, qui peuvent ébranler les idées sur la propriété et le crédit, et dont les effets pourraient être ressentis par tous les membres du corps social. Eh bien! cette situation receverait de l'or anglais un facile dénouement.

La question de l'esclavage, si brûlante et si épineuse, pourrait se réduire, dans ce cas, aux proportions des institutions féodales.

L''intérêt d'échange entre un pays de produits agricoles et un pays manufacturier, l'esprit de race enfin, peuvent expliquer assez facilement la possibilité d'union des deux pays, désunis moins par leurs intérêts que par des fictions politiques et sociales maintenant ébranlées de part et d'autre.

Devant cet imposant tableau qui se déroule et qui éblouit les yeux, que mettras-tu pour le contre-balancer, toi, nation française, grande et forte par des millions d'habitans, par la richesse de ton sol, le nombre de tes capitaux, et de tes ressources commerciales; plus grande encore par l'intelligence de tes masses, par le génie de tes hommes d'élite et le caractère de ta société?

Peux-tu montrer quelque chose de comparable aux tendances de la Russie ou de l'Allemagne, représentée maintenant par la dynastie de Brandebourg? Non. Est-ce ta faute, nation française? Peut-être un peu aussi; mais la faute retombe principalement sur les hommes et les événemens passés; car tu as eu aussi de belles et larges idées d'avenir et de grandeur; mais toutes ces idées sont froissées dans ton cœur; ta conscience et ta logique instinctives les rejettent loin de toi, et tu restes maintenant sans auréole d'avenir. Grande, forte et belle, illuminée des reflets de ta gloire passée, fière des atours brillans de ta civilisation et de tes arts, tu restes immobile! Sublime statue, tu as tout ce qu'il faut pour devenir un être divin et créateur; il te manque, il te manque seulement..... une idée!!!

Au temps où le pouvoir royal forma une unité compacte de ces tronçons désunis par le système de la haute féodalité, la monarchie, après avoir donné à la France les limites que nous lui voyons encore aujourd'hui, la monarchie française a su saisir une grande et belle idée d'avenir et d'agrandissement, qu'elle suivait avec persévérance et qu'elle a exécutée en partie.

Cette idée lui fut suggérée par les croyances morales et gouvernementales du temps, et par

sa position géographique si avantageuse, comme centre géographique du monde civilisé connu dans ces temps.

Car alors l'Amérique n'était qu'un désert qui attendait des bras pour devenir quelque chose; on ne comprenait pas encore tous les avantages de la domination commerciale de l'Asie et de l'Afrique, pays qui, par l'esprit barbare de ses dominateurs et les malheureuses issues des croisades, furent rejetés en dehors de toutes les combinaisons politiques. A cette époque, l'homme d'état ne regardait et ne voyait que l'Espagne, forte par le caractère de sa population plus que par toute autre chose, riche des trésors que lui envoyait le Nouveau-Monde; l'Allemagne, décorée du nom pompeux de l'empire romain, et qui s'élargissait de plus en plus aux dépens des Slaves, dont les peuplades ployaient l'une après l'autre sous le sceptre de fer des empereurs; l'Italie, dont le front brillait sous la thiare pontificale, gardée encore par des prestiges religieux dont la force et l'éclat n'ont pu être ternis et ébranlés ni par les révoltes orgueilleuses des grands du monde, ni par le levier puissant des idées secaires.

Enfin l'on n'accordait alors qu'une faible attention à l'Angleterre, isolée dans l'Océan avec

une population désunie; l'Écosse n'était pas encore sous son pouvoir; sa marine commençait à peine à se développer et à être connue; la Hollande tenait dans ses mains le commerce de l'Europe; les Indes et les colonies américaines n'existaient pas encore pour la superbe Albion; l'Angleterre était un grain dans la balance des intérêts européens, et, sans ses prétentions au droit de la couronne de France, elle serait peu remarquée peut-être dans l'histoire de cette époque.

La France occupait donc le centre de ce monde qui résumait en lui toute la puissance du globe. Elle tenait forcément le nœud de toutes les combinaisons politiques, et son poids était décisif. Elle était destinée, par sa position, à dominer tout ce qui l'entourait.

Les idées politiques et morales du temps lui vinrent singulièrement en aide dans ce travail. A cet âge où ni la discussion de la tribune, ni l'usage de la presse, ni l'esprit commercial généralement répandu, ne venaient enseigner aux masses leurs véritables besoins, le droit de la souveraineté monarchique résumait tout ce que les peuples pouvaient avoir de plus grand et de plus fort, comme religion, gloire, orgueil national, ordre social; il résumait tous les mobiles

des classes dominantes qui se basaient sur la force des principes d'hérédité et des droits féodaux ; classes qui ne pouvaient repousser le droit monarchique sans porter atteinte au leur.

Ce droit de souveraineté sur les pays et sur les peuples ne pouvait se conquérir alors à la pointe de l'épée, mais bien par droit de succession et par des unions matrimoniales.

L'épée ne pouvait que venir en aide à de pareils droits, et, dans ces temps, le conquérant, avant même de faire la conquête, pouvait avoir un système pour la gouverner. Maintenant, comme autrefois chez les anciens, c'est une chose plus difficile : les victoires peuvent bien soumettre un peuple, mais il faut quelquefois des siècles pour trouver les moyens de le maintenir et de le diriger ; car la force brute ne peut suffire que pour un instant ; il faut une force morale pour maîtriser les masses.

Dans cette situation, la France conçut l'idée de dominer l'Europe ; elle en traça le plan et réussit en partie. Les Bourbons parvinrent à occuper les trônes d'Espagne et de Naples. La France devint protectrice du pouvoir pontifical. Mais, du côté de l'Allemagne, tous ses efforts restèrent impuissans. La couronne de l'empire romain aurait pu cependant facilement descendre sur la tête des rois de France. L'orgueil allemand et l'intérêt des familles princières auraient été épargnés par la nature des droits attachés à cette couronne, dont l'union avec le trône d'Espagne aurait servi de précédent et aplani bien des difficultés ; et c'est ce qui aurait pu arriver sous Louis XIV, si ce monarque n'avait pas laissé échapper, par sa conduite impolitique vis-à-vis de Marie-Kasimire, le seul moment propice à l'exécution de ce grand projet, lors de l'invasion des Turcs en Autriche.

Dans tout autre temps, l'Allemagne fut un mur d'airain contre lequel sont venus se briser les efforts les plus énergiques de plusieurs générations de la France, les efforts des héros et des génies politiques et militaires, dont chacun séparément aurait suffi peut-être, dans d'autres circonstances, pour dominer et subjuguer l'univers. Le rôle que la France a voulu jouer dans les guerres religieuses de l'Allemagne, finit par la capitulation de Prague ; les plans orgueilleux et les luttes héroïques de Louis XIV, par le traité d'Utrecht et les calamités qui l'ont précédé ; les victoires de la république et la domination tyrannique de Napoléon, par l'abdication de Fontainebleau et le traité de Paris ! Terribles et cruels enseignemens, dans l'espace de trois siècles à peu

près! Après tant de batailles gagnées, tant de sang versé, tant de millions perdus, trois défaites! trois cruelles leçons! France, n'en profiterez-vous pas? Oh! oui, vous en avez déjà profité; car, dans votre conscience, vous avez abandonné, rejeté instinctivement ce plan enfanté dans d'autres siècles, et que, malheureusement pour lui et pour vous, l'empereur Napoléon s'est forcé de suivre servilement. Le caractère de la nouvelle société, de nouveaux besoins humains, de nouveaux mobiles, le cercle élargi des connaissances et des relations nationales, auraient dû lui inspirer un plan différent, qui aurait rendu la France grande et puissante!

Et vous avez bien fait, nation française, d'abandonner ce projet insensé. L'histoire des temps écoulés, l'histoire du présent vous ont montré le peu de solidité et l'embarras des vasselages et unions de familles de vos deux branches dynastiques d'Espagne et de Naples, quoiqu'elles aient été renouvelées et changées à volonté, suivant les besoins du jour, comme vous l'avez fait à plusieurs époques. Vous faites bien de ne plus compter sur la domination en Allemagne; car, quand on veut dominer une nation, il faut que quelque chose la rapproche et la fasse sympathiser avec le dominateur : instinct d'avenir et de race,

similitude de langage, diversité de productions qui puisse éloigner l'esprit de concurrence haineuse et la nécessité de sacrifier les intérêts matériels des peuples dont on froisse l'intérêt moral; et vous n'avez rien de cela dans vos rapports avec l'Allemagne. L'instinct des races et leur haine sourde et implacable vous séparent à jamais: le langage n'a ni similitude de racines, ni concordance de formation. Toutes vos productions agricoles et manufacturières sont les mêmes, comme tous les objets d'importation. Bien plus, vous êtes maintenant en lutte pour devenir le centre du mouvement qui se prépare entre l'Europe et les Indes.

Commercialement, vous êtes et vous serez toujours rivaux forcés, et conséquemment ennemis naturels.

La domination d'une de ces puissances sur l'autre ne peut être pour le vaincu qu'un sacrifice tyrannique et continuel de ses intérêts les plus chers, les plus nécessaires à son existence.

Vos forces sont à peu près égales; quelle chose terrible qu'une lutte entre vous! Et cette lutte n'aura jamais d'autre résultat que des malheurs!

La France ne pourra jamais dominer l'Allemagne; elle doit tâcher du moins de contenir, dans de justes bornes, l'esprit lentement, mais

profondément envahissant du germanisme; et c'est l'existence de la Pologne indépendante qui seule peut aider la France dans cette rude tâche. Ce ne peut être la Russie, dominateur-né de l'Allemagne, comme nous le verrons plus bas, par suite des mêmes causes qui ne vous permettent pas d'établir votre puissance dans ce pays.

Et pourtant, il y a encore bien des hommes dont l'orgueil national et l'ambition ne savent pousser d'autre cri que le Rhin! le Rhin!..... Mais ce ne sont que quelques misérables arpens de terre qui ne peuvent accroître ni votre richesse ni votre force, et qu'il faudrait arracher à un ennemi acharné et opiniâtre, pouce à pouce, en les payant du plus beau de votre sang. Est-ce là un but digne de l'orgueil et de l'ambition d'un pays comme la France? Oh! non. D'ailleurs vous avez abandonné cette idée, avec regret sans doute; car naguère encore, après un grand affront politique, cette idée revint un instant produire une de ces commotions spontanées et électriques qui semblent devoir changer les destinées des empires. Mais ce n'était qu'un souvenir sans force! Bientôt revint aussi le sentiment de la situation présente, et cette idée fut répudiée pour long-temps.

Il y en a, belle France, qui te croient deux autres grandes idées : être rivale des tendances anglaises, devenir reine des mers, ou te mettre à la tête du mouvement politique et moral de l'Europe, et faire de la propagande armée. Mais, non, on le croit à tort; il se peut que quelques hommes nourrissent en secret cet espoir; toi, France, tu ne le veux pas. Les instincts des masses ne trompent jamais, et la France aujourd'hui a raison de ne vouloir ni l'un ni l'autre.

Qu'y a-t-il dans le passé et dans le présent qui puisse donner confiance dans les forces maritimes de la France? C'est une idée toute neuve que les romans ont mise à la mode en ce pays, et que le développement de l'esprit commercial a adoptée; mais c'est une idée qui trouve de grandes difficultés pour s'infiltrer dans les élémens des forces nationales de la France et dans ses instincts populaires. La nation ne peut oublier les revers maritimes du siècle passé. L'état brillant de la marine française d'aujourd'hui est un état factice. Ne se rappelle-t-on plus cette protestation scandaleuse des armateurs d'un de vos ports maritimes contre l'état présent de vos armemens? Votre marine maintenant absorbe donc la plus grande partie de votre population côtière. Vienne la guerre, qui les décimera, qui les di-

minuera de moitié, où les remplacerez-vous? Avez-vous des colonies capables d'en fournir? La population éminemment maritime de l'Algérie pourrait vous être d'une grande utilité un jour, mais vous n'avez rien fait, jusqu'à présent, pour vous maintenir dans ce pays en cas de guerre; c'est la colonisation qui peut seule vous en donner le moyen. Je ne vous reproche pas de n'avoir pas déjà colonisé ce pays; mais vous ne savez pas encore, au jour où nous sommes, comment vous devez le faire. — Et vis-à-vis de votre faiblesse maritime se dresse le colosse anglais! Sa marine, il est vrai, n'a pas assez de bras, mais ce n'est pas faute de population. A-t-on jamais calculé celles que peuvent lui donner ses nombreuses colonies et les races malaises des Indes? Pour des chefs et des officiers, l'Angleterre n'en manque pas : les cadres énormes de son état naval, la quantité d'individus en demi-solde et sans emploi qu'elle renferme dans son sein, enfin la force de sa marine marchande, qui, au besoin, peut fournir de bons officiers, tout cela lui donne les moyens d'augmenter le nombre de ses vaisseaux de guerre. La France fait donc très-bien de ne pas compter sur sa marine, aussi long-temps que cette puissance n'aura pas à sa disposition d'autres ressources

que celles qu'elle possède, et qui maintenant sont partagées et fractionnées dans les deux mers, sans possibilité de se prêter un mutuel appui. C'est ce partage qui fut la plus grande cause de la faiblesse de la France dans toutes les guerres maritimes. Si la France doit être une puissance continentale, comme l'a soutenu l'un des hommes d'état les plus éminens, et s'il lui faut suivre dans ce sens une ligne d'agrandissement, il me semble qu'elle ne doit le faire qu'autant que cela est indispensable pour devenir peu à peu la première puissance sur mer.

Quant à la propagande, quant à l'apostolat politique, la France a eu deux époques dans lesquelles elle aurait pu réellement réussir, car elle avait au moins la conviction des principes qui la gouvernaient. Maintenant peut-elle le faire? L'Europe est-elle disposée à se rallier à ce cri de guerre que vos indécisions, vos discussions et vos indiscrétions politiques ont si singulièrement décrié et affaibli? Et si vous pouviez y parvenir, si le cri de liberté pouvait encore être cru sincère dans votre bouche, si les faiblesses de votre système constitutionnel pouvaient disparaître devant les apparences du bien-être matériel, cette nouvelle vie des nations voisines serait-elle à votre avantage? En donnant le coup de grâce

au système monarchique, dont maintenant vous êtes l'épouvante, vous élargiriez les cercles des tendances nationales; or, ces tendances politiques ou commerciales vous sont toutes hostiles.... Vous auriez donc aiguisé le tranchant des armes qui vous menacent!

Ce cri de liberté et de vie nationale, vous en souvenez-vous? il fut une fois déjà le signal de votre honte et de votre ruine!

Voudriez-vous donner dans le piége sentimental de la paix universelle, unie à quelque système religieux, éclos dans la tête de rêveurs psychologiques ou humanitaires? Paix universelle! fausse idée mise en avant par le plus faux des philosophes; contradiction flagrante avec la nature du monde dont nous faisons partie, où tout est nécessairement transformation et mouvement. Car transformation et mouvement, c'est la vie; la mort même est encore transformation et mouvement. M. de Carné, un des hommes de talent de la chambre des députés, a écrit, dans une revue, un article qui a fait sensation, et où il soutient cette thèse erronée : « Il faut, a-t-il dit, que la guerre cesse d'être la dernière raison des rois ». Oui, mais si elle cesse d'être la dernière raison des rois, sous l'impulsion du système d'intérêt matériel ou religieux, natio-

nal ou populaire, la guerre deviendra le premier moyen des passions et des intérêts des masses, c'est-à-dire d'un égoïsme mesquin et cruel. La civilisation n'atténue pas les passions des peuples, au contraire, elle les double. Les luttes, dans ce cas, présentent des tableaux affreux et dégoûtans, à côté desquels les guerres monarchiques pâlissent et s'effacent. Prendre la paix pour base, c'est renoncer à tout accroissement de ses forces; c'est renoncer à une vie progressive; c'est marcher à la décomposition.

La paix donne le bien-être matériel, dites-vous? Mais les nations ne sont pas un vil bétail qu'on engraisse. Aussi c'est avec raison que vous répudiez, nation française, toutes ces idées d'avenir : elles sont ou fausses ou inexécutables dans ce moment. Propagande, règne maritime, conquête du Rhin! tout cela ne peut vous servir d'idée vivace, d'idée d'action progressive : il n'y a rien qui soit capable de vous tirer de cet état d'assoupissement qui vous gêne et vous fait souffrir.

Malheureusement tout, dans votre histoire, est venu vous jeter hors de la voie qui vous aurait menée au but que vous devriez avoir atteint depuis long-temps, à la domination du monde.

La première et la plus grave de ces causes fut le choix de la capitale.

Paris, pour les Romains qui l'ont fondé, était un point utile et important; c'était une étape entre leurs possessions militaires du midi, et leurs conquêtes difficiles de l'antique Albion, un point de ralliement et de domination du nord de la Gaule. Plus tard, ce fut un point d'appui, un centre d'action des races normandes, autour de l'ancien foyer de civilisation romaine. Mais une fois que les races du nord de la Gaule eurent étendu leur autorité sur le centre et le midi, quelle a pu être la cause qui retint dans ce point militaire, impolitique et imprudent, le siége de la puissance française?

Une seule se présente à mon esprit, c'est le déplacement forcé et factice du centre du commerce entre l'Europe et l'Asie, déplacement amené par la domination des Turcs, l'abaissement de Venise, la découverte du cap de Bonne-Espérance et les efforts merveilleux des Hollandais; déplacement qui a créé la puissance hollandaise, et dû forcer la France à tourner de ce côté tous ses efforts moraux et politiques; mais, encore une fois, c'était là une situation factice et conséquemment passagère.

Tandis que la puissance commerciale et politique de la Hollande diminue d'autant plus que le chemin du commerce asiatique reprend les voies naturelles, la capitale de la France reste dans un point désavantageux pour son effet moral, et cet effet cependant ne doit jamais être perdu de vue par une puissance qui veut maîtriser l'avenir; cet effet doit précéder l'épée du vainqueur, et aplanir bien des difficultés. L'effet moral de Paris ne peut agir que d'une manière purement superficielle et futile (comme aujourd'hui par la mode) sur les masses compactes de nations fortement tranchées par leur caractère national, leur langage et leurs intérêts hostiles; dans tous les cas, il doit s'arrêter en Laponie. Et notez bien que Paris, par sa position, non-seulement est exposé à toutes les influences hostiles étrangères, mais ne peut échapper à aucune invasion; sa défense paralyse la défense du pays, et son occupation par l'ennemi est un coup grave, peut-être un coup mortel pour la nation.

Il n'y a pas long-temps, un savant français vint avec une grande force de conviction, avec une étude profonde du sujet, auquel il a dû consacrer bien des années de sa vie, prouver, par la nature géologique de la France, la direction des différentes couches de terre, les

pentes de ses montagnes, le cours de ses eaux, que Paris est juste le point déterminé par la nature du pays pour être sa capitale; c'est possible!!!

Mais si ce fait est vrai, je crois devoir ne pas en féliciter la France; et comme je l'aime, comme je crois que les intérêts de ce pays furent souvent mal dirigés, je me permets d'en douter. Ce qui est certain, c'est que le choix de Paris pour la capitale a été cause que toutes les tendances, toutes les forces morales de la France furent détournées du point qui est la clef véritable de la puissance universelle, de la Méditerranée, cette mer qui baigne trois points capitaux de trois parties du monde, l'Italie, l'Égypte et Constantinople; dont les bords sont couverts, en plus grande partie, par des populations sur lesquelles aurait dû s'exercer facilement l'influence de la civilisation française, à cause de la similitude des caractères, moulés primitivement par la civilisation romaine, par l'union indispensable des intérêts les plus vulgaires; enfin, par la similitude du langage des populations italiennes, provençales, espagnoles et françaises, langages qui ne sont réellement que des *provincialismes*.

Dans l'histoire de la nation française je vois

trois époques dans lesquelles Paris aurait dû être abandonné pour quelque point du midi de la France. Ces temps sont ceux de François I[er], de Henri IV, et enfin les derniers temps de Napoléon.

Laissant de côté les deux premières époques, et ne nous occupant que de celle qui vient de s'écouler et qui peut nous fournir, pour le présent et l'avenir, quelque utile enseignement, qui peut nier les énormes résultats qu'auraient obtenus Napoléon et ses descendans, s'il avait voulu profiter des circonstances favorables à l'exécution d'une mesure si éminemment nécessaire pour consolider la domination d'une nouvelle dynastie et transporter la capitale de ses états, par exemple, à Arles?

L'invasion étrangère et la défense de Paris donnaient à l'empereur un excellent moyen d'en finir d'un seul coup, vigoureux et habile, avec une ville dont l'existence gênait toutes ses idées d'affermissement gouvernemental, et qui gênera peut-être toujours tout système possible d'agrandissement national.

Si, au lieu de signer l'abdication de Fontainebleau, l'empereur n'avait pas reculé devant la crainte du pillage et des excès de la populace pour défendre Paris; si, au contraire, plein du sen-

timent de la dignité nationale et de la grandeur de sa position, en défendant l'entrée de Paris aux alliés, il avait ruiné cette ville de fond en comble, avec la ferme volonté de ne jamais la relever, la France n'aurait pas subi une honte qui réagira long-temps sur les événemens à venir, sur le caractère de ses masses et de ses hommes politiques.

Avec le milliard que la France s'est vue forcée de payer aux alliés, on aurait pu réparer la plus grande partie du désastre de Paris; avec l'autre milliard donné aux émigrés, on aurait pu bâtir une nouvelle capitale comme il n'en existe pas, comme il n'en existera jamais peut-être dans aucun siècle, ni dans aucune nation. Napoléon aurait pu employer à ce travail gigantesque trois cent mille ouvriers, soldats et prisonniers, toute cette armée enfin qui est venue dans l'intention de bouleverser la France. Il aurait pu imposer toute l'Europe, comme faisaient autrefois les papes pour l'érection de la basilique de Saint-Pierre. Il aurait pu mettre à contribution le monde artistique tout entier, pour décorer son œuvre, et, au jour où nous sommes, la France aurait une capitale dont la grandeur répondrait à la majesté de l'empire de Napoléon; située dans un climat propre au développement des

arts, dans une position qui aurait attaché à la nouvelle cité, par les liens des intérêts communs, toutes les côtes de la Méditerranée, principalement l'Italie et l'Espagne, alors subjuguées déjà toutes deux par les armes.

La nouvelle capitale aurait ainsi centuplé les forces maritimes de l'empire; elle aurait été dans une position éminemment favorable pour la défense contre *toute invasion étrangère*. Couverte d'un côté par les Pyrénées, de l'autre par les chaînes inexpugnables des Alpes, des Apennins et des montagnes de la Suisse, la capitale eût été inattaquable, tout le reste de la France étant au pouvoir de l'ennemi. La destruction de Paris aurait mis fin, pour de longues années, aux menées des partis qui, à cette époque, centralisés dans les faubourgs Saint-Germain et Saint-Antoine, intriguaient et minaient sourdement le pouvoir; une fois dispersés, il aurait fallu à ces partis bien des années et des efforts pour se réorganiser et devenir sérieusement hostiles. La population de la nouvelle capitale, au contraire, aurait été nécessairement attachée par intérêt à l'existence de la dynastie qui l'agglomérait; elle en serait devenue le plus ferme appui.

On se récriera contre la destruction de la capitale des arts, comme on l'appelle, centre

de la belle société et de l'esprit français! Mais, grâce à Dieu, l'esprit français n'est pas attaché à la boue parisienne; il se trouve partout où il y a des Français. Vous connaissez le mécontentement d'un de vos compatriotes qui, relégué dans une petite ville d'Allemagne, s'indignait, après quelque temps de séjour, de ce que personne ne comprenait ni ses idées, ni sa langue. Le Français porte son monde avec lui; il est partout le même.

Ce n'est point la possession de telle ville, la résidence en tel lieu qui aiguise l'esprit; ce sont les grands événemens, les grandes tendances nationales qui inspirent et engendrent les grands hommes d'état et les grands artistes. Vous auriez eu peut-être, avec la destruction de Paris, plus de grands hommes et plus d'esprit, quoique vous en ayez déjà beaucoup.

Quant à cette idée généralement répandue : *Paris est la ville des arts*, je la crois aussi juste et aussi fausse que cette autre : *Les Français sont une nation artistique*. C'est une monnaie courante, mais qui n'a guère de valeur qu'en France.

Demandez à tous les étrangers qui arrivent à Paris, l'imagination exaltée par les descriptions exagérées de vos romanciers et de vos poètes, par la renommée de votre puissance, qu'y a-t-il qui

soit en harmonie avec une nation aussi forte et aussi riche que la vôtre, à part quelques monumens conçus par le génie de Napoléon, et exécutés par les soins éclairés de Louis-Philippe?

La plus grande partie de vos édifices publics ne sont que des bâtisses informes construites l'une à côté de l'autre, sans aucun sentiment de l'art; les demeures de vos millionnaires se cachent, d'un côté, derrière une sale porte-cochère, de tous les autres entre des murs plus sales encore, au-dessus desquels on voit de loin en loin s'élancer quelques tristes arbrisseaux, objets de luxe et d'orgueil. Que peut-il y avoir là qui parle à l'âme d'un artiste et aux sens d'un peuple qui pense et qui sent ? Ce chaos pouvait être bon pour une populace grossière, pour un gouvernement tyrannique, pour une noblesse débauchée qui dérobait aux regards sa vie luxurieuse et n'avait pas besoin d'influencer l'esprit des masses.

Dans la vie extérieure du puissant de la France, qu'y a-t-il qui puisse élever les sentimens du peuple-souverain? qu'y a-t-il qui puisse désarmer la basse et cupide envie qu'inspire le luxe à votre populace? Car elle ne connaît que le luxe des vêtemens et des équipages; or, c'est celui des femmes perdues et des voleurs de la

bourse ! Ce luxe, d'ailleurs, sert à relever à ses yeux l'idée de la puissance et de la richesse des étrangers, ce qui ne peut influer d'une manière favorable sur la moralité de la masse et sur l'orgueil national.

Arles, sous la direction du grand homme qui l'aurait créée, sous l'influence de la grande idée qui l'aurait conçue; Arles, dont la splendeur se serait reflétée sur toutes les conceptions artistiques et populaires; Arles aurait pu avoir dix Louvres et dix Tuileries. Le génie des arts aurait pu développer ses ailes et être ce qu'il est dans son essence, le sentiment du grand et du beau !

Là, le temple de ce Dieu aurait certainement inspiré des idées larges d'espace, sublimes de beauté, qui ne peuvent émaner de celui que Paris lui a élevé dans un bas-fond et dans un trou.

La nouvelle capitale se serait couronnée d'une auréole de triple grandeur : grandeur de Napoléon, grandeur politique, grandeur des arts inspirée par les circonstances. Mais, dans ce cas, elle devenait nécessairement la tête d'un empire qui embrassait les limites naturelles de la puissance de Napoléon, et dont le nom indiquait franchement les nouvelles tendances.

Napoléon, maître de l'Italie et de l'Espagne, devait profiter de tous les points de rapprochemens nationaux et gouvernementaux qui existent entre ces deux pays et la France, pour fonder le caractère de sa puissance et de sa dynastie sur une large idée, qui peut se formuler sous le titre d'empire d'Occident ou d'empire des peuples latins.

Napoléon n'aurait pas rencontré dans l'exécution de cette idée plus de difficultés qu'il n'en a trouvé en distribuant les trônes aux membres de sa famille; et certes ce projet aurait rencontré bien des sympathies, à en juger par la facilité avec laquelle celui d'un empire d'Ibérie se répand et grandit en Espagne.

Quant à l'Italie, elle aurait reçu cette idée avec l'enthousiasme dont est capable cette nation, berceau de tout ce qu'il y eut sur la terre de vraiment grand, de vraiment beau.

Cette union de race, cet élargissement de la base du pouvoir gouvernemental de Napoléon étaient, pourtant, une nécessité de l'existence de sa dynastie. Napoléon devait sentir que lui, sa dynastie, et le pouvoir dont il s'était entouré, n'étaient qu'une suite du besoin d'ordre et de la crainte de l'anarchie, sentiment passager, né des circonstances, et qui devait dispa-

raître avec elles. Il n'avait d'appui intéressé dans aucun des partis de la nation, partis qui, au contraire, lui étaient tous hostiles : aussi s'empressa-t-il de créer un simulacre d'aristocratie à lui. Mais elle ne pouvait être d'aucun poids dans notre siècle, surtout avec l'organisation factice qu'elle avait reçue.

Napoléon devait sentir que lui et son pouvoir étaient destinés à demeurer toujours ce qu'on nomme gouvernement, c'est-à-dire le restant des anciens droits de souveraineté monarchique, droits qui ne peuvent plus s'appuyer sur la similitude des priviléges féodaux d'une caste, mais qui exploitent le besoin de l'ordre, la crainte de l'anarchie. Ce système garantit l'exécution des lois, maintient tous les partis, toutes les classes sociales dans leurs justes bornes, et prend pour aides, dans ce travail intéressé, les intelligences saillantes, les capacités de la nation.

Le gouvernement, ainsi compris, doit nécessairement être hostile au nationalisme pur, à la libre action des partis naturels de la nation. Le gouvernement n'est jamais fort (car il finit par devenir l'instrument d'une caste) s'il ne peut opposer l'une à l'autre plusieurs nationalités, cas que nous voyons en Autriche et même en Russie. C'est pour cela que Napoléon devait

se hâter de cesser d'être empereur français, et devenir le plus tôt possible empereur de plusieurs nations que de nombreux points de contact réunissaient dans une unité imposante et sérieuse, mais dont les nationalités rivales et indestructibles auraient été de la plus grande utilité gouvernementale pour lui et ses descendans. Napoléon, en créant un pareil empire, posait des bases gigantesques sur lesquelles ses successeurs auraient établi la domination réelle du monde.

L'Italie et l'Espagne lui auraient fourni toutes les ressources matérielles pour créer et consolider une marine plus grande et plus forte que ne peut être jamais celle de l'Angleterre.

L'Allemagne, dans ce cas, abandonnée à elle-même, mais maintenue dans tous ses efforts par la Pologne indépendante, qui a toujours autant de raisons pour contenir l'Allemagne qu'elle en a pour la voir libre de la domination française, l'Allemagne ainsi maintenue, et toute l'Europe dans l'état de paix forcée, le monde aurait regardé avec calme la consolidation du pouvoir de Napoléon et les progrès gigantesques de ses armemens maritimes.

A en juger par les événemens qui ont surgi après l'époque du congrès de Vienne, par la

révolution grecque et les différentes phases des affaires de l'empire ottoman, il semble que les circonstances eussent permis à Napoléon lui-même d'accomplir cette œuvre immense. Mais son génie s'obstinait à voir, dans l'Angleterre, la Carthage de la nouvelle Rome. Abattre cette puissance d'un seul coup semblait, à l'empereur, une nécessité de vie ou de mort, le moyen le plus facile de réaliser l'idée de la monarchie universelle. De là vint son opiniâtreté à poursuivre le système continental, qui impliquait la nécessité de la domination tyrannique de l'Allemagne, l'alliance russe et le sacrifice de la Pologne.

Napoléon avait l'orgueil de ne rien laisser faire à ses successeurs, et cependant il a oublié ou a cru pouvoir se passer de créer, d'étendre et de consolider les bases de son empire. Son empire et lui ont disparu.

Voudriez-vous suivre la route tracée par le désastre de ce grand homme? Traiterez-vous légèrement les idées qui, vous le voyez, auraient maintenu et agrandi votre puissance?

En revenant à l'idée de la destruction de Paris, qui fait partie indispensable peut-être du plan d'agrandissement de la puissance française, je m'empresse de venir calmer les craintes de

ceux qui pourraient croire que maintenant ou plus tard cette idée peut être exécutée par un pouvoir quelconque. Premièrement, il y a loin de la situation présente de la France à la domination suprême de l'Italie et de l'Espagne, choses nécessaires sans doute dans ce cas. Puis la découverte de la vapeur et des chemins de fer diminue de beaucoup le besoin de déplacer la capitale. Enfin personne ne peut craindre l'exécution de cette idée sous le système actuel et avec la dynastie qui gouverne maintenant la France. Ce système et cette dynastie n'ont réellement d'appui que celui de la bourgeoisie et du commerce. Paris en est le centre; l'existence de Paris garantit l'existence de la dynastie d'Orléans. C'est une vérité reconnue et bien sentie. La réciprocité de garantie est une conséquence absolue, un fait inévitable.

Du reste, ce serait peut-être à tort que la France conserverait l'espoir d'être jamais en position de réaliser cette idée. Les circonstances ne se répètent pas; une fois échappées, elles se ressaisissent difficilement.

Et je dirai, en mon âme et conscience, avec le sentiment d'amour que je porte à la France, amour sincère puisé dans tous mes souvenirs d'en-

fance, toutes mes traditions de famille, je vous dirai, pour que vous entendiez au moins une fois des paroles de vérité, vous qui vous encensez depuis des siècles, je vous dirai sur votre avenir, Français, qu'après avoir considéré tout ce que vous auriez pu être, et ce que vous êtes aujourd'hui; après avoir énuméré les circonstances négligées, les efforts héroïques restés sans résultats, les torrens de sang versé, le grand nombre d'hommes de génie placés en vain tant de fois à votre tête; en regardant votre position géographique dans son rapport avec le monde qu'embrasse maintenant l'horizon politique; en vous voyant enclavés entre les Pyrénées d'un côté, de l'autre entre les Alpes et la barrière d'airain de l'esprit germanique, de deux autres côtés encore entre deux vastes mers qui ne font que mouiller le bout de vos pieds, et sur lesquelles voguent orgueilleusement vos ennemis, il me semble que je n'aurais pas tort de supposer que Dieu vous a permis de tenir le flambeau qui éclaire l'esprit humain, mais qu'il vous a défendu de vous servir jamais du glaive dominateur du monde; qu'il vous a donné d'être le type de la nouvelle civilisation, d'être ce qu'était la Grèce pour l'ancien monde, mais rien de plus; car, nation française, souvenez-vous que vous avez de grands

crimes à expier, que chacun de vos partis, chacune de vos castes, dans l'espace d'un demi-siècle, sont venus tour à tour se couvrir de honte et d'opprobre.

Les vices abjects, les débordemens de votre clergé, avant la révolution, ont amené sur la terre une telle impiété, une telle corruption du cœur humain, une telle défiance de tout sentiment religieux, que plusieurs siècles d'efforts les plus sincères et les plus énergiques ne pourront peut-être faire rentrer l'esprit humain dans la voie dont il s'est détourné.

Votre noblesse, race issue du sang des hommes qui ont conçu les sentimens les plus grandioses qu'ait jamais ressentis l'humanité, qui ont conçu les idées de chevalerie et de croisades, votre noblesse a abandonné lâchement, sans combats, sans efforts, ses droits, si beaux dans des mains honnêtes et consciencieuses, et livré son roi aux mains de ses meurtriers. La noblesse française, à très-peu d'exceptions près, n'a jamais connu, et ne connaît peut-être encore que l'art d'assommer politiquement et moralement une populace, de l'exaspérer; mais elle ne sait point dominer et diriger une nation grande, belle et instruite comme la nation française.

Vos républicains, les mains teintes du sang versé pour une idée, n'ont pas hésité à la répudier, et à se saisir, avec ces mêmes mains, des hochets aristocratiques que leur tendait Napoléon, ou que le hasard leur a offerts. Infâme souillure d'esprit et de caractère, qui fait douter de la sincérité de tous les instincts de votre nation, et qui donne la mesure de tout ce qu'elle est capable de faire pour la satisfaction de l'intérêt personnel.

Pour le moment, je ne vous parle pas de l'abandon de Napoléon : c'est plus qu'un tort, c'est un crime.

Mais je vous dirai qu'il vous restait encore une seule idée vierge, puissance morale qui vous a guidés et électrisés, qui portait en elle le signe rédempteur de votre caractère, la garantie de votre grandeur, c'était la presse ! — Et celle-là, vous l'avez annihilée, dégradée et tuée par les mains de votre journalisme ! Turpitude, vénalité, manque de respect pour la nation, pour tout ce qui la représente aux yeux du monde; manque de conviction des idées prônées, mensonges de vos feuilletons, impudence de vos réclames, tout cela a rabaissé ce nouveau pouvoir moral aux dimensions des expédiens de Quinola.

Et croyez-vous, nation française, que des crimes comme ceux de la mort de Louis XVI et de l'abandon de Napoléon, puissent rester impunis dans ce monde? Non, car ce sont là des crimes qui stigmatisent honteusement le caractère d'un peuple.

La mort de Louis XVI (1) n'est pas seulement la mort d'un homme : c'est une répudiation scandaleuse et barbare de tous les sentimens, de toutes les inspirations léguées par vos pères, de toute leur gloire, conquise par le plus beau de leur sang; gloire, inspirations, sentimens comme vous n'en aurez, certes, jamais.

Avec l'héritier de tant de rois, vous avez sacrifié tout ce qui a bercé votre jeune âge, tout ce qui a pu développer autrefois vos sensations : religion, respect des lois et des habitudes, liens les plus sacrés, même la mémoire de votre grand passé, même les cendres de vos immortels héros! Que peut-on faire de plus que d'arracher ainsi, en un seul instant, du fond du cœur, tout ce que Dieu y a mis pendant toute une vie! Et tout

(1) La mort de Charles d'Angleterre ne peut lui être comparée; elle avait d'autres causes morales, elle était le crime d'un seul, plutôt que celui de tous. La part qu'y a prise le peuple anglais fut rachetée par sa conduite envers les descendans de ce malheureux monarque.

cela pour une idée jetée au hasard, pour une formule dont ni le raisonnement ni l'expérience ne sont venus démontrer la vérité, idée, formule aussi vite abandonnées que saisies!

Et après tout cela, est venu un homme, un demi-dieu, s'il peut y en avoir sur la terre. Il avait le génie, la force, l'amour de la France, il vous a sauvés de l'anarchie, il vous a couverts d'une gloire que vous ne retrouverez plus; il vous a fait grands comme vous ne le serez sans doute jamais dans l'avenir; il vous a donné des lois d'une sagesse admirable... Puis viennent quelques jours de revers : l'ennemi est au centre de la France, le grand homme fait des prodiges de valeur et de talent; et, dans ces momens critiques, ceux qu'il a couverts de bienfaits, de titres, de richesses, ceux auxquels il a permis d'être son appui, ceux auxquels il a montré et ouvert le chemin de la gloire et de l'élévation, ces hommes ont dit : Va-t-en; l'étranger le désire. Tu nous gênes! La France, en se taisant, semblait consentir; et des voix ont applaudi! Le grand homme baissa la tête, remit son épée dans le fourreau, et partit pour l'exil. Était-ce grandeur, était-ce faiblesse? Dieu, qui sonde les cœurs, peut seul vous le dire.

Mais quant à vous, France, la postérité vous

jugera; elle ne trouvera pas d'expressions assez fortes pour flétrir votre conduite.

C'est par là aussi que l'abaissement, la honte et les malheurs de mon pays ont commencé. En présence de Charles XII vainqueur, la Pologne n'a pas eu honte de répudier son roi légitime; et il s'est trouvé un noble, un grand, qui a bien voulu recevoir la couronne des mains d'un étranger, oppresseur du pays. Honte à la mémoire de Stanislas Leszezinski!!! Il m'est plus dur de le maudire qu'à la plus grande partie de mes compatriotes, et je le maudis de toutes les forces de mon cœur, quoiqu'il ait racheté cette faute par bien des qualités personnelles et un grand patriotisme; quoique Auguste, roi légitime, fût un étranger élu avec le droit que se réservait la nation de lui ôter cette couronne.

Mais cette action fit subir à la dignité nationale et au patriotisme un échec irréparable. Depuis ce temps, servir, être à la solde de l'étranger, suivre ses tendances, n'était pas, disait-on, trahir le pays; c'était servir l'esprit de parti; et de là vient notre abaissement moral et politique, de là viennent tous nos malheurs.

Quant à vous, Français, dans l'espace d'un quart de siècle vous avez rejeté, vous avez flétri

tout ce qu'un homme et une nation peuvent rejeter et flétrir; maintenant, si vous avez quelques fautes, quelques crimes à accomplir, il vous suffira d'imiter le passé. Il en est de la vertu des nations comme de celle des femmes : le premier pas seul coûte. Pensez-y!!! Ce que je vous dis là est dur, mais c'est la vérité: écoutez-la une fois.

Après ce coup d'œil rapide sur les tendances passées et présentes de la France, pouvons-nous, devons-nous chercher à tracer la conduite de cette nation dans l'avenir? Oh non! c'est assez pour moi, Polonais, de vous avoir fait sentir l'existence d'un grand et noble but; c'est assez de vous avoir dit ce que d'autres n'ont pas osé vous dire; moi, je vous l'ai dit avec courage et conviction, mon attachement pour vous m'en a donné les forces.

Je vous ai montré aussi la part qu'a dû et pu avoir dans vos destinées ma malheureuse patrie; tout ce que vous ferez dans le présent et dans l'avenir influera certainement sur son sort; c'est à vous, France, à juger ce qu'il vous convient de faire.

Mais peu importe votre manière d'agir, la Pologne existera toujours. Des convictions aussi profondes et aussi enracinées que celles qui

existent dans l'esprit et le cœur de toute la nation polonaise, sont la parole de Dieu, qui ne ment jamais; aussi la connaissance approfondie des affaires de ce pays prouve maintenant déjà à la raison la plus froide l'évidence de cette vérité. Oui, quelle que soit votre conduite, la Pologne existera; mais comment? Cela doit vous intéresser plus que nous, car il nous suffit que la Pologne existe.

Après cet exposé consciencieux, je viens encore une fois vous tendre la main au nom de mon pays, encore une fois invoquer la véritable sympathie de la France, non pas cette sympathie fausse par son exaltation, dénaturée par les hyperboles sentimentales de vos écrivassiers; mais une sympathie calme, raisonnée, basée sur une forte conviction de l'intérêt de la France à l'existence de la Pologne, intérêt qui autorise cette dernière à lui demander secours et appui, non en paroles vides de sens et de portée, non en efforts chevaleresques et en démarches inutiles, mais par une recherche franche et soutenue des moyens nécessaires au rétablissement de la puissance polonaise, moyens que suggérera la connaissance des besoins de cette nation, qu'indiquera la position respective des deux peuples, et que permettra enfin d'exécuter dans l'avenir

la volonté ferme et inébranlable de la France d'aider la Pologne dans sa résurrection.

La Pologne n'invoque pas ses souvenirs de gloire, de sang et de sacrifice : elle n'invoque ni la reconnaissance ni la pitié de la France; car ou elle n'en a pas besoin, ou elle n'en est pas digne.

Mais elle demande que la France examine, juge et agisse en conséquence, avec vigueur et tenacité; qu'elle prononce entre une alliance naturelle qui subsiste depuis des siècles, qui lui garantit une paix glorieuse et productive, une influence puissante, quoique éloignée d'une domination exclusive sur le centre de l'Europe; alliance qui la met à l'abri des démarches hostiles par lesquelles l'Allemagne pourrait faire diversion à la France, dans l'exécution des grands projets d'extension de son pouvoir et de ses intérêts, du côté où véritablement elle peut poursuivre et chercher l'exécution de cette idée; alliance, enfin, qui peut seule conjurer l'orage prêt à fondre sur l'Europe, comme je le démontrerai dans la suite de cet ouvrage, où j'expose les instincts et les tendances des peuples slaves.

Que la France prononce entre cette alliance et l'alliance russe, prônée comme l'idée grandiose de Napoléon, grosse de l'espoir de la do-

mination du monde, et qui avait réellement de grandes chances de succès dans le temps de votre domination en Allemagne; mais qui ne peut être réalisée maintenant que vous n'y avez que des ennemis, maintenant que, grâce aux unions matrimoniales et à la crainte que ressentent beaucoup de petits princes de la confédération germanique, d'être engloutis par la Prusse ou par l'Autriche, la Russie domine au cœur de la véritable Allemagne. L'alliance russe serait donc la consécration de son influence dans cette contrée, le moyen pour elle de s'y établir plus solidement, et d'y mener à bonne fin les intrigues du slavianisme.

Toutefois, il faut l'avouer, cette alliance peut conquérir à la France les bonnes grâces de l'empereur Nicolas, qui, alors, recevra dans ses salons les ambassadeurs français avec l'urbanité qui le distingue.

On se tromperait fort si l'on supposait que l'alliance russe, en rendant probable la destruction de la puissance anglaise, en faisant même atteindre ce but, pût profiter réellement à la France. L'abaissement de l'Angleterre et la destruction de son influence dans les Indes ne peuvent être utiles à la France qu'autant que celle-ci saura se substituer à l'Angleterre dans ces pa-

rages; autrement, la mission de la France ne serait que négative, mission de bouleversement sans aucune pensée d'organisation, mission révolutionnaire partout et toujours. Et néanmoins, il est difficile de supposer qu'il en soit autrement.

Admettons que cette alliance se réalise sous les auspices les plus satisfaisans, que la Russie fasse des concessions à la France, en Pologne, pour faire taire quelques brouillons politiques; en Espagne, pour faire briller la force de votre influence; admettons que des démonstrations simultanées viennent à rendre l'Allemagne spectatrice inactive, et sourde aux suggestions de la politique et de l'or anglais; admettons que la Russie donne des garanties suffisantes de l'indépendance de la Porte-Ottomane; qu'elle veuille adhérer à votre prépondérance en Égypte; enfin, supposons qu'un corps d'armée considérable s'achemine vers les Indes, et que le moment de la destruction de la prééminence anglaise soit arrivé.

Dans ces graves circonstances, l'Angleterre déploie toute l'étendue de ses ressources, toute l'énergie de son caractère. C'est la crise décisive; il lui faut vaincre ou mourir. Elle met donc en mouvement une force maritime énorme, double ses armemens, couvre les mers de ses

corsaires. La Russie, tranquille en Pologne, se rit de ses efforts; la puissance russe est toute continentale, et dans cette lutte, le poids des armemens gigantesques de l'Angleterre retombe sur la France.

Tandis que la Russie s'avance dans les Indes en rencontrant partout des amis et des armées anglaises faibles quant au nombre, la France veut butiner en Asie, et reconquérir l'empire de Godefroy. Mais ici elle trouve encore toutes les forces maritimes de l'Angleterre. Ainsi, tandis que la Russie s'emparerait de vastes empires, la France ruinerait son commerce, perdrait ses colonies; et après des efforts inouïs, elle serait à peine venue à bout d'occuper quelque point du littoral de la Syrie. Pour prix de cette coopération, la France pourrait établir quelques comptoirs dans les Indes; mais au lieu de la puissance purement maritime de l'Angleterre, elle en verrait naître une autre, qui aurait à sa disposition, en Europe, un million et quelques cent mille hommes de troupes; elle vendrait d'abord quelques aunes de calicot de plus, mais se verrait bientôt arracher ce bénéfice par l'Allemagne, que la Russie tâchera de s'attacher par des concessions commerciales. Enfin, la France ne pourrait que subir de dures conséquences d'un

pas inhabile et impolitique, comme l'est en réalité l'alliance russo-française.

J'appellerais volontiers cette alliance un marché de dupes; car remarquez bien que ce n'est pas en vain que la Russie abandonnerait son système d'hostilité pour tout ce qui est force et vie en France, système qu'elle affiche jusque dans les moindres rapports diplomatiques; système qui a placé l'Allemagne depuis cinquante ans sous son influence protectrice, qui lui donne les moyens de se mêler des affaires d'Europe, et qui lui laisse le champ libre en Asie. Pourquoi la Russie répudierait-elle un système si utile à sa propre existence?

Si elle y renonce, si elle cherche ou consent à nouer une alliance avec la France, c'est qu'elle doit être sûre de deux choses : de son pouvoir en Allemagne, et de la certitude de dominer et de diriger les affaires de la France par la France elle-même.

Ne vous récriez pas sur la possibilité de ce dernier point : la Russie tient dans ses mains les fils des intrigues des deux parties, des deux sommités sociales françaises.

Par le duc de Leuchtenberg et le salon d'une princesse Bonaparte *russianisée*, elle domine nécessairement tous les mouvemens du parti im-

périaliste, qui se dessine et peut se dessiner de plus en plus, grâce aux admirations artistiques et à la propagande des idées napoléoniennes, des idées de force et de dignité nationale, qui séduisent les esprits les plus patriotiques. A côté de tout cela marche l'idée de l'alliance naturelle proclamée par Louis Napoléon; or, cette alliance ne peut se passer de l'influence et..... de l'or de la Russie.

A côté de l'intrigue impérialiste, le mariage probable du duc de Bordeaux avec une grande duchesse russe, force et forcera les légitimistes les plus patriotes à s'appuyer sur l'influence russe qu'il leur faudra subir, influence à laquelle, je le dirai avec regret, ce parti, mû par des idées généreuses, qui excitent, sinon la sympathie, au moins l'admiration des hommes de cœur, s'est habitué déjà par ses antécédens.

Si vous voulez observer attentivement ces flatteries, ces panégyriques, ces voyages artistiques pour Saint-Pétersbourg, ces honneurs qui y sont rendus aux artistes, les reviremens d'opinions qui suivent les retours, le changement de langage d'hommes éminens par leur talent et connus par leurs idées avancées, vous reconnaîtrez qu'à Saint-Pétersbourg, on n'a pas pu parler à toutes ces consciences seulement avec de l'or,

mais qu'on y a joint toujours les considérations les plus graves et aussi les plus vraies. On leur a fait sentir, tantôt qu'ils ont en Russie des hommes et des tendances qui sympathisent avec eux, et c'est vrai; on leur a fait parler par quelques jeunes gens, quelques prétendus affiliés des sociétés secrètes; tantôt on a exploité leur amour-propre d'artiste, qui les a fait glisser sur bien des choses; enfin aux esprits forts, on a dit nettement : vous voulez du mouvement en France, nous en avons besoin aussi. Vous le ferez sans nous, tant mieux; mais vous ferez plus vite avec notre aide, n'en voulez-vous pas? Êtes-vous si difficiles? Et ces messieurs ont accepté! De pareilles choses ne se refusent guère dans de pareilles circonstances.

Je sais qu'on peut nier tout cela avec bruit et emphase, mais cette dénégation n'empêchera pas tout homme sensé de voir juste dans cette affaire. Et puis, on exige si peu de ces messieurs! Ils devraient parler contre ces tendances, ils le voudraient, peut-être; mais on leur dit : Taisez-vous! soyez sourds et muets; et ils sont trop polis pour ne pas faire ce qu'on leur demande.

Comme vous voyez, la Russie peut exploiter tout en France, besoin de mouvement et de paix, partis, légitimiste, napoléoniste et républicain.

Ce qu'il y a de plus piquant à observer dans la société parisienne de tout étage et de toute classe, c'est ce réseau admirable de mouvement et d'habileté que la diplomatie russe a étendu sur cette fourmilière fardée et élégante, qui chante et babille, qui désire, rêve et veut de l'or, de l'or que la Russie jette à pleines mains. — Tout le monde voit le piége, mais, par ruse ou politesse, tout le monde fait semblant de ne pas l'apercevoir. Tant qu'enfin tous se laissent entraîner et attraper tout de bon.

La pente est si douce! le salon est si magnifique, la société si brillante, le concert si beau, la cuisine si parfaite, les vins si délicieux, les équipages si brillans! les noms du maître et de la maîtresse de la maison font tant de bruit, les éloges et les flatteries qu'ils prodiguent murmurent si doucement au cœur! Tout cela fait passer sur bien des choses.

Mais, direz-vous, suivre l'usage du salon, parler bien de celui-ci, mal de l'autre, c'est chose simple et futile! Vous le croyez? Eh bien! cela forme l'opinion de Paris, et l'opinion de Paris dirige le gouvernement, influe sur les événemens. Aussi, c'est merveille que le mouvement auquel se livrent tous ces petits agens. Une princesse tâche de capter et d'amollir le cœur d'un

diplomate puritain; l'autre, l'amitié d'une dame influente; celle-là monte en boîtant de la goutte les quatre étages qui conduisent chez un petit monde d'artistes qu'elle a l'ordre particulier de sonder et de diriger; là, un jeune comte fait la cour assidue à une laide actrice, mais cette actrice a le cœur d'un homme important. Que de cadeaux, que de soirées, que de loges, que de mariages noués et rompus; que de places obtenues par leur entremise; que de méchancetés débitées sur l'un et l'autre; combien de femmes dont l'honneur et la position sont sacrifiés à des vengeances ou à des tendances politiques; combien de réputations formées par la claque des salons russes; quelle complaisance à définir les tendances et le caractère des ukases impériaux, que d'habileté déployée dans cette circonstance.

Il n'y a pas long-temps, lors de l'apparition d'une de ces ordonnances, il m'est arrivé d'entendre le même jour trois définitions différentes dans trois salons appartenant aux trois classes de la société parisienne. Elles étaient faites par des individus russes ou russes italianisés. Tout le monde les écoutait avec intérêt : c'étaient des hommes d'esprit qui parlaient; malheureusement aussi, c'étaient des hommes d'esprit qui

prêtaient l'oreille aux mensonges les plus absurdes que jamais effronté ait osé débiter à des ignorans et à des dupes. Ce qu'il y a de plus étonnant, le croirez-vous? partout on approuva ces orateurs!

Que de réclames insidieuses ou méchantes ne lisez-vous pas dans les journaux, sans vous douter jamais de ceux qui les ont inspirées? Vous croyez que c'est vénalité de la part des journalistes? presque jamais; mais comment l'honnête rédacteur peut-il refuser une pareille insertion, bagatelle innocente, service demandé par quelque homme important de son opinion, par son protecteur, par son ami de cœur ou de table? Et sachez que derrière cette obligeance, il y a toujours, pour l'entremetteur, du réel, du sonnant!...

De semblables manœuvres peuvent être amusantes pour d'autres, mais elles sont bien tristes pour nous, Polonais. Pour arriver à notre but, il nous reste le chemin de la franchise, et celui-là est scabreux. Il nous reste aussi, je crois, le chemin de vos intérêts nationaux; mais il est encore plus difficile, car il n'est pas compris. Toutefois, j'ai marché dans ces deux voies, et j'ai tâché de vous dire la vérité.

L'avenir montrera les conséquences de votre

conduite ! Et maintenant, pour vous rendre la route plus facile, guidé par ma conscience, par des réflexions faites, hélas ! durant les longues journées de l'exil, je tâcherai aussi de vous dire la vérité sur mon pays. Elle est bien dure, et il m'en coûtera de vous la dévoiler. Qu'importe comment on jugera cette révélation ! Vous ne pourrez dire du moins que vous n'avez pas su avant d'agir ce que c'est que la Pologne, dégagée des voiles du sentimentalisme, quels sont ses besoins et ses sujets de crainte.

DEUXIÈME PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

Causes, tendances, intérêts, besoins, moyens et formes de progrès de la nation polonaise.

Rien n'est généralement aussi peu connu en France, aucune idée n'est plus faussée et embrouillée, que le véritable caractère et les tendances sociales des efforts que la nation polonaise a faits avant et depuis son dernier partage; et pourtant ce n'est pas faute de documens authentiques ou véridiques sur les faits accomplis. Différens auteurs n'ont pas manqué de les re-

produire ; mais c'est qu'aucun d'eux ne s'est donné la peine de les éclairer, tandis que quelques-uns, au contraire, ont eu l'intérêt direct de cacher ou de dénaturer la véritable signification des faits. La plupart ont considéré les choses et les hommes sous un point de vue totalement faux ; surtout les auteurs étrangers, qui, avec peu de connaissances de la nature et du caractère du pays, qu'ils jugeaient de trop loin et sur les récits de tierces personnes, ne pouvaient le faire qu'avec les idées des nations auxquelles ils appartenaient. Et quand nous remarquerons que ces faits historiques, ainsi dénaturés et faussés, sont venus frapper l'attention publique, dans l'espace d'un demi-siècle, d'autant de différentes manières que l'ont voulu les différens intérêts de chacune des situations par lesquelles la France a passé dans ce laps de temps, nous ne pouvons nous étonner (connaissant d'ailleurs la paresse de ce public, qui a peu l'habitude d'approfondir les intérêts qui ne sont pas les siens) de nous voir traiter par les uns comme des aristocrates ; par les autres, comme des démagogues ; par ceux-ci, comme une nation livrée à l'anarchie et aux tendances anti-sociales ; par ceux-là, comme des hommes faibles et destinés à être esclaves.

Que sais-je ? quelle opinion n'a pas été émise sur la nation polonaise ? que d'invectives injustes ! que de louanges peu méritées ! Puissent les quelques idées que nous offrons au public français, inspirer une opinion plus vraie touchant les intérêts, les tendances, les besoins et les moyens d'action de la nation polonaise, dont la connaissance peut influer, il me semble, d'une manière si directe et si favorable sur l'avenir de la France et de la Pologne.

Quand un étranger, pour connaître le véritable caractère de nos commotions, veut étudier la société polonaise au temps où le besoin des changemens se fit sentir dans ce pays par des secousses politiques qui, depuis, se sont succédées jusqu'à nos jours, il observe d'abord l'état de la société à cette époque dans tous les autres pays européens ; ensuite il consulte l'histoire polonaise, telle que l'ont faite les écrivains ; enfin il examine les idées politiques et sociales sous l'influence desquelles le besoin de ces changemens semblait se manifester, et qui, par conséquent, ont dû trouver dans l'organisation du corps social, en Pologne, des partis auxquels ces idées paraissaient bonnes, naturelles, indispensables. Cet étranger verra ainsi se dessiner, en Pologne, sur le fond du tableau, un corps

d'une aristocratie tyrannique, des masses vouées à l'esclavage, et, par ces raisons, il supposera dans les opprimés une juste et naturelle tendance à recouvrer leur influence politique; puis, généralisant ce fait, il donnera ce caractère au mouvement passé et à venir.

Observons donc, premièrement, quelle fut dans ce temps l'organisation sociale en Pologne.

§ Ier.

ORGANISATION DU CORPS SOCIAL EN POLOGNE.

Les corps sociaux, en quelque coin du globe qu'ils se trouvent, ont des rouages différens qui maintiennent l'équilibre entre les deux partis que possède tout corps social, comme principe du mouvement de tout ce qui existe dans le monde physique et moral; savoir : entre le parti expansif, qui est, dans ce cas, tendance ou pouvoir suprême d'un seul homme, d'une seule famille, ou d'une caste de quelque nature qu'elle soit; et le parti répulsif (la masse de la société) sur lequel s'exerce l'action du premier. Or, ces

rouages sont tantôt des corps politiques, appuyés sur les croyances ou les besoins communs aux deux partis; tantôt des idées (1).

Par une étonnante et bizarre exception à l'histoire de tous les peuples, durant les deux siècles de son existence républicaine, la nation polonaise n'a connu aucun de ces rouages.

Était-ce un jeu de la nature qui, après avoir mis tant de variété dans ses œuvres, aura voulu soumettre à cette variété les corps politiques eux-mêmes? Était-ce une anomalie devant servir d'exemple aux races présentes et à venir? Était-ce enfin une grâce particulière du ciel qui, après avoir doté notre nation de tant de qualités du cœur, a cru devoir lever pour elle toutes les barrières imposées aux autres, en ne lui laissant que sa conscience pour loi?

En vérité, je me demande souvent comment nos pères ne sont pas devenus cannibales (mangeurs de chair des paysans)?

En effet, comparons l'état social de la nation polonaise à celui de toute autre nation, par exem-

(1) Ce n'est pas ici le lieu de montrer les causes de cet ordre de choses dans la vie des nations, cela fait partie de *la Philosophie du Mouvement*, étude jusqu'alors à peine effleurée, et que j'espère, Dieu aidant, présenter bientôt au jugement du public.

ple, à celui de la nation française. Nous voyons ici d'abord le pouvoir des rois héréditaires, et le clergé, dans sa tendance à une suprématie exceptionnelle, se lever entre le peuple et la tyrannie des seigneurs féodaux; puis, quand le pouvoir royal se mit à leur place, son rôle fut joué par le parlement, cette belle page de l'histoire du caractère de la nation française, par le corps de l'antique noblesse féodale, courbée sous le joug des rois, et enfin par la bourgeoisie naissante des villes. Quand ces deux premières barrières tombèrent, par la corruption, et s'assimilèrent au pouvoir royal, la bourgeoisie seule luttait et s'interposait; et quand, dans la chaleur de l'action, elle brisa et fit disparaître la puissance expansive, la royauté constitutionnelle vint se lever entre les partis naturels nouvellement surgis, qui ne peuvent cesser d'exister sans risque d'inertie et de mort du corps entier, quoique leur existence soit niée par ce mot de la Charte, *égalité devant la loi;* quoique ces partis, jusqu'à présent, n'aient pu avoir une démarcation plus tranchée qu'une faible différence de fortune, une ligne de séparation plus marquée que l'innocente ligne du système électoral.

En Pologne, il n'y avait rien de tout cela; le dernier simulacre du contre-poids social dis-

parut avec la mort du dernier descendant de la branche aînée des Jagellons.

Cette maison, par l'hérédité de ses droits, a pu servir au moins de semblant d'institution propre à s'interposer entre les deux seuls grands et nombreux partis des nobles et des non-nobles, hors desquels et au-dessus desquels il n'y avait alors aucune institution, aucun parti; car il n'y avait ni clergé, ni parlement, ni royauté, ni corps aristocratique.

Le clergé, quoique riche et influent dans les affaires de l'état, n'a jamais cherché à former une puissance séparée dans la nation; ou s'il l'a tenté, ça été bien faiblement, car il n'était toujours qu'une partie intégrante de la noblesse, dont il suivait et aidait servilement les tendances; il était rarement fanatique, presque toujours tolérant, dégagé des préjugés absurdes de la féodalité et des formes hideuses de l'inquisition, qui n'ont jamais existé en Pologne, et qui ont, dans d'autres nations, accumulé sur le clergé des haines si profondes. En Pologne, au contraire, le clergé, formé d'une noblesse patriotique et éclairée, était souvent à la tête des mouvemens moraux et progressifs de la nation, et ce n'est qu'en Pologne peut-être que le clergé a su, durant les longues vicissitudes de la nation,

conserver l'influence et le respect sans jamais en abuser.

Un corps, comme le parlement en France, n'a jamais existé en Pologne. La même noblesse qui décrétait les lois, sans la participation de ceux auxquels elles étaient destinées, nommait aussi, selon son bon plaisir et sous des formes qui les rendaient inattaquables, tous ceux qui exécutaient ces lois et ceux qui devaient veiller à leur exécution.

Une bourgeoisie? Un tiers-état? Malheureusement Dieu, comme s'il eût voulu éteindre le seul foyer d'opposition qui aurait pu donner le mouvement et la vie à ce corps politique (*le mouvement et la vie politique des particuliers et d'un seul parti ne donnent pas, n'impriment pas le mouvement au corps social tout entier; car il ne manquait certainement pas de mouvement et de vie politique dans le corps de la noblesse polonaise*); malheureusement, dis-je, chaque fois que, sur les ruines encore fumantes des villes enrichies par le commerce et l'industrie, incendiées et dévastées par quelques hordes barbares, une nouvelle ville venait de renaître, Dieu ne manquait jamais de permettre à une nouvelle horde, à un nouvel ennemi de la ravager encore par le fer et la flamme. Triste destinée d'un pays entouré de barbares, et qui

n'avait de tous côtés d'autres remparts que les poitrines et le fer de ses enfans, qui ne lui ont manqué et ne lui manqueront jamais.

Le roi électif à vie, lié par le *pacta conventa*, qu'il a plu à la noblesse de lui imposer avant son avènement, et par le cercle rétréci des droits que lui laissait la constitution, le roi n'était et ne pouvait être alors qu'un simple chef, un représentant des intérêts de la noblesse, avec laquelle il faisait un seul corps et une seule puissance politique.

Beaucoup d'auteurs et d'historiens, par leurs déclamations contre l'aristocratie polonaise, par le tableau qu'ils ont tracé de la puissance, de l'ambition et des intrigues de plusieurs maisons nobles, ont fait croire qu'il y avait un corps aristocratique dans la nation polonaise. Il n'y en a jamais eu, si l'on en excepte le corps dominant de la noblesse; mais il était trop nombreux, formait une trop grande partie de la nation, possédait dans son organisation trop de nuances et de diversités, pour pouvoir, en aucune manière, être une exception, comme le ferait croire l'expression aristocratie : il était plutôt une généralité; si bien que, hors de la noblesse, nos pères ne semblaient considérer personne comme Polonais.

Aussi les écrivains, et surtout le public des pays étrangers, donnent-ils la dénomination d'aristocratie à un certain nombre de personnes et de familles puissantes, qui ont été les principaux acteurs dans les événemens politiques en Pologne. C'est là une erreur résultante d'une fausse interprétation des faits, qu'ils ont revêtus des couleurs locales de leurs pays.

Je le répète, il n'y a jamais eu d'aristocratie en Pologne; c'est-à-dire de corps exceptionnel, formé par plusieurs individualités réunies en faisceau par les intérêts, les formes de l'existence et de la tendance communs à ce corps seulement, dans la société dont il fait partie. Mais il y avait en Pologne des chefs puissans et ambitieux dans les différens étages de la noblesse. Leur puissance dérivait de la sienne; elle avait le même caractère, et ne pouvait dépasser les limites tracées par les intérêts de cette caste, dont ils n'étaient que les chefs partiels. Ils personnifiaient et représentaient seulement les intérêts et les tendances des nobles; et ces chefs d'un jour, non-seulement n'avaient aucune tendance, aucun intérêt commun à eux seuls, mais au contraire, l'intérêt et la tendance de chacun d'eux les séparaient forcément.

Les vues ambitieuses ne pouvaient se perpétuer, soit dans le corps prétendu de l'aristocratie (qui, comme nous le disons, n'exista jamais), soit dans les familles séparées; car, c'est la fortune qui donnait la puissance, et comme la fortune patrimoniale diminuait et disparaissait par l'égalité du partage des biens entre les enfans, elle ne faisait que rarement la base de la richesse des ambitieux. C'était le nombre des biens nationaux (des starosties), que la faiblesse et la condescendance des rois, ainsi que la faveur populaire, souvent acquise au courage et à l'habileté, accumulaient sur une seule personne; c'était là ce qui servait de base à l'élévation et à la puissance momentanée des grands, dont l'ambition a si souvent déchiré le sein de la nation polonaise.

Or, il n'y avait, je le répète, aucun corps politique, aucun intérêt entre les deux partis fortement tranchés des nobles et des non-nobles; tout ce qui n'était pas de l'un appartenait à l'autre, forcément, et avec une unité parfaite: l'un avait richesse, pouvoir de faire toutes les lois qu'il lui plaisait, force armée pour les exécuter; à lui seul l'honneur de défendre la patrie les armes à la main; il était en même temps

volonté suprême, interprète de Dieu, législateur, juge, exécuteur. L'autre ne pouvait être possesseur du moindre morceau de terre, et n'avait aucune influence dans la création ou dans l'exécution des lois que le premier lui dictait.

Comment les intérêts particuliers, les besoins différens, les croyances propres à ces partis, n'ont-ils pu créer entre eux des pouvoirs intermédiaires, comme chez les autres nations? C'est ce qu'il est bien difficile de concevoir.

Fort peu d'historiens se sont attachés à la recherche des causes véritables de cette anomalie politique, et s'ils les ont cherchées, ils l'ont fait plutôt en poètes qu'en philosophes.

Il y en a qui ont soutenu que la création de ces deux partis dans la nation polonaise venait de deux besoins de notre patrie; que ses besoins agricoles firent naître la classe des paysans, et que la nécessité de combattre les nombreux ennemis du pays fit naître les nobles.

En vérité, on pourrait croire que jamais la nation polonaise n'eut d'autres intérêts.

Il me semble que cet état de choses eût été plus raisonnablement attribué à une subite transition de l'état patriarcal (sous lequel nos pères ont vécu) à une civilisation accomplie, qui n'était

pas un enfantement, une conséquence du caractère, de l'esprit, et des besoins nationaux; mais qui était le fruit d'une faiblesse qui ne nous a jamais abandonnés, et qui consiste dans l'imitation enthousiaste et servile de tout ce qui est étranger; faiblesse que notre illustre poète et historien Niemcewiçz nie, en disant que : « Notre position » géographique, l'air que nous respirons, les » lois sous lesquelles nous avons vécu, nous » ont imprimé un caractère particulier et natio- » nal, comme à d'autres peuples ».

Oui, notre position géographique, l'air que nous respirons, les mœurs antiques des Slaves et des Sarmates, nous ont imprimé et laissé un caractère particulier et national. Malheureusement il ne se fait pas sentir dans nos lois, qui ne sont aussi qu'une imitation servile, confuse, et poussée jusqu'à l'exagération (comme toutes les choses qui ne sont pas naturelles), des tendances des autres nations; mais il se fait sentir dans l'exécution de ces lois et les suites de ces tendances.

Notre amour-propre national ne doit pas rougir d'avouer cette faiblesse; ne serait-ce que pour s'en débarrasser au plus vite : c'est là un défaut de toute nation jeune (quoique nous le soyons un peu trop long-temps).

Si nous voulons nous comparer, dans ce cas aussi, à la nation française, nous voyons leurs ancêtres suivre servilement les mœurs des Romains. Ce n'est que long-temps après, quand la main qui les conduisait dans le chemin de la civilisation est venue à leur manquer, que force leur a été de le poursuivre eux-mêmes.

La formation de ces deux partis extrêmes de la nation polonaise fut amenée, ce me semble, par le désir de nos pères Slaves, de se civiliser à l'instar des Allemands; ce désir nous a apporté l'institution de la noblesse, institution anti-nationale pour nos aïeux, car elle n'a même pas pu prendre les formes et les bases de l'institution féodale qu'elle imitait. Ce ne fut qu'après que la propagande de la religion chrétienne eut amené avec elle la langue latine, et celle-ci la connaissance des auteurs anciens et l'admiration pour les institutions de la république romaine, que la nouvelle noblesse polonaise vint puiser dans ces sources les couleurs originales qui l'ont distinguée et qui se sont développées facilement, faute de résistance de la part de la royauté et de l'aristocratie, qui existait dans ce temps. A la vérité, la base de cette aristocratie ne fut pas féodale; elle se réduisait à l'influence morale de quelques familles entourées

de respect religieux et d'une autorité patriarcale. L'aristocratie et la monarchie étaient entraînées par ce genre de condescendance, de faiblesse, d'admiration, qui nous saisit pour les idées, les formes sociales des nations qui n'ont souvent aucun autre genre de supériorité sur nous que celle des arts; esclavage de l'âme et de la raison, amené par le sentiment trop vif de la beauté des formes extérieures; étourdissement, hallucinations qui ne sont comparables qu'à ceux des phalènes attirés par la lueur de la flamme qui les consume bientôt; soumission de l'esprit qui a amené tous nos malheurs; et encore aujourd'hui base de toutes les difficultés que rencontre la propagation des idées saines, raisonnables et naturelles aux besoins de la *nation polonaise*.

C'est ainsi que la noblesse fut créée et qu'elle put parvenir à une puissance exorbitante, à un pouvoir unique et incontestable, sans rencontrer dans le cours de sa tendance, ni difficultés, ni résistance sérieuse; c'est ainsi qu'elle a su jusqu'à nos jours maintenir cette position au milieu de la nation.

Comment la noblesse, après avoir dépouillé la royauté et retranché toute possibilité d'influence politique aux paysans, n'a-t-elle pas voulu en abuser, changer ces populations en esclaves, et les

exposer aux lois barbares et iniques du servage féodal, sous lequel une grande partie de cette population gémissait alors en Europe, et surtout dans les pays slaves (1)?

Comment, dis-je, d'un côté, la noblesse n'a-t-elle pas voulu créer l'abus, là où elle aurait pu le faire? Comment les classes non nobles, n'ont-elles jamais cherché à reconquérir leur influence? Cela ne peut s'expliquer que par une douceur extrême de caractère et une justice consciencieuse des deux partis, dont l'un ne dépassait jamais les bornes de l'humanité et de la dignité de la race humaine (si quelques particuliers ont dépassé ces limites, jamais la masse de la noblesse ne l'a fait), et dont l'autre possédait assez de grandeur d'âme pour savoir apprécier instinctivement cette qualité véritable de la noblesse, trop méconnue malheureusement en Europe, où l'opinion publique fut induite en erreur par une fausse interprétation des formes et par les

(1) Cette classe, en Pologne, quoique souffrante et sous le poids des charges exorbitantes et des exactions, était loin de présenter, à cette époque, l'aspect qu'elle offre aujourd'hui, d'après lequel les étrangers se sont accoutumés à la juger, sans vouloir tenir compte de la nature du pays, de ses moyens, et sans la comparer à l'état précaire, en général, de la classe dominante, sous le point de vue du luxe et des commodités de la vie.

déclamations erronées des ennemis et des détracteurs intéressés de la nation polonaise.

En considérant, sous ce point de vue, l'organisation sociale de notre pays, toutes les causes des malheurs auxquels il a succombé deviennent lucides et compréhensibles; on peut aisément s'expliquer les suites et les conséquences de la propagande des idées sociales évoquées par la révolution française; enfin, en partant de cette base, nous pouvons aller à la recherche des besoins, des moyens à employer pour réparer le mal déjà fait, et donner la vie et le mouvement au corps social de la nation polonaise.

§ II.

CAUSE DE LA CHUTE.

On peut établir, comme véritable cause de la chute de la Pologne, le manque d'une opposition des intérêts froissés, qui auraient pu créer des mouvemens progressifs, provoquer des changemens nécessaires, centraliser et utiliser les forces morales et physiques de chaque parti, de la nation entière.

La nature de l'existence de la république polonaise n'était pas une vie active et progressive, mais l'état de végétation d'un corps inerte.

C'est la lassitude et la sécurité de la noblesse, suite de cet état anormal du corps social en Pologne, qui a fait qu'au jour du danger extérieur, l'énergie si bien connue de chaque noble polonais, en particulier, manqua totalement à cette classe ; voilà aussi pourquoi les paysans sont restés jusqu'aujourd'hui en dehors de tout mouvement politique, faute d'une formule sociale compréhensible à leurs yeux, et symphatique à leurs instincts; qui aurait pu centraliser, représenter et utiliser leurs intérêts et leurs forces.

§ III.

PROPAGANDE D'IDÉES SOCIALES ÉVOQUÉES PAR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

La société, en Pologne, aurait peut-être longtemps végété dans cet état d'inertie, si deux grands aiguillons n'étaient venus justement au même instant émouvoir toutes ses fibres endormies; et chose curieuse, qui ne peut être expliquée que par l'étrangeté de l'organisation sociale de la nation polonaise, le mouvement vers une vie nouvelle ne fut pas, comme le sont en général toutes les révolutions des masses, un progrès des arriérés, mais la réaction du pouvoir sur lui-même et par lui-même. Ces deux aiguillons furent l'ennemi extérieur, alors les cris de la conscience à la vue des maux de la patrie, et les idées sociales évoquées par la révolution française, idées dont la nation polonaise comprenait et saisissait le sentiment, qui répondait à sa propre situation, et qui n'était autre chose que le besoin d'amélioration, de progrès, mais toutefois sans admettre les formes par lesquelles ce sentiment s'est traduit en France. Ces formes, naturelles aux besoins, aux tendances et aux intérêts des différentes parties de la société de ce pays, ne pouvaient trouver dans la Pologne, qui avait une autre nature d'organisation, le moindre point d'appui, la moindre application. Et, comme nous le verrons, la sympathie de la masse de la nation polonaise pour le sentiment de la révolution française, fut envisagée faussement comme sympathie pour les formes par lesquelles s'est traduit ce sentiment en France.

Là il fut évoqué par les classes éclairées et aisées de la population des villes, qui subissaient avec la population inférieure l'oppression du pouvoir; il fallait lui opposer la force; cette force, la bourgeoisie ne pouvait la trouver que dans le tiers-état. La bourgeoisie n'a pas eu assez de grandeur d'âme pour s'élever à la hauteur morale et politique de la noblesse, qui eût pu ainsi ranimer sa force, recouvrer sa splendeur, retremper sa pureté morale primitive, dans l'honnêteté bourgeoise. La bourgeoisie française a trouvé plus commode de faire descendre la noblesse jusqu'à elle; et pour cela, elle fit semblant, pour un instant, de vouloir se rabaisser elle-même jusqu'à la lie du peuple. C'est à cette fin que la bourgeoisie a évoqué, comme leurre (1), les mots magiques : égalité! liberté! république! et l'égalité, la liberté, la république devinrent les bases du mouvement et les étendards du progrès. On appela mauvais tout ce qui déplut; on voulut rejeter tout ce qui embarrassait la route. La royauté, la noblesse, le clergé, corrompus par le vice, haïs pour leurs abus, embarrassaient la route du progrès tracée par l'intérêt égoïste de

(1) Si ce n'était pas un leurre, la bourgeoisie et tout ce qui est propriété ne reculerait pas devant les conséquences de l'égalité et de la liberté, posées comme bases sociales et politiques.

la bourgeoisie; ils furent sacrifiés, et de là vint le mot d'ordre et la formule indispensable du progrès en France : Destruction de la royauté, de la noblesse et du clergé.

Le sentiment et le besoin du progrès traduit en France par ces formules, comment a-t-il pu se formuler par les mêmes idées, en Pologne, où ce sentiment fut évoqué, comme je l'ai dit, par la conscience, à la vue des maux de la patrie? Voyons si cela a pu avoir lieu : c'est que le parti de la résistance, les opprimés, aurait pu évoquer ou adopter ces formules; et comment voulez-vous que les paysans aient pu exprimer leur besoin de progrès par les idées, par les mots de république, égalité, liberté, quand, pendant la durée de plusieurs siècles, ce sont justement ces idées, ces mots qui ont présidé à leur asservissement, et qui, dès lors, ne pouvaient signifier à leur esprit que la négation de ce sentiment pour eux ou pour les autres?

Par la destruction de la royauté? Mais c'était au contraire le seul point d'où leur arrivait et pouvait leur venir appui et protection, et ils se sont accoutumés à regarder la royauté comme une institution amie, rien que parce que leurs ennemis (la noblesse) étaient les ennemis et les persécuteurs de la royauté.

Par la formule de la destruction de la noblesse? Ah oui! voilà la seule formule que le paysan polonais comprendrait; mais ce n'était pas assez de la comprendre, il fallait qu'il l'acceptât pour telle; et comment l'eût-il pu en présence de cette infériorité morale et physique qu'il devait reconnaître en lui à la vue des forces énormes que la noblesse polonaise pouvait mettre en avant?

Dans ce cas, il aurait fallu que le paysan fût poussé à bout par l'oppression, mais il ne l'a jamais été. Si aujourd'hui la pauvreté et la tyrannie qu'il subit, surtout dans les provinces de l'Ukraine et de la Lithuanie, pouvaient faire supposer la possibilité de cette hypothèse, songez que le paysan partage cet état avec la noblesse pressurée et persécutée plus rigoureusement encore par le gouvernement russe, qui a introduit le servage tel qu'il existe actuellement dans ce pays. Les paysans se souviennent que l'esclavage n'a jamais existé autrefois; ils se souviennent aussi d'avoir été autrefois riches par le commerce des céréales, ruiné maintenant. Ces souvenirs ne peuvent exciter autant de haines contre les nobles que contre l'étranger.

Ces vérités sont lucides pour tout esprit impartial et qui a l'habitude de prendre pour base

de ses recherches la nature de l'élément qu'il observe. Mais c'était dans ce temps, comme aujourd'hui encore pour beaucoup d'hommes en Pologne, une chose au-dessus des faiblesses d'un peuple jeune, qui s'est habitué à marcher dans la voie de la civilisation, non avec ses propres forces, avec des idées et des formes élaborées dans son sein, mais appuyé sur celles d'autrui; croyant travailler au bonheur du pays en acceptant des idées toutes faites, et en commençant par où les autres ont fini. Pensée ambitieuse et fausse! Comme s'il était permis à une nation quelconque de dépasser les limites tracées, par la sagesse divine, à la totalité du genre humain! Comme si le bonheur et les besoins de tous les peuples du globe, avec l'innombrable quantité de leurs nuances, pouvaient être résumés dans une formule élaborée par de simples mortels, auxquels Dieu a bien voulu soulever un coin infiniment petit des mystères de la plus parfaite et de la plus incompréhensible de ses créatures... de l'homme!

Aussi, malgré l'évidence de la fausseté d'application en Pologne des formules du progrès français, depuis ce temps ont commencé les efforts de quelques esprits pour les propager et les appliquer; aidés qu'ils étaient et qu'ils sont

encore aujourd'hui, dans cette œuvre anti-nationale, par ce genre, comme je l'ai dit plus haut, d'aveuglement de l'âme et de la raison, par un sentiment trop vif des beautés des formes extérieures, aveuglement hérité avec d'autres vices et d'autres qualités de nos aïeux, hallucination qui exerçait son empire, en Pologne, sur les classes les plus éclairées et les plus influentes de la *noblesse*.

Le premier pas sur cette pente rapide vers des idées factices fut l'admiration des usages de la société française, qui se propageaient avec une effrayante rapidité au détriment de la dignité nationale. C'était là une faiblesse que la France, en la décorant du nom pompeux de civilisation, tâchait d'augmenter par tous les moyens à sa portée, dans un but louable, il est vrai, afin d'accroître son influence, nécessaire à l'existence de la Pologne, mais enfin par des moyens évidemment faux. La France me semble vraiment avoir été en Pologne, comme de nos jours en Turquie, cette garde-malade qui, dans la bonne intention de donner de la force au moribond qu'elle soigne, lui fait avaler officieusement des gorgées de grog, qu'elle trouve excellent pour sa vigoureuse santé.

Et quoique les véritables besoins nationaux se

soient montrés plus forts que les influences étrangères, il est arrivé, toutefois, qu'elles ont joué un grand et triste rôle dans les événemens qui se sont succédés pendant plus d'un demi-siècle, et qu'elles ont laissé des germes profonds qui font craindre qu'elles ne se mêlent encore aux mouvemens futurs.

Je crois nécessaire de tracer ici les résultats politiques que ces tendances anti-nationales ont pu produire durant les trois périodes de notre histoire dans lesquelles l'action de ces idées s'est manifestée d'une manière visible.

Ces trois époques sont la révolution de Kosciuszko, les conspirations universitaires de l'année 1824, la révolution de 1830.

Je tracerai ce tableau avec le sentiment de tristesse qui s'empare de mon cœur toutes les fois que j'envisage les malheurs qu'a produits en Pologne l'application des idées étrangères; j'éprouve un sentiment de honte, en divulguant aux étrangers les plaies morales de ma patrie, sa niaiserie politique, et les ridicules de ses hommes d'état; mais je crois devoir employer ce dernier remède, tout violent et cruel qu'il peut être, dans l'espoir d'une réaction, dans l'espoir que le monde entier, par une juste appréciation de nos fautes et de nos besoins, saura

nous plaindre, nous encourager, et prendre ainsi une part à la régénération de notre pays.

§ IV.

RÉVOLUTION DE KOSCIUSZKO.

Quand la Pologne, lasse de souffrir les injures de trois cours, voulut secouer leur joug par l'insurrection et la confédération de Cracovie, œuvre de la noblesse; quand elle mit Kosciuszko avec le pouvoir dictatorial à sa tête, le seul choix de ce chef fut la plus grande révolution qui pût alors s'opérer.

Kosciuszko était un homme que ni la naissance, ni la réputation militaire, ni aucun service rendu au pays ne venaient désigner à ce poste éminent. Il n'avait rien pour lui, que d'être le réprésentant des opinions puisées dans les principes de la révolution américaine, à laquelle le hasard, plutôt que sa propre volonté, le fit participer.

Le caractère de la révolution polonaise, désigné ainsi par le nom de son chef, n'était pas

le fruit de la résistance des opprimés; il était purement la réaction consciencieuse de la noblesse, l'œuvre de son patriotisme et de sa sympathie pour les idées qu'elle semblait affectionner, à tort ou à raison; caractère de la révolution que la résistance des opprimés n'est venu ni provoquer ni accélérer.

Mais cette disposition des esprits, ce caractère de la révolution ne pouvaient pas servir de base et de point de départ, ils ne pouvaient suffire aux exigences des hommes qui se mirent dans la tête de formuler le sentiment des améliorations sociales en Pologne par les idées étrangères.

Ce n'était point assez d'avoir affublé l'insurrection nationale de toutes les formes sagement usitées dans les pays auxquels ils les empruntèrent, mais inutiles en Pologne, ridicules et totalement contraires à l'intention et au but qui les faisaient instituer, formes qui n'étaient, à proprement parler, que des ornemens propres à contenter leur orgueil d'imitateurs; il leur fallait encore un mouvement des masses; ils ne pouvaient sans lui comprendre le progrès que par ce côté, et, de ce côté là, il leur a fallu le provoquer à toute force. L'occasion se présenta malheureusement bientôt.

Si toute la nation haïssait l'étranger et faisait des efforts pour en purger le pays, il y avait malheureusement aussi des particuliers accoutumés, par les antécédens historiques, à appuyer leur ambition sur l'influence et la force de l'étranger en se dévouant à lui, ce qui, dans ce temps, ne signifiait pas trahison, mais esprit de parti.

Il y en avait beaucoup qui, par ce motif ou par vénalité, suivaient la ligne des intérêts de la Russie.

Les clameurs des masses, le salut de l'insurrection, ordonnèrent de prendre des mesures efficaces pour éclairer et déjouer ces dangereuses manœuvres; un grand nombre de citoyens, très-haut placés par leur fortune ou leur rang, furent arrêtés sur les désignations d'une liste trouvée parmi les papiers de l'ambassadeur russe, et sur les révélations de la voix publique.

Le gouvernement institua une cour pour rechercher et punir les coupables; mais la punition semblait arriver trop lentement pour satisfaire la vengeance exaltée des patriotes.

C'est ce sentiment que voulait exploiter Kolontaj pour établir le système d'intimidation qui, selon lui, devait rajeunir et sauver la patrie; car ce sentiment semblait cadrer avec le terro-

risme, que voulait imiter le parti qu'on nommait français ou des huguenots, et qui ambitionnait le titre de Jacobins.

Ce parti dirigeait Kolontaj, l'homme aux talens élevés, d'un patriotisme à toute épreuve, imbu des principes de la philosophie voltairienne, prôneur enthousiaste des mesures énergiques de la révolution française, membre du gouvernement, possédant la confiance de Kosciuszko, qui était alors à la tête de l'armée, et qui avait, suivant l'histoire, malgré la sympathie existant entre ces deux hommes, d'autres vues politiques, ce qui me paraît peu vraisemblable.

L'histoire conserve le souvenir des moyens et des hommes que Kolontaj a employés comme prélude de ces mesures et de ces idées anti-nationales. Une émeute quasi-populaire qu'il a su soulever, immola, le 28 juin, sans aucune forme de procès, une grande partie des traîtres et des détenus suspects dont nous avons parlé. Kolontaj pensa avoir frappé les esprits, et pouvoir profiter de la stupeur de la noblesse et de l'enthousiasme des classes inférieures, résultat nécessaire, selon lui, de cet acte de vigueur : c'était un faux calcul; les suites furent toutes différentes de ce qu'il attendait.

Les classes inférieures n'y purent voir que

le côté horrible, et semblaient se méfier de ce dévouement inexplicable d'une partie des nobles envers leurs intérêts, dont ils étaient autrefois les persécuteurs. Enthousiaste du terrorisme républicain, à force d'imiter les usages français et d'adopter les idées de ce pays, la noblesse paraissait regarder la guillotine française comme un auxiliaire utile, comme un symbole de force et de dévouement pour la cause publique. Mais, dès qu'elle eut vu l'échafaud dresser sa tête sanglante, l'enthousiasme disparut; l'instinct naturel resta, et cette mesure de terrorisme inspira une répulsion tellement unanime dans toutes les parties de la nation, que le chef de l'insurrection se vit forcé de donner une prompte satisfaction à l'indignation générale. Certainement ce fut à contre-cœur qu'il agit de la sorte, car, quoiqu'on dise que Kosciuszko n'a jamais encouragé ni aidé son ami Kolontaj dans la voie que celui-ci s'est efforcé de suivre, il me semble évident que si ce chef n'était pas dans le secret du mouvement qui se préparait, il ne pouvait pas, par la nature de ses idées politiques, regarder cet essai comme inutile, essai que, du reste, j'en conviens, les qualités généreuses de son cœur pouvaient facilement le porter à condamner.

Les principaux acteurs de ce drame lugubre furent donc incontinent fusillés par l'ordre de Kosciuszko. Néanmoins une nouvelle et grande révolution s'opéra dans les esprits : les uns ne voyant pas d'issue, les autres apercevant un précipice, tous s'arrêtèrent. La confiance, dit l'histoire, s'affaiblissait par degré; le dégoût des uns, le découragement des autres allaient croissant; et, quand l'ennemi devint plus pressant et plus formidable, le chef, dont le caractère seul inspirait encore quelque confiance, fut fait prisonnier au moment où il aurait fallu redoubler d'efforts; dès lors, il n'y eut plus d'énergie; l'élan fut froissé; le charme détruit; c'en était fait de la Pologne!

§ V.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES DANS LES UNIVERSITÉS; SITUATION DES ESPRITS AVANT LA DERNIÈRE RÉVOLUTION.

La constitution et la courte existence du duché de Varsovie n'ont fait que préparer les voies

au poison des idées françaises, qui s'infiltraient de plus en plus avec les habitudes de salon et avec les formes administratives et judiciaires, sans rien changer d'ailleurs à l'ordre social ni au caractère de la nation. Quant aux légions polonaises, elles n'avaient aucune signification, aucun but social; elles étaient l'expression vivante de l'idée politique de la masse : besoin de forces, espoir dans les forces.

Mais la paix, le congrès de Vienne, et la création d'un soi-disant royaume de Pologne, par l'empereur Alexandre, ne firent pas sommeiller la nation polonaise, ne lui firent pas oublier le but poursuivi si long-temps avec une persévérante opiniâtreté : l'indépendance nationale.

Dans toutes les provinces polonaises, les sociétés secrètes commencèrent à se former, et alors on vit surgir les hommes qui ont servi à en former le noyau. Les événemens postérieurs sont venus nous découvrir leurs noms : presque tous étaient d'anciens officiers des légions d'Italie et d'Espagne. Leur éloignement pour toute idée sociale, leur complète ignorance à ce sujet étaient de notoriété, et découlait du système soldatesque de l'Empire, dont ils ont connu les douceurs sans en comprendre la portée politique. Ces noms prouvent qu'aucune idée de progrès

social opéré par le mouvement des masses, n'est venue se joindre aux sentimens patriotiques qui présidèrent à la formation de ces sociétés.

Durant ce temps, l'Europe entière présentait le même spectacle de conciliabules secrets, dont le caractère et le but étaient totalement différens.

Les peuples qui servirent à combattre et à détruire les conséquences des idées évoquées et personnifiées dans la révolution française, se laissèrent aller peu à peu à l'entraînement de ces inspirations enivrantes. Les monarques profitèrent de ces symptômes d'énergie et de vie des peuples, et ils les employèrent à leur profit : ils secouèrent le joug de l'Empire. Mais une fois ce but atteint, ils voulurent mettre de côté ce dangereux instrument. La chose n'était pas facile : les idées germèrent; l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne en furent ébranlées et ressentirent ces frémissemens, dangereux précurseurs des orages politiques.

Les monarques cherchèrent, par des moyens puissans et une vigilance extrême, à conjurer le péril qui les menaçait. La Russie, qui épie et remarque avec joie tous les symptômes des mouvemens sociaux en Europe, dont les coups peuvent l'atteindre difficilement, et qui lui ont

servi jusqu'à présent d'auxiliaires dans ses vues ambitieuses, la Russie ne put rien trouver de mieux pour augmenter la panique des rois, que de faire croire qu'elle-même était atteinte du mal qui les minait. Alors elle s'offrit, comme intéressée, à leur servir d'aide obligeant, et sut devenir peu à peu protectrice indispensable. Par ce moyen, elle leur faisait suspecter tous les efforts de la nationalité polonaise, qu'elle savait, depuis le congrès de Vienne, occuper les alliés plus qu'elle ne le voulait.

La Russie donc se mit à crier au feu; elle lança édit sur édit contre les *francs-maçons*, contre les *carbonari italiens*, contre les jacobins français, contre les burschen-schaft allemands; que sais-je? quelle secte et quel nom la Russie n'aurait-elle pas trouvés en Pologne!!! Elle fit si bien sonner l'alarme de toute part, que non-seulement l'Europe entière resta convaincue que la Pologne était devenue le foyer des idées révolutionnaires les plus exaltées et les plus absurdes, mais elle nous le fit croire à nous-mêmes, Polonais. Nous étions déjà assez portés naturellement à nous voir tout autres que Dieu ne nous a créés; aussi, au milieu de tout ce bruit, les Polonais se résignèrent de la meilleure foi et de la meilleure grâce du monde,

à se croire tels que les autres le voulurent.

La jeunesse noble, élevée sous le toit paternel, dans tous les usages propres à développer l'orgueil, invétéré comme un virus dans le sang de la noblesse polonaise, et qui fait voir dans la servitude des autres hommes un besoin de l'existence; la jeunesse noble, rassemblée dans les universités de Vilna, de Krzemieniec et autres écoles subalternes, créées sous l'influence bienfaisante et patriotique du prince Adam Czartoryski, alors ami de l'empereur Alexandre et son premier ministre, fut soumise à la direction d'hommes éclairés et d'un patriotisme ardent, mais qui, à cause de leurs lumières mêmes, étaient, pour la plupart, élevés sous l'influence des préceptes de la nouvelle philosophie de Voltaire et de Rousseau, des nouvelles idées sociales et politiques évoquées par la révolution française, imbus conséquemment des principes et des formules créés par l'organisation sociale du pays où ces idées ont pris naissance.

Ces hommes, placés à la tête de l'instruction publique et du mouvement littéraire, ont dû poursuivre la propagande des idées de l'ancien parti Kolontaj, idées auxquelles s'est joint depuis, dans l'esprit de beaucoup d'entre eux, le sentimentalisme puisé dans la philosophie et la

poésie allemandes. Malgré toute la distance qui existe entre ces deux écoles, soit dans les principes, soit plus encore dans les tendances, les Polonais, toujours sous l'influence de leur enthousiasme inconsidéré pour tout ce qui est étranger, les accolèrent au chaos déjà trop grand des idées philosophiques et sociales; chaos résultant de la différence entre les principes adoptés et ceux que réclamait la nature du pays, mais toujours en tenant compte des tendances générales de l'humanité.

Ce chaos des idées dut nécessairement pénétrer dans l'intelligence d'une jeunesse qui ne pouvait chercher ailleurs le sens de ces sublimes aspirations du cœur, de cette tendance vers l'inconnu, de ce besoin d'action qui vibraient en elle avec chaque pulsation du sang ardent qu'elle avait reçu de ses aïeux.

Les conséquences ne pouvaient manquer de se présenter bientôt, et cela, sous des formes vagues, bizarres, mélangées, comme les inspirations d'où elles tiraient leur origine.

Les sociétés secrètes, jusqu'alors composées d'anciens légionnaires, s'unirent inopinément dans toutes les universités.

La dimension de cet ouvrage ne me permet pas de donner au public français le tableau

curieux et extraordinaire de ces sociétés, que l'historien Maurice Mochnacki a dépeint en partie avec des couleurs si vraies. La seule chose qui y domine est un mélange bizarre et une lutte incessante d'un côté, entre les inspirations d'un gentilhomme despote, fou chevaleresque, énergique, droit de cœur, mais ayant tous les travers d'un esprit généreux, fourvoyé sur une fausse route; et de l'autre côté, les idées et les formules de la révolution française, les principes philosophiques de Rousseau, le jésuite plein d'astuce; de Voltaire, le démon de l'ironie; de l'abstraction profonde de Kant, et tout cela, rassemblé pêle-mêle, sans lien, sans choix, sans unité, enveloppé d'un voile transparent, séduisant les yeux par l'éclat de la beauté, emprunté à la poésie romantique et échevelée de Byron, de Schiller, de Goëthe et des imitateurs polonais.

Quel état de chose risible et digne de pitié! qu'il ne se soit pas trouvé un homme de droiture et de talent pour montrer à ces grands et beaux esprits la voie qui pouvait leur faire gravir les hauteurs auxquelles ils aspiraient. Mais il est vrai que les tendances ennemies de la nationalité polonaise, qui, au même instant ont commencé à se faire cruellement sentir, n'auraient pas per-

mis de développer et de propager les idées saines et nationales.

Certainement, Dieu a voulu nous faire vider jusqu'à la lie le calice d'amertume préparé par nos erreurs et notre caractère, dont il a peut-être voulu nous faire connaître toutes les plaies hideuses et toutes les beautés.

Comme je l'ai dit plus haut, le gouvernement russe, qui avait besoin pour deux raisons de persuader à l'Europe l'existence des sectes et des tendances révolutionnaires en Pologne, ne manqua pas de se saisir de ces pâles avortons, produits de l'accouplement des bizarres faiblesses et des nobles beautés du caractère de la jeunesse polonaise; le gouvernement russe cria au renversement de l'ordre social, tout en frappant et persécutant avec une barbarie impitoyable et avec la simplicité d'un bon homme qui croit facilement à ce qu'on lui fait croire à lui-même, car il n'a jamais cherché à savoir au juste ce qu'il est et ce qu'il vaut véritablement. Avec la foi d'un martyr, la jeunesse des universités se réveilla et se vit avec étonnement jacobine; elle accepta ce titre avec un plaisir et une conviction des plus délicieuses, et dès lors tout homme imberbe, l'habit d'étudiant sur le dos, se crut nécessairement, par point d'honneur et pour

cause, jacobin, carbonaro, franc-maçon, tout ce que l'on voulut, pourvu que ce fût tout autre chose que le reste de la nation, qui, de son côté, n'eut rien de mieux à faire que de s'écrier, comme un homme éclairé d'une révélation soudaine : « C'est vrai! Et nous ne le savions pas! Décidément nous sommes des révolutionnaires et des jacobins! »

Vous demanderez pourquoi? Parce que beaucoup de membres de la noblesse polonaise, décorés, depuis le partage, de titres que la république n'avait jamais reconnus, si ce n'est à deux ou trois branches de la famille des Jagellons, voulurent se faire regarder comme supérieurs au reste de la noblesse. Or, un moyen facile pour eux de jouer le rôle d'aristocrates, ce fut de faire prendre aux autres le titre de démagogues. Privée de la liberté de la presse, privée des écrits d'hommes de talent et de conscience, la masse de la noblesse crut avec la plus grande bonhomie qu'elle était révolutionnaire. De toutes parts, on lui répétait la même chose : le prince le plus influent de la contrée, l'homme d'État, l'abbé stupéfait des foudres et des anathèmes que le Vatican lançait contre les sectes maudites, enfin le jeune homme qui rapportait dans sa famille les lumières empruntées aux

écoles de Vilna et de Varsovie, tous lui parlaient le même langage! Comment aurait-elle pu ne pas croire à cette unanimité de paroles et de sentimens? Puis c'étaient là des idées et des noms français, allemands, italiens, en un mot, des idées et des noms venus de loin : raison excellente, à ses yeux, pour que cela fût très-vrai et très-sage.

Telle était la situation des esprits en Pologne. Figurez-vous, d'un côté, un jeune homme avec d'énormes moustaches fausses, un bonnet polonais sur l'oreille droite, un habit français, Voltaire dans une poche et Kant dans l'autre, tenant à la main une cravache pour fouetter le paysan et le juif, prenant un air tapageur et une pose semi-chevaleresque, affectant de donner à ses traits une expression mélangée de férocité terroriste et de suffisance voltairienne, avec une forte dose de sentimentalisme à la Werther, le tout s'alliant sur son visage à la franchise et à la bonté naturelle qui s'y peignent malgré lui; puis placez en regard un personnage droit, sec et superbement orgueilleux, en habit étranger, décoré d'une multitude de croix et de médaillons, qui montre du doigt le jeune homme avec une peur simulée et une évidente satisfaction; enfin mettez au milieu d'eux un honnête

gentilhomme campagnard, en costume national, les mains à la ceinture, qui regarde l'aristocrate avec étonnement et respect, et sa progéniture avec contentement et fierté; encadrez ce groupe dans les monarques et les ministres de la Sainte-Alliance ébahis et tremblans; sur le second plan et au-dessus d'eux, montrez le génie russe, démon hideux, cruel et sanguinaire, qui crie : A la révolution! à la république! au renversement de l'ordre social! et qui se tord d'un rire satanique, en voyant l'effet de sa ruse, vous aurez esquissé le portrait fidèle de la Pologne à cette époque.

J'ai fixé votre attention sur cette douloureuse peinture, car je serai forcé d'y revenir souvent; seule elle peut expliquer la grande énigme des événemens politiques qui ont surgi bientôt après en Pologne, événemens dont le début a brillé de tant d'éclat, dont le dénoûment a causé tant de surprise au monde, et dont les conséquences ont attiré sur nous tant de malheurs et de honte.

Quel spectacle incompréhensible eût offert à l'Europe l'insurrection polonaise de 1830, si elle eût éclaté sous l'influence immédiate de cette situation des esprits, et n'eût pas été précédée par la découverte de la conspiration de

Pestel et de Mourawiew, qui jeta une teinte sanglante, un reflet lugubre sur l'avénement au trône de l'empereur Nicolas, dont la sévérité farouche dans cette circonstance fut comme l'épigraphe caractéristique de son règne !

Cette conspiration fut ourdie d'abord dans les loges maçonniques, tolérées pendant les premières années de la création du soi-disant royaume de Pologne. Lorsque les édits de 1830 vinrent détruire ces associations, elle continua à être conduite et développée dans les loges secrètes, et lorsque, après sa découverte, l'instruction ordonnée par la chambre du sénat polonais chargée du jugement de cette affaire eut dévoilé au pays le caractère de la conjuration, ses projets et ses espérances, il jaillit de la procédure une lumière qui devint le fanal de quiconque voulut marcher dans la même voie, et arriver par l'insurrection à l'affranchissement de sa patrie.

Tout mouvement politique, de quelque nature qu'il soit, doit être, dans sa tendance, l'expression du sentiment populaire, de la volonté des masses; mais quand l'impulsion est donnée par des jeunes gens sans expérience, par des imaginations exaltées, agissant non point en vertu d'un raisonnement basé sur la connais-

sance intime des besoins physiques et moraux de la nation, non point par suite d'une intelligence éclairée des intérêts dont ils se portent les représentans, non pas même par une conséquence de leur position sociale, mais seulement par une plus grande générosité du cœur, il doit arriver que les auteurs du mouvement saisissent, avec avidité et comme par instinct, tout fait dans lequel ils croient apercevoir un indice saillant de la volonté générale; ils doivent l'accepter comme motif, ils doivent le proclamer comme but : c'est ce qui eut lieu en Pologne.

Cette conspiration, destinée à servir de modèle à toutes celles que prépare l'avenir, fut tramée par les anciens légionnaires et quelques notabilités de la noblesse. Les noms seuls des initiés, connus de tous par leur position, leur caractère et leurs antécédens, firent assez comprendre quelle était la tendance politique du mouvement; mais les débats judiciaires vinrent donner à ces présomptions la sanction de l'évidence.

La nation vit que le seul but de la conspiration était l'indépendance, l'union de toutes les parties de la Pologne, soumise et démembrée; elle reconnut que, malgré leur affiliation à une

société russe, franchement républicaine et révolutionnaire, on ne pouvait saisir chez les conjurés aucun symptôme d'un penchant vers des idées sociales nouvelles, vers un changement dans l'ordre social établi, idées sur lesquelles nous avons dit pourquoi et comment une grande partie de la nation tenait les yeux fixés.

Ainsi dévoilé, le caractère de la conspiration ne pouvait toutefois se substituer victorieusement, dans l'esprit des masses, à l'influence des idées actuelles, issues des principes révolutionnaires français; mais, je le répète, il devait devenir, et devint en effet, comme un drapeau pour la jeunesse, qui, plus impressionnable et plus mobile, fut désignée pour monter la première à l'assaut. Ajoutons que, dans l'esprit de cette jeunesse, l'amour de la patrie dominait la confusion des idées sociales et philosophiques que son imagination ardente lui avait fait adopter, mais que nulle habitude publique, nulle forme sociale ne venait changer en convictions, tandis, au contraire, que tout ce qui les entourait leur offrait la réfutation complète et incessante de ces idées.

Donc, amour de la patrie, indépendance de la Pologne, consécration de sa nationalité, raf-

fermissement de l'ordre social, tel fut le mot de ralliement inspiré aux conspirateurs par le sentiment instinctif du vœu populaire, tel sera probablement le but de tout nouveau mouvement en Pologne.

Voilà ce qui explique, comme nous le verrons plus loin, quelle différence immense existe entre le caractère du mouvement insurrectionnel de la nuit du 29 novembre, et la ridicule situation des esprits, suite de la propagande, dont j'ai fait ci-dessus le tableau, situation qui était dans toute sa force pendant les neuf mois de la guerre polonaise. C'est l'antagonisme de ces deux tendances qui donne la signification morale de tous les événemens surgis pendant les neuf mois de notre lutte avec le czar, et Dieu veuille que cet antagonisme ne le serve pas encore dans les faits qui doivent s'accomplir!

§ VI.

L'INSURRECTION DE 1830.

Une centaine de sous-officiers des divers régimens de l'armée polonaise, tous nobles, à quel-

ques exceptions près, martyrs de la discipline tyrannique du système militaire russe, et élèves d'une école préparatoire pour le grade d'officiers, école qui passait tous les jours devant la statue de Jean Sobieski (symbole de gloire et de nationalité), pour défiler devant le grand-duc Constantin (objet d'une haine générale, tyran du soldat et personnification vivante de la honte et de l'oppression du pays); une centaine de sous-officiers, disons-nous, s'étant joints à quelques officiers subalternes de la garnison de Varsovie, se jettent un jour sur les casernes des Russes, parcourent les rues en appelant aux armes, et occupent l'arsenal, tandis que quelques autres jeunes gens de l'Université tentent de s'emparer de la personne du grand-duc.

A ces cris, tous les habitans sortent les larmes aux yeux, acceptent avec enthousiasme les armes qu'on leur partage, et se répandent à grand bruit dans toutes les rues; le grand-duc et l'armée russe se retirent hors des murs de la ville. Les hommes qui ont provoqué le mouvement (chose extraordinaire pour ceux qui n'ont pas voulu comprendre le caractère de l'insurrection), ne vont pas s'emparer de la direction des affaires du pays qu'ils viennent d'arracher à l'oppression étrangère. Les institutions nationales

et le sentiment de l'ordre social suffisent à régulariser le mouvement. La révolution était consommée, et rien n'était changé dans l'État; seulement, il n'y avait plus de puissance russe en Pologne.

Dans un ouvrage écrit en langue polonaise, mais publié en France, et que malheureusement aucune traduction n'a fait connaître au public de ce pays, Maurice Mochnacki, un des principaux acteurs, et historien profond autant que consciencieux de notre dernière révolution, condamne les grands hommes qui en ont donné le signal et qui ont laissé, dit-il, échapper de leurs mains la direction des affaires, direction qui, selon lui, devait leur appartenir, dans l'intérêt de l'entreprise et dans celui de la patrie.

A mon tour, j'ai droit de m'étonner et de regretter que Mochnacki ait parlé de la sorte. Un tel langage prouve que nos esprits les plus élevés ne sont pas eux-mêmes à l'abri des défauts que donne l'éducation étrangère, défauts dont j'ai parlé déjà, mais que je ne saurais trop rappeler, trop flétrir surtout, et qui sont devenus en Pologne un véritable vice du caractère national, à tel point qu'il accepterait l'esclavage et toutes ses conséquences, plutôt qu'il ne renoncerait au rang que sa civilisation empruntée doit lui

faire obtenir, pense-t-il, dans la grande famille européenne.

Peu s'en faut que Mochnacki ne flétrisse les héros de la nuit du 29 novembre 1830, en leur ôtant toute intelligence de la situation où leur acte hardi les avait placés; tandis que, si ces hommes ne possédaient pas une connaissance scientifique et raisonnée de la valeur des faits par eux accomplis, ils avaient, en revanche, un sentiment instinctif et sûr des exigences de leur position, et c'est là ce qui devait leur concilier davantage la confiance de la nation et l'estime du monde; car ce que les meilleurs esprits nomment raison, n'est souvent que l'erreur; mais l'instinct des masses ne trompe jamais.

Ce fut donc sous l'inspiration des deux causes que j'ai signalées plus haut, ce fut sous l'influence de l'amour de la patrie et du caractère connu de la conspiration de 1824, qu'ils adoptèrent la seule voie qui pût les mener à la réussite : ils sentirent que leur rôle était tout à la fois de chasser les Russes et de permettre au pouvoir naturel de ressaisir les rênes du gouvernement, tenues jusqu'alors par l'étranger. Or, comme la place qu'ils occupaient dans l'ordre social ne les désignait point pour être les représentans du pouvoir, ils devaient nécessairement, une fois le mouvement consommé, revenir occuper le poste qui leur était marqué, et, en effet, ils rentrèrent dans la foule.

Mochnacki indique la cause de cet acte extraordinaire dans l'histoire des révolutions. Le chef des insurgés, Wysocki, dit-il, n'ayant d'alliance avec aucune famille considérable, dut rester dans le néant. — Mais il semble que Mochnacki s'étudie à ne pas expliquer ce fait, à n'en pas déduire les conséquences, qui cependant eussent éclairé bien des points demeurés dans l'ombre.

Si Wysocki eût accepté le rôle que lui assigne l'historien, la révolution eût perdu son caractère national, et, au lieu d'une entreprise d'intérêt public, au lieu d'un acte de sublime dévouement, la masse n'eût vu en elle qu'une tentative d'intérêt privé, qu'un essai d'ambitieux égoïsme, qui eût éveillé l'opposition de la société tout entière.

Après le premier moment d'enthousiasme, Wysocki, maître du pouvoir, n'aurait donc trouvé dans aucune classe appui et force. Le terrorisme, que ses amis du jour lui auraient probablement conseillé, aurait provoqué immédiatement ou une nouvelle révolution nationale qui, cette fois, aurait eu pour but l'avénement

du pouvoir légitime, ce qui aurait sauvé la patrie, ou bien il aurait excité une réaction qui, de même que le 15 août, mais avec d'autres circonstances, aurait fait retomber le pouvoir dans les mains du parti russe, composé des généraux et des employés mécontens, des hommes peureux et de quelques prétendus aristocrates, qui croyaient de leur devoir de s'opposer à l'hydre révolutionnaire. En couvrant la Pologne du sang de ses fils, ce nouveau drame eût amené sept mois plus tôt le dénoûment du premier, en ouvrant à Diebicz et à l'armée russe les portes de Varsovie.

Renforcé par les hommes que l'opinion publique désignait comme sommités du parti du pouvoir (la noblesse), et, en outre, par la diète, quand le conseil d'administration du royaume prit les rênes du gouvernement, il n'y eut point là de contre-révolution, ainsi que le prétend Mochnacki, et, au contraire, on doit y reconnaître l'œuvre d'une révolution éminemment nationale. Si, comme l'avance cet écrivain, la contre-révolution fut réellement consommée dès le second jour de ce grand événement, ce fut d'une manière et par des moyens tout autres que ceux qu'il indique.

Les hommes mis à la tête du pouvoir n'ont

pas voulu comprendre le caractère du mouvement. Toujours obsédés par leur amour pour les idées étrangères, ils s'obstinèrent à ne voir dans l'insurrection de Varsovie que le masque d'une révolution sociale. Ainsi, d'un côté, subissant l'influence de ces idées et des formes sous lesquelles elles s'étaient produites ailleurs; de l'autre, dominés par la crainte d'adhérer franchement à des mesures qu'ils regardaient comme l'équivalent d'un terrorisme républicain, les chefs du gouvernement répudièrent une énergie commandée par la situation, et n'osérent proclamer immédiatement l'indépendance nationale, signification politique et but véritable de l'insurrection. C'est cependant ce que leur avait conseillé le comte Ladislas Zamoyski, lequel, si l'on en croit Mochnacki, fut le seul qui sût apprécier à sa juste valeur l'acte du 29 novembre. Toujours est-il que, malgré sa position subalterne dans l'armée (Zamoyski était aide-de-camp du grand-duc Constantin), par la seule autorité de son nom, de sa pénétration et de son habileté, il dirigea véritablement les affaires dans les premiers jours de la révolution, et il est l'homme qui, par sa haute naissance, par le lien de parenté qui l'unit au prince Adam Czartoryski, par ses talens, son énergie et son patriotisme,

est désigné pour jouer le rôle le plus éminent dans les mouvemens futurs de la Pologne.

La proclamation franche et immédiate du principe de l'indépendance impliquait tout à la fois et la nécessité de rejeter les institutions imposées au royaume de Pologne par le congrès de Vienne, et le retour aux lois que s'était librement données la nation elle-même (la constitution du 3 mai). La netteté de cette position eût levé tous les doutes, et aplani bien des obstacles. Mais à l'amalgame ridicule de deux idées extrêmes se joignirent encore, dans l'esprit de nos hommes d'État, la défiance à l'égard des forces du pays, et l'espoir de l'intervention étrangère, espoir dont chacun caressait la chimère dans l'intérêt de son opinion personnelle, l'un attendant le secours de l'Autriche monarchique, l'autre la coopération de la France révolutionnaire.

Mais, disait-on, repousser les institutions du congrès de Vienne, c'est briser le seul lien politique qui puisse exister entre l'insurrection polonaise et la légalité européenne. — Erreur! le meilleur lien entre l'Europe et la Pologne, c'est l'existence indépendante et forte de celle-ci.

A cette erreur, se rattachent tous les maux qui ont accablé ce malheureux pays : persistance

dans des formes absurdes et dangereuses, abandon de droits imprescriptibles, oubli de la dignité nationale, insuffisance des systèmes politiques, faiblesse du gouvernement, lutte des institutions contre le sentiment populaire, tout vient de là.

Comment les dépositaires du pouvoir n'ont-ils pas compris que conserver des institutions enfantées par Alexandre, sous l'influence d'une idée fixe, mais irrationnelle de ce prince, et qui ne répondaient à aucun souvenir, à aucun intérêt national, c'était attribuer au mouvement du 29 novembre, non le caractère d'une manifestation publique et durable de la volonté de tous, mais celui d'un fait passager et propre seulement à quelques-uns?

A force donc d'incohérence dans ses paroles, d'indécision dans ses actes, le conseil d'administration persuada aux masses que l'insurrection n'était que le produit des idées étrangères. Le célèbre manifeste polonais, en prenant pour point d'appui l'œuvre du congrès de Vienne, disait clairement au monde que notre révolution n'était qu'un contre-coup des empiétemens du pouvoir sur les institutions libérales, c'est-à-dire quelque chose de vague, de métaphysique, d'humanitaire, mais non la réalisation d'un besoin

précis, pratique, et national. Or, c'était là un mensonge!

Ce fut sous l'influence de ces tendances, ce fut grâce au fausses mesures du conseil d'administration, du gouvernement et de la diète, que naquirent et se développèrent peu à peu les symptômes de la révolution sociale, fruit pâle et vicié d'idées violemment acclimatées, plantes parasites qui étouffèrent peu à peu tous les germes précieux du sentiment instinctif de la nation; ce fut toujours sous l'influence de ces mesures que la situation anormale des esprits se revêtit de couleurs plus sombres, mais non pas plus naturelles, non pas moins ridicules.

Tous ceux qui sentaient circuler vivement le sang dans leurs veines criaient et tapageaient, suivant la noble habitude de leurs pères, sabreurs intrépides des diétines nobiliaires de l'ancienne république. Quiconque visait à l'originalité, et le nombre de ces êtres inoffensifs est grand en Pologne; quiconque aspirait au titre de philosophe, et il n'est pas rare non plus d'y rencontrer des hommes qui savent par cœur une foule de livres latins, français et allemands, mais qui vivent dans une ignorance complète de l'histoire, du caractère et des besoins de leur pays; tout cela parlait, raisonnait, murmurait à tort et à

travers, invoquait, sans les comprendre, les principes de 1789, et, sans similitude d'idées, sans communauté d'intérêts, sans but défini, sans chefs reconnus, ce ramas de déclamateurs hétéroclites allait, venait, s'agitait, et portait partout le doute, le désordre et l'irritation.

Dans les mouvemens des masses, cette écume sociale sert toujours d'instrument aux partis; créée par les intérêts autres que l'intérêt général, elle existe partout où il y a jeunesse inexpérimentée, sottes prétentions des castes, vues ambitieuses d'individus isolés; c'est dire qu'elle se rencontre chez toute nation, en tout pays. En Pologne, cette tourbe, qui ne trouvait aucun corps auquel elle pût s'attacher, fut néanmoins élevée à la dignité de parti, dans la pensée des hommes dont la manie dominante était l'aristocratie, dont la grande faute fut l'amour de l'étrangeté joint au défaut de connaissance d'eux-mêmes et du milieu dans lequel ils vivaient, et dont le ridicule eut pour cause la frayeur que leur causait le fantôme créé par leur imagination. Cette manie, cette faute, ce ridicule devinrent propres à la noblesse tout entière, qui se tint immobile et silencieuse, et qui avait presque honte de son existence, parce que des voix, transformées en échos serviles d'une démagogie

lointaine, lui avaient crié qu'un état libre ne doit point avoir de corps nobiliaire.

La conduite inexcusable des hommes que le mouvement national avait investis de pouvoirs illimités, permit donc aux deux partis fictifs des démocrates et des aristocrates de se former et de se mettre en présence.

Les uns instituèrent des clubs d'où devaient rayonner les nouvelles tendances politiques, mais où l'on ne faisait, en réalité, que boire du punch et chanter de ridicules bravades. Dans la suite, ces réunions se changèrent en conciliabules plus austères et peut-être plus absurdes, car on y commençait et finissait chaque séance par un hymne célébrant la gloire des nobles aïeux du peuple polonais, et reproduisant mot pour mot les discussions du club des Jacobins.

A ce bruit, nos gentilshommes, qui, depuis long-temps, ne savent plus que se battre courageusement; badeaux politiques, qui affrontent avec insouciance le danger et rient sottement du péril; à ce bruit, nos gentilshommes se frottèrent les mains de contentement, et se crurent aussi avancés en civilisation que la France elle-même. Que dirai-je de plus? L'opinion publique se plaisait à prophétiser qui serait le Marat, qui serait le Robespierre de la Pologne!...

De leur côté, ceux qui se prétendaient aristocrates, et qui n'étaient, en réalité, que d'honnêtes hobereaux, dont le cœur haïssait les Russes, mais dont la tête se dérangeait par la lecture des journaux français et par un orgueil ridicule, tremblaient d'une sainte horreur en présence du spectacle inaccoutumé qui s'offrait à leurs yeux. Groupés autour de quelques noms un peu saillans, ils envoyaient Lubecki à Saint-Pétersbourg, et intriguaient dans l'armée; de telle sorte que démocrates et aristocrates imitaient à qui mieux mieux les deux grands partis de la révolution française, ou plutôt c'était un duel collectif, dont les champions s'efforçaient de reproduire toutes les phases du combat de Turenne et de d'Aumale, si poétiquement décrit par Voltaire.

Il n'y a rien d'étonnant que, dans une pareille situation morale des masses et des hommes qui, par leurs différentes positions sociales, étaient appelés à les conduire, les choses n'aient guère pu avancer. Tous ressemblaient à ces personnages de théâtre, qui crient : *En avant!* contre un ennemi imaginaire, et dont pas un ne bouge.

N'osant reconnaître l'existence de l'élément (la noblesse) d'où ils tiraient la puissance et la vie, et n'osant, à plus forte raison, y chercher

un appui pour marcher ensuite avec fermeté dans la voie d'une résistance nationale, en même temps que dans celle d'un progrès raisonnable, tel que le réclamait l'état de la Pologne, les hommes du pouvoir combattaient par tous les moyens possibles un prétendu parti démocratique, qui n'existait pas, mais que cette lutte impolitique faisait germer sur le terrain le moins propre à le produire.

Ces hommes craigaient d'avancer, car chaque pas leur semblait une concession à l'hydre révolutionnaire, qui prenait à leurs yeux des dimensions effroyables, bien qu'elle se cachât derrière la petite et chétive figure du pauvre Lelewel, fort embarrassé de l'honneur qu'on lui décernait, et surtout des devoirs qu'un tel honneur faisait peser sur lui. Ajoutons qu'il était le seul homme de son prétendu parti qui comprît sa position et la valeur des idées qu'il a eu le courage de représenter. Sa sagesse ne pourrait-elle pas être prouvée par le reproche même que lui adressent ses amis : *qu'il n'a jamais rien fait?* Mais c'est qu'il sentit toujours qu'il ne pouvait rien faire; que l'édifice qu'il tenterait d'élever manquerait de base, et que toute sa puissance consistait à servir d'épouvantail. Assurément, M. Lelewel était trop instruit pour ne pas connaître les formules

à l'usage des rénovateurs du jour : il savait par cœur leur *Credo* politique, et il avait assez de dévouement, d'habileté et de vigueur pour le transformer en acte de foi général, si la chose eût été possible ; mais M. Lelewel avait, de plus que ses acolytes, un bon sens qui ne lui permettait pas de se méprendre sur l'autorité pratique de ses principes, et même, pour être tout-à-fait juste envers lui, disons qu'il ne paraît pas avoir été jamais bien désireux de convaincre ses disciples de la réalité de ses maximes gouvernementales, car on sait qu'ils n'en croient rien.

Ainsi, tandis que la crainte empêchait les hommes du pouvoir d'avancer, les prétendus démagogues ne faisaient rien, attendu qu'on n'aurait pas souffert qu'ils fissent quelque chose. Ils ne pouvaient que déclamer contre l'aristocratie, plaisir auquel ils se livraient avec une réserve judicieuse : trop de bruit pouvait réveiller le lion, qui sottement feignait de dormir. Bref, les deux partis se tenaient, l'un vis-à-vis de l'autre, comme deux honnêtes bourgeois qui, se rencontrant dans l'ombre de la nuit, s'arrêtent, se considèrent avec défiance, et attendent le jour pour continuer leur route. Quand donc luira l'aurore qui doit éclairer enfin les enfans

de la Pologne, et leur montrer des frères dans ceux qu'ils regardaient comme des ennemis!

Pendant les neuf mois de l'existence du pouvoir national, aucune mesure ne fut prise, rien ne fut fait pour avancer les affaires, trancher les questions et mettre au jour les tendances véritables de l'esprit public.

Le seul pas fait en avant, l'acte de déchéance de l'empereur Nicolas et de sa famille, chose étonnante! fut en harmonie avec le caractère primitif de l'insurrection, savoir l'indépendance nationale, caractère que nous avons vu s'être transformé, dès les premiers momens, en celui de révolution sociale; mais, pour que ce pas pût être franchi, il fallut le concours des mêmes causes qui entravaient toutes les autres questions et qui ont accéléré celle-ci.

Aristocrates et démocrates n'auraient osé jamais proposer cette mesure: les premiers pour ne pas laisser le champ libre à la république, les seconds, par la crainte que leur inspirait une royauté nationale. Ce fut le comte Roman Soltyk qui conçut cette pensée et qui se chargea de la réduire en proposition. Vrai gentilhomme polonais, enthousiaste et énergique, suivant en toutes choses les impulsions d'un cœur vif et généreux, doué d'un caractère chevaleresque fortement tranché

sur le fond de notre siècle prosaïque, lui seul, avec l'assistance d'un très-petit nombre d'amis, pouvait soumettre à la diète un pareil manifeste, et enlever l'adoption d'un acte écrit en lettres de sang sur le pavé de Varsovie, mais dont on se serait opiniâtré à nier l'existence tant qu'il n'eût pas été déposé dans les archives du royaume.

Saisi d'une si grave question, M. Lelewel pensa raisonnablement devoir l'appuyer, pour ne point encourir la réprobation des hommes dont on le supposait le représentant, lui qui désirait certainement se montrer le mandataire, non d'un amas de criards et de buveurs de punch, mais d'une classe opprimée de la nation, dont il ambitionnait l'assentiment et l'appui.

M. Lelewel savait qu'aux hommes de son parti tout moyen énergique semblait éminemment révolutionnaire, quoiqu'il dût mener au despotisme et à la tyrannie d'un seul. Ces hommes ne suivaient pas l'impulsion de leurs intérêts naturels, mais singeaient un système; et, comme la proposition de M. Soltyk avait un cachet d'énergie et de vigueur, le parti démocratique forçait M. Lelewel d'appuyer, contre sa conviction, la motion de la déchéance.

Il se résigna donc, supposant pouvoir agir

ainsi sans danger, parce que l'opposition aristocratique devait faire tomber infailliblement la mesure projetée. Peut-être M. Lelewel espérait encore que le mécontentement causé par ce rejet lui donnerait libre carrière contre l'aristocratie, avec une force morale qu'il n'avait jamais possédée jusque-là.

Ainsi, il appuya la déchéance, mais toujours en proportionnant son effort à l'opposition qu'il rencontrait, de telle sorte qu'il n'avançait qu'à mesure que celle-ci grandissait dans la discussion; quand soudain un faux bruit, une panique étrange vint déranger les calculs de M. Lelewel, et faire tomber lourdement sur lui le fardeau de la mesure proposée. Au milieu de la délibération, arrive un alarmiste, tout haletant et l'effroi sur le visage : il annonce à la chambre des députés que le club démocratique érige trois gibets dans la rue du Faubourg-de-Cracovie. Aussitôt la terreur ferme la bouche aux opposans; ils pâlissent, ils se troublent, et Mochnacki raconte qu'ils tournèrent des yeux supplians vers Lelewel, ce prétendu vampire politique, qui, de son côté, comtemplait avec un muet étonnement le silence impromptu de cette opposition, naguère si bruyamment éloquente.

La déchéance fut votée et proclamée, au grand

ébahissement des partis hostiles, au grand contentement de la population entière, qui sentit de nouveau vibrer dans son cœur cet élan vers un but tracé par la nature des sentimens et des intérêts nationaux; sentimens, intérêts que les hommes investis de l'autorité n'étaient guère disposés à satisfaire, et auxquels ils répondaient toujours par ces deux mots, pleins sans doute de mystérieuse profondeur : Aristocratie, démocratie, démocratie, aristocratie ! !

Cette légère esquisse fera facilement comprendre quel genre de difficulté devait rencontrer toute mesure grande et décisive; aussi on ne proposa rien, on n'exécuta rien qui eût ce caractère, ou qui en offrît même l'apparence : tout restait en suspens, et les hommes du pouvoir se montrèrent si soumis aux décrets de la Providence, qu'ils lui laissèrent le soin de tout diriger à son gré.

Content de vivre au jour le jour, chacun, à quelque parti qu'il fût attaché, se couchait avec le désir curieux du lendemain; beaucoup, sans se soucier de commander aux destinées, nourrissaient tout bas l'espérance du *statu quo*, comme si l'esprit humain n'était pas essentiellement mobile, comme si le pendule social, agité par la main des révolutions, pouvait ne pas osciller long-

temps, avant de revenir à la position normale!

Le mouvement insurrectionnel n'avançant pas, force lui fut de rétrograder; chaque jour les affaires s'embrouillaient davantage, et s'éloignaient de plus en plus du caractère primitif de l'insurrection : tant il est vrai qu'on ne ment pas impunément à son origine.

Tandis que la peur des uns grandissait et leur faisait tout entrevoir sous des dimensions gigantesques, le sentiment d'une existence factice venait de plus en plus enhardir les autres. Le moment devait arriver où ceux-ci voudraient savoir enfin s'il était bien vrai qu'ils existassent, comme on le leur disait, et où ceux-là seraient totalement gagnés par la peur du fantôme créé par leur imagination.

Les prétendus aristocrates dirent : Ne bougeons pas! Les soi-disant démocrates s'écrièrent : Essayons! Et c'est ainsi qu'advint la nuit du 15 août.

Comme du temps de Kosciuszko, il y avait des traîtres et des suspects; comme du temps de Kolontaj, les terroristes voulaient retremper la révolution dans le sang, et chercher un appui pour leur système. On prit donc de nouveau pour prétexte le massacre des traîtres et des espions, ainsi qu'on l'avait fait déjà sous Kosciuszko.

Le sang coula, et le résultat fut semblable, c'est-à-dire la ruine complète de la cause nationale. Les mêmes tentatives, cent fois répétées de la même manière, amèneront cent fois les mêmes conséquences.

Quand les représentans des intérêts de la classe opprimée voudront les défendre par les voies de la justice, et parler à la conscience de la noblesse, ils trouveront toujours un écho dans son cœur. La noblesse polonaise est disposée depuis long-temps à faire les plus larges sacrifices, mais sans se laisser entraîner toutefois à des actes inutiles et capables de détruire dans l'avenir le droit de propriété, fondement de l'ordre social. L'influence et les efforts des hommes qui sont à la tête de la noblesse ne le permettront jamais. D'un autre côté, tous les essais pour obtenir par force des concessions, quelque justes et nécessaires qu'elles puissent être, non-seulement sont contraires aux lois, contraires au caractère de toutes les classes de la nation polonaise, mais je n'hésite pas à assurer que ces tentatives auront des suites toujours opposées à celles que les meneurs en attendent.

Rien ne serait plus dangereux pour les intérêts des paysans polonais que le succès momentané d'une tentative qui prétendrait réaliser le

progrès par le mouvement des masses. Sous l'influence du danger commun, la noblesse ne manquerait pas de trouver, pour repousser et détruire ces prétentions, des forces invincibles dans son nombre, dans sa supériorité intellectuelle, et dans la justice de sa cause, rendue plus juste encore par tous les efforts que cette noblesse fait depuis si long-temps pour donner de bon gré ce qu'on voudrait violemment lui arracher. Les passions excitées par une semblable tentative pourraient étouffer le cri de la conscience dans le cœur de la noblesse, et amener le véritable servage, qui n'a jamais existé en Pologne, mais que le manque total de civilisation des classes inférieures et leur défaite rendraient facile à établir.

Du temps de Kociuszko, la popularité de ce patriote a pu mantenir encore pour quelque temps à flot les affaires du pays, dont l'enthousiasme était brisé et éteint par la tentative de Kolontaj; mais le 15 août 1831 trouva la nation dépourvue d'hommes énergiques, revêtus de la confiance du pays, et qui pussent dominer cette situation critique dans le sens des intérêts nationaux.

N'osant s'appuyer, comme nous l'avons vu, sur l'élément politique qui les avait portés à la

tête des affaires, les hommes du gouvernement cherchèrent la force où ils ne pouvaient la trouver, dans l'opinion publique. Pleins du sentiment de leur faiblesse, ils crurent voir le coup de grâce de leur autorité dans une attaque dirigée contre les prisons d'état par une bande de cent vingt personnes à moitié ivres, et qu'un peloton de garde nationale aurait dispersée sans coup férir. Le gouvernement s'évanouit comme par enchantement; les sommités du pouvoir et de l'intelligence demeurèrent spectatrices inactives et complaisantes des massacres qui se commettaient sous leurs yeux; elles virent, sans s'émouvoir, sans manifester d'opinion, sans donner signe de vie, la contre-révolution naître, grandir et triompher.

Vous aurez peine à me croire quand je vous dirai qu'un des premiers dignitaires du sénat et de la garde nationale, un homme à qui sa naissance, son âge, son patriotisme conciliaient la confiance et le respect publics; un homme qui, par conséquent, pouvait disposer de forces morales et matérielles plus que suffisantes pour arrêter le crime, empêcher la trahison des plus chers intérêts du pays, effrayer le méchant et rassurer le bon citoyen, écarter enfin la honte que de tels actes font rejaillir sur une nation;

vous aurez peine à me croire quand je vous dirai que cet homme, oubliant les devoirs sacrés de sa position, assistait tranquillement à ces exécutions affreuses! « Faites, faites, messieurs, je ne « m'y opppose pas ; procédez seulement avec « ordre », telles étaient les paroles qu'il adressait aux égorgeurs!

Je n'oublierai jamais le spectacle qui s'offrit à mes regards, lorsque, bien jeune alors, je rentrai le matin dans Varsovie du camp de réserve. Des cadavres, mutilés avec une obscénité révoltante, se balançaient mollement aux deux côtés de la rue, qu'ils bordaient d'une manière symétrique, en guise de réverbères!...

Mais vous allez penser peut-être que cet homme, si impassible au milieu d'une scène si horriblement dramatique, s'apprêtait à profiter du fait accompli? Vous allez présumer qu'il n'y voyait que la destruction d'un obstacle qui lui barrait le chemin du pouvoir? Détrompez-vous. Cet homme avait une âme honnête, et, s'il eût voulu l'autorité suprême, il pouvait y arriver aisément par une voie plus noble. Non : c'était en lui le résultat d'une ignorance parfaite de ses devoirs et de l'intérêt des partis qui alors divisaient la nation; c'était un effet de la peur; c'était encore une conséquence de ce stupide engoue-

ment de la noblesse polonaise pour les idées et les actes de la révolution française. Puis, on ne voyait pas tous les jours de pareilles représentations, et l'on n'était pas fâché d'y assister; de même que ces honnêtes parisiennes, qui n'eussent pas consenti à faire souffrir un insecte, mais qui quittaient tout pour aller voir passer la fatale charrette... Que voulez-vous ? L'homme est plein de contradictions.

Comme tout le monde s'attendait depuis longtemps à des événemens de cette espèce, tout le monde les vit avec indignation, sans doute, mais non avec étonnement, et toutefois on manifesta la ferme intention de s'opposer à ce que les choses allassent plus loin.

Au moment de cette émeute, Lelewel, qui, aux yeux de la nation, était le moteur du mouvement et devait en profiter; Lelewel, honteux ou consterné, au lieu de se montrer à cette foule dont les acclamations, au point où en étaient les choses, lui auraient certainement donné un pouvoir discrétionnaire; Lelewel, pâle et défait, se promenait à grands pas toute la nuit, sans proférer une parole, dans les appartemens du poète et professeur Brodzinski, logé au palais de l'Université. Aussi, un autre courut-il remplir auprès des émeutiers le rôle qui revenait à Lelewel : et

cet autre fut le général Krukowiecki, homme ambitieux, mais plein d'énergie, plein de talens, et connu par ses intrigues au temps des légions polonaises.

Sous le gouvernement russe, il s'acquit un peu de popularité en opposant son orgueil à la tyrannie militaire du grand-duc Constantin. Pendant la révolution, il se sentit profondément blessé par l'élévation au rang de généralissime des hommes qui lui étaient inférieurs en grade, et peut-être aussi en talens. Il résista donc avec vigueur et constance aux ordres des généraux en chef et aux mesures du gouvernement national, qui, dans sa faiblesse, n'osa pas donner un exemple terrible et nécessaire à ces hommes superbes et artificieux qui fourmillaient dans la ville et à l'armée, en poursuivant et faisant fusiller Krukowiecki, bien digne cependant de cet acte de justice, que tant de fois il avait mérité par son insolence brutale, par son insubordination militaire et par son opposition politique. En Pologne, l'esprit d'anarchie ne gît pas dans les masses : il est parmi les chefs, qui ont besoin, pour être maintenus, de sentir peser sur eux une main de fer.

A l'époque du 15 août, ce général fut mis en disponibilité. Cette nuit même, il se mêla aux groupes, parmi lesquels il comptait peut-être

bon nombre d'individus achetés ou dévoués. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les mots de *Vive Krukowiecki* furent prononcés et eurent du retentissement dans la foule, qui partout et toujours est facile à entraîner, et qui presque jamais ne comprend la valeur de ses actes.

C'en fut assez pour Krukowiecki, c'en fut assez aussi pour la diète, qui, afin de neutraliser l'influence de Lelewel par une démonstration de volonté populaire, s'empressa de décerner au général le titre de président du royaume.

Les hommes du mouvement, honteux de leur conduite infâme, la population de Varsovie, découragée par les atrocités dont elle venait d'être témoin, saluèrent d'un commun accord l'élévation d'un homme connu par son énergie. Mais il y avait au fond des cœurs une tristesse vague, un confus pressentiment des malheurs futurs, qui répandait sur tout une teinte sombre et lugubre. On devinait instinctivement qu'un grand deuil allait planer sur la patrie.

Et cependant les paroles chaleureuses du nouveau chef de l'état, qui jurait par ses cheveux blancs de sauver la Pologne, la fermeté de son caractère, ses talens éprouvés, puis la force de l'armée, tout enfin eût dû inspirer à la nation des idées d'espérance. Mais une voix secrète ve-

nait redire tout bas : *Finis Poloniæ!* et dans cette voix mystérieuse, chacun croyait entendre un gémissement échappé à la tombe de Kosciuszko. Combien ce cri de douleur dut peser sur la conscience des hommes qu'une habitude insensée de jouer à la démocratie et de travailler à la propagande d'idées anti-nationales poussa à devenir en une nuit les dupes du parti russe et les bourreaux de leurs concitoyens! Qu'il dut être cruel leur isolement au milieu de ce peuple qui repoussait à la fois et eux et leurs principes! Mais que dis-je ? ils ne furent point corrigés ! En quittant la Pologne qu'ils avaient perdue, ils emportèrent leur manie, leurs illusions dangereuses; et dans cette France où ils recevaient une touchante et généreuse hospitalité, ils s'organisèrent en société régulière, sous la direction d'un agent russe, le comte Gurowski, lequel, après avoir semé ce germe de mort dans l'émigration polonaise, reçut, pour prix de son œuvre, le titre de secrétaire du prince Paszkiewicz, auquel il est encore attaché.

Krukowiecki, quoiqu'il dût son élévation à l'émeute, se vit obligé de donner satisfaction à l'opinion publique, et pour cela il fit fusiller quelques acteurs, on dit même quelques spectateurs inoffensifs de la nuit du 15 août. Il est certain que son premier mouvement fut de re-

courir à une sorte de coup d'état pour en finir avec les clubs démocratiques, car il est de notoriété qu'il fit tout d'abord arrêter et retenir au corps-de-garde de la place de Saxe deux affiliés du club, hommes fougueux et qui avaient joué un rôle principal dans les massacres de la nuit précédente: mais la réflexion vint probablement modifier ses vues, et les deux coupables furent relâchés.

L'absence d'actes authentiques, le manque de preuves, couvrent jusqu'à présent d'une obscurité profonde les motifs de la conduite du président. A-t-il trahi par intérêt personnel ou par vengeance? A-t-il obéi à une conviction intime ou à l'opinion d'un parti qui l'a soutenu et poussé? A-t-il voulu enfin donner satisfaction au besoin de repos manifesté par la masse de la nation, qui ne comprenait ni ce que l'on faisait, ni pourquoi on le faisait? C'est un problème qu'il est maintenant impossible de résoudre.

Au milieu des tergiversations du pouvoir, à travers les péripéties sans nombre qui, chaque jour, donnaient aux affaires une physionomie différente, le peuple se demandait avec inquiétude où l'on allait et comment tout cela finirait.
« A quoi bon ces discours? disait-il. Pourquoi
« tant de paroles et de bruit? Est-ce pour relever

« la nationalité polonaise? Est-ce pour rendre « au pays son indépendance? Mais ils n'en ont « pas voulu! Est-ce pour opérer un changement « social? Soit! mais si, comme on l'assure en « France et ailleurs, un changement social est « nécessaire, ce doit être une bonne chose: or, « tout le monde en a peur! Ce doit être une « chose utile: or, le 15 août a montré qu'il ne « servait de rien! Donc, que veut-on et où nous « conduit-on? »

Ainsi devait raisonner le bon sens de la masse. On n'était pas fatigué de combattre, de faire de nouveaux sacrifices, mais on était las de chercher sans le comprendre à quoi tendait ce tohu-bohu de grands mots sans conclusion, de grands faits sans portée, de grandes souffrances sans terme appréciable.

Un tel argument ne manquait pas de justesse: sans doute Krukowiecki s'en aperçut. Après avoir sondé l'opinion publique, il profita de ces symptômes d'indécision et de découragement pour agir dans le sens de ceux qui voulaient en finir avec une pareille révolution, et il capta les bonnes grâces des Russes. Il était d'ailleurs avide de commandement et d'or, circonstance qui a pu étouffer en lui la voix de la conscience....

On connaît les suites de la direction qu'il imprima aux affaires. Par ses ordres, un corps d'armée considérable fut éloigné de la capitale, puis vint la bataille de Varsovie. Cette ville pouvait se défendre encore plusieurs jours; tandis que, retenus cinq heures de plus au combat, les Russes auraient été contraints de se retirer précipitamment, faute de munitions et affaiblis par des pertes énormes. Krukowiecki, néanmoins, signe la capitulation de Varsovie sans l'adhésion de la diète, et donne à l'armée l'ordre de la retraite.

Ainsi finit le pouvoir de cet homme. Après cela, il est vrai, rien ne lui restait à faire.

Il demeura à Varsovie, espérant, dit-on, la vice-royauté de Pologne, et il obtint un exil en Sibérie. La main du czar fut rude, mais la main de Dieu fut juste!

Là ne se borna pas notre honte. Trente mille combattans se retiraient paisiblement l'arme au bras, et approchaient des frontières de la Prusse. Craignaient-ils de verser leur sang? La défaite les avait-elle désorganisés? Désespéraient-ils de leur courage? L'amour de la patrie était-il éteint dans leurs cœurs? Rien de tout cela. Cette troupe se montrait encore aussi belle qu'aux plus brillantes revues de la place de Saxe; le feu sacré du patriotisme échauffait leurs âmes; ils marchaient

en chantant les hymnes nationaux, ces hommes qui, quand on vint leur parler du partage des terres. « Donnez-nous des souliers et de la viande! » crièrent-ils (1).

Maintenant, au lieu d'agir, on demanda à chacun séparément et le crayon à la main : « Veux-tu entrer en Prusse, oui ou non? » Dérision!! Est-ce ainsi que l'on dirige de braves soldats? Qu'auraient pu faire ces malheureux, qui n'avaient à leur tête personne capable de les commander? Il y avait des hommes de talent, des hommes énergiques; mais à quoi servent le talent et l'énergie, s'il n'y a pas de base d'action, de système naturel? à quoi peuvent-ils servir, quand la raison manque de lucidité, de principes, et que tous les instincts sont froissés? Dans ce cas, les hommes d'état ne sont que des intrigans, les masses un stupide troupeau..

Une partie de la diète suivait les pas de l'armée. Les séances de Zakroczym prouvèrent jusqu'à quel point cette assemblée manquait de décision et d'énergie. Le même caractère de faiblesse se remarque dans tous les actes émanés de ce pouvoir durant les neuf mois de son règne prétendu révolutionnaire : on y sent le manque

(1) Historique.

total de cette vie et de cette force que possède tout corps politique qui a le sentiment de sa puissance, qui ne renie pas son origine, et qui se fait un appui de l'élément d'où il est sorti.

Enfin notre honte fut consommée : 30,000 combattans se dispersèrent d'eux-mêmes. Les uns, désireux de regagner leurs foyers, abandonnèrent lâchement le drapeau national; d'autres vinrent s'enivrer de l'encens que l'Allemagne et la France brûlaient à leur passage.

Pourquoi, ô vous, Français et Allemands, dans votre douleur, sur ce que vous appeliez la tombe de ma patrie, pourquoi veniez-vous semer des fleurs et en couvrir ceux de nous qui avaient la lâcheté de lui survivre? On sème les fleurs sur la tombe des morts, on en pare les héros, et sommes-nous des héros, nous qui vivons quand nous aurions dû mourir tous en combattant? Et vous, Français, vous croyez aussi que la Pologne est morte! vous qui, amis fidèles, auriez dû nous amener tous, enfans incorrigibles que nous sommes, devant le lit de douleur où gît notre mère-patrie dans son agonie et ses cruelles tortures, et avec les sages paroles d'un homme mûr, avec les paroles d'une cruelle vérité d'un ami, avec la sévérité d'un juge; vous auriez dû nous montrer nos erreurs, nos sottises, nos lâchetés po-

litiques et morales, et nous faire pleurer de regret, de honte et de douleur.

Cinq mille émigrés trouvèrent un refuge en France; autant à peu près se fixèrent en d'autres pays.

Là, ils ont à représenter la nation pour laquelle ils n'ont pas su mourir. Malheur à eux, si l'humiliation de la chute, si le remords des devoirs inaccomplis, si les tourmens de l'exil, si l'étude des populations que la Providence déploie sous leurs yeux avec leurs vertus et leurs vices, avec leurs faiblesses et leurs grandeurs, comme une leçon émanée de sa bonté céleste; si tout cela ne les porte pas à faire un retour sur eux-mêmes, si tout cela ne les pousse pas dans la voie du salut de la patrie; malheur à eux! Or, cette voie, elle est dans la connaissance du caractère national, dans l'appréciation de ses défauts et de ses qualités, dans le sentiment des devoirs privés et publics de l'homme et du citoyen, dans l'exacte appréciation des intérêts et des besoins du peuple. Et cette science, qui a toujours manqué, qui manque encore à la Pologne, elle lui sera plus profitable que tous les secours matériels dont l'étranger lui pourrait faire aumône.

Malheur donc aux émigrés polonais, si, après

avoir manqué aux devoirs du soldat, ils manquaient encore à ceux de l'homme politique, eux que Dieu a choisis pour éclairer un jour la marche de la nation, et lui conquérir de meilleures destinées!

Et toi, Dieu sévère dans tes jugemens pour le sort de tant de millions d'un même peuple, permets que notre repentir, notre abnégation, les mûres élaborations de notre esprit puissent profiter à la Pologne, pour que les générations futures, en passant sur le sol de mon pays, ne puissent prononcer cette épitaphe triste, humiliante, mais vraie et qui renferme peut-être tout notre éloge et toute notre condamnation:

« Ici vécut jadis une nation de dupes ».

§ VII.

RECHERCHE DES FORMES DU PROGRÈS NATURELLES A LA NATION POLONAISE.

Après avoir mûrement réfléchi sur la nature et les vices de l'organisation sociale en Pologne; après avoir constaté l'influence de cette organi-

sation sur les causes de nos malheurs; après avoir examiné en détail les événemens politiques dans lesquels l'expérience a démontré l'inutilité et les dangers des efforts tentés par quelques hommes pour introduire en Pologne les formules du progrès créées chez d'autres peuples conformément aux besoins et à l'organisation de leur société; après avoir montré au doigt les défauts de notre caractère, défauts qui ont facilité ces essais désastreux; après avoir dévoilé avec une douloureuse franchise les faiblesses de nos hommes politiques et la position factice de nos prétendus partis, je crois pouvoir maintenant rechercher avec fruit les formes du progrès naturelles à la nation polonaise.

Comme nous l'avons vu, le vice capital de notre organisation est le manque de corps intermédiaires entre la force expansive (qui est ici la noblesse) et la force répulsive (les paysans), corps qui auraient servi, ainsi qu'ils l'ont fait ailleurs, à contre-balancer ces deux forces, et qui fussent devenus conséquemment des mobiles de la résistance des uns, de l'action plus expansive des autres, par conséquent mobiles du mouvement, et ce sont eux, ces corps, qui auraient amené ainsi par la lutte et la recherche le progrès, la civilisation, le perfectionnement possible

dans ce monde des masses; progrès, perfection qui, s'ils devaient signifier tendances vers une parfaite égalité de l'influence politique de tous les membres de la société, comme on veut le croire encore dans le siècle où nous vivons, signification que j'admets volontiers; un pareil progrès ne peut donc être aussi que l'égalisation de l'intellectualité de la masse, égalisation qui peut seule amener naturellement et forcément l'égalité vis-à-vis la loi; l'égalité de l'influence politique, proclamée dans tout autre cas comme base d'un ordre de choses, ne peut être qu'une chimère et un mensonge, ne peut être regardée que comme un expédient, dont les uns profitent, et qui rend les autres dupes; expédient désorganisateur, moteur des tendances anormales, cause de toutes les incertitudes gouvernementales et politiques, à l'intérieur et à l'extérieur.

Donc, ce principe posé, le seul moyen d'amélioration, la seule formule de progrès actuellement admissible en Pologne, c'est la création de ces corps intermédiaires, ou du moins de celui d'entre eux qui peut le mieux répondre au double vœu de toute agglomération d'hommes, vœu de bonheur matériel, vœu de perfectionnement moral.

Voyons auquel de ces pouvoirs connus nous devons donner la préférence, eu égard à l'état du pays, au caractère des populations.

Ces pouvoirs, ces corps ne peuvent être que, ou une bourgeoisie, une aristocratie, une dynastie royale, ou enfin une caste religieuse (1).

L'aristocratie, dont l'histoire nous montre, en plus d'un pays, différens exemples d'organisation et d'origine, compose dans la nation un corps exceptionnel, ayant des intérêts et des besoins particuliers et tranchés. Nous avons eu déjà l'occasion de remarquer que, soit de droit, soit de fait, cette institution ne s'était jamais produite en Pologne. Toutefois, il faut reconnaître qu'elle y trouverait sans peine des moyens d'établissement et de durée, et qu'elle pourrait y développer rapidement une vie brillante et vigoureuse. Pour elle, le terrain a été préparé de longue main par les formes vicieuses de la république nobiliaire, par l'orgueil des classes riches, par l'influence des idées étrangères, et en outre par la politique des

(1) Nous ne parlons point d'une association militaire, parce que l'armée ne doit être qu'un instrument dans la main du pouvoir, quel qu'il soit : tout autre caractère attribué à l'élément guerrier est anormal, et ne peut ainsi constituer qu'une exception passagère.

puissances co-partageantes, qui, pour s'attacher les notabilités du pays, y ont semé à profusion les titres aristocratiques.

La création d'un corps de cette espèce, dont nous n'avons point à examiner ici théoriquement les avantages ou les désavantages, serait donc, en thèse générale, chose facile en Pologne; peut-être même, à la considérer d'un point de vue plus élevé, son introduction y serait-elle désirable; mais au point où en sont encore les idées de notre époque, dans l'état actuel des affaires, elle éprouverait plus d'un obstacle et offrirait plus d'un danger. D'ailleurs, les formes que revêtent jusqu'à présent les corps aristocratiques présentent trop de vices politiques et moraux, contraires au but dans lequel ils devraient être constitués, et nuisibles même à l'existence de l'aristocratie, pour que l'on doive proposer de créer une pareille institution en Pologne.

Devra-t-on alors y organiser une caste religieuse?

Mais si l'antiquité nous en offre plusieurs exemples, si de nouveaux essais ont eu lieu dans les temps modernes (et l'on sait dans quel but), les uns et les autres ont assez fait voir que la puissance d'un tel corps ne peut se fonder que sur l'immutabilité de la foi des masses dans les

une barrière infranchissable; à l'autre, elle se présente comme un inébranlable appui; pour toutes deux, elle élabore les idées, prépare les voies, se fait un guide sûr en même temps qu'un pondérateur nécessaire, qui, inclinant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, fait équilibrer les forces sociales, et qui, en s'agitant sans cesse, sait maintenir le calme dans l'état.

Tel est, si je ne me trompe, le caractère que la bourgeoisie montre partout dans le passé et le présent; tel est, je me l'assure, celui qu'elle conservera dans l'avenir, et c'est ce qui doit faire désirer vivement son établissement en Pologne.

Il aura lieu quoiqu'il arrive, que cette contrée soit indépendante ou asservie; le besoin du bien-être qui augmente rapidement sur son sol avec l'introduction du luxe et des usages étrangers, le mouvement commercial et industriel qui, depuis long-temps, y occupe beaucoup d'esprits, feront bientôt surgir le tiers-état, et son apparition amènera des résultats, qu'en vain on tâcherait d'obtenir par des mouvemens convulsifs et des efforts violens. Il s'agit seulement de savoir quel caractère présentera cette population : sera-t-il national ou étranger? Cela dépendra de l'influence qui agira sur son développement.

Si cette influence vient du dehors, la bourgeoisie sera anti-nationale, composée de populations russes, allemandes ou juives, que les puissances co-partageantes ont toujours sous la main, et dont elles peuvent facilement disposer.

Si, au contraire, la Pologne est indépendante, si l'impulsion vient du pays lui-même, la création de la bourgeoisie, lente et laborieuse, sera, pendant tout le temps de son adolescence, si je puis m'exprimer ainsi, exposée aux caprices et au mauvais vouloir de la noblesse, qui, une fois le premier moment de désintéressement passé, une fois calmée la première ferveur pour le bien public, essaiera peut-être de détruire ou d'absorber à son profit ces germes précieux. En effet, à la force que lui donne son développement intellectuel comparé à l'abaissement moral des paysans, ne voudra-t-elle pas joindre l'influence artistique et commerciale, et s'attribuer ainsi le monopole de tous les élémens du pouvoir?

C'est ce danger, dont les suites peuvent être si cruelles, qu'il est indispensable d'éviter. Or, ce but ne peut être atteint que par la création immédiate d'un pouvoir dont la nature et les intérêts deviennent mobiles et garants de la prospérité matérielle de la bourgeoisie et de la régu

larité de son action politique. Ce pouvoir, qui serait ainsi le tuteur du tiers-état jusqu'à la majorité de celui-ci, et l'arbitre de toutes les contestations élevées entre lui et les autres classes, ne peut être que la royauté.

Sous la république, la royauté élective faisait, ainsi que nous l'avons vu, partie intégrante de la noblesse; elle était l'instrument docile de ses volontés, souvent même la victime de sa tyrannie. Mais si, comme on doit le souhaiter, la royauté recevait en Pologne l'institution dynastique, son action légale et non interrompue viendrait y remplir toutes les conditions dont dépend le progrès. .

Car, d'un côté et dans son propre intérêt, elle devrait refouler les tendances envahissantes de la noblesse, sur les dispositions généreuses de laquelle il ne faut pas se faire illusion, quoique sans doute ces dispositions soient réelles: car depuis cinquante années et aujourd'hui surtout, la noblesse est pleine d'un admirable dévouement; mais quand le péril aura disparu, quand la patrie se retrouvera libre d'entraves, quand la vie politique reviendra circuler sans obstacle dans le corps social, la noblesse, soyez-en certains, la noblesse oubliera un désintéressement passager; les souvenirs d'autrefois reprendront tout leur empire,

et avec eux reparaîtront bien vite les vieilles traditions et les anciennes tendances.

D'autre part, la royauté dynastique comprendra combien il lui serait dangereux de n'avoir dans cette lutte contre la noblesse, d'autre appui que des masses ignorantes, accessibles aux suggestions de la malveillance et très-portées à une exaltation irréfléchie. Dès-lors, il lui faudra chercher un soutien dans la bourgeoisie, et alors, par une circonstance heureuse, pour hâter son développement, elle trouvera un concours empressé dans les deux autres classes sociales, qui toutes deux appellent à grands cris l'industrie et le commerce.

Au reste, quoique forcée à lutter contre la noblesse, la royauté dynastique garantirait cependant les intérêts légitimes de cette partie de la société, surtout si la dynastie était nationale: une dynastie étrangère pourrait bien avoir des vues opposées....

Enfin la royauté dynastique serait un point de ralliement pour la classe opprimée; elle en deviendrait le protecteur naturel, influencerait, modifierait, dirigerait ses idées et ses actes. Elle seule peut accélérer et résoudre avec impartialité le difficile problème de la question des paysans, question que l'on présente comme conces-

sions aux idées *dites françaises*, tandis qu'elle devrait être regardée comme moyen et base fondamentale de la réorganisation de la société, ébranlée par de fausses tendances de l'esprit humain égaré par la fausse sensibilité et l'imagination exaltée; question qu'on s'est plu à montrer sous les couleurs d'une question sociale démocratique, et qui n'est réellement, pour le moment, qu'une question d'économie agricole; question que beaucoup de gens voudraient résoudre en ébranlant de fond en comble toute idée et toute base du droit de propriété, poser des principes d'une complète dissolution pour l'avenir; question qui devrait servir, au contraire, de moyen d'enraciner plus fortement encore les droits innés de la propriété individuelle, droits qui sont comme les clefs de voûte de toute société organisée.

Par ce qui précède, il est donc facile de juger que, dans l'état actuel des choses, la royauté dynastique nationale est la seule institution qui puisse faire graviter la Pologne vers un progrès nécessaire: c'est pour ce pays le seul moyen de salut, la seule formule définitive du progrès naturel à la nation polonaise dans le moment actuel.

§ VIII.

LA DYNASTIE ROYALE COMME MOYEN INSURRECTIONNEL.

Si la création d'une dynastie royale est, en Pologne, comme nous venons de voir, la seule formule du progrès politique et intellectuel, elle est encore base, garantie du succès et condition indispensable de toutes les tentatives qne la nation polonaise voudrait faire pour recouvrer son indépendance.

La malheureuse issue de la tentative de 1830 et 31 a laissé toutes les parties de la Pologne démembrées dans cet état d'abattement éloigné du désespoir, mais bien proche d'un genre d'idiotisme, d'une indifférence résignée, sans calcul, sans raisonnement, sans la moindre prévision de l'avenir. — On n'osait pas regarder en avant, car c'était une longue perspective de souffrances et de persécutions, et pouvait-on dans le passé, trouver quelque espoir, quelque consolation? C'était un état de désenchantement universel, suite du caractère vague et indécis du dernier

effort insurrectionnel, caractère qui ne répondait à rien de ce que la nation ressentait instinctivement, et qui était loin de ce que la curiosité d'enfans politiques faisait supposer aux Polonais; doute affreux, non-seulement de soi-même, mais encore de tout ce qui pouvait lui venir de quelque côté que ce soit.

Les persécutions vinrent bientôt peser cruellement sur toutes les classes de la société polonaise; noble et paysan se sont vus arracher peu à peu tous les produits de leur travail et de leur patrimoine, tous les restes précieux du trésor de la nationalité et des croyances religieuses de leurs aïeux. — Et dans leurs souffrances, sur qui devaient-ils rejeter les fautes des événemens passés et des malheurs présens? Ils les ont rejetées naturellement sur les hommes qui ont dirigé les affaires de la dernière insurrection, — et dans cette sentence furent enveloppés les meneurs des prétendus partis, et la diète nationale, assemblée d'hommes consciencieux et patriotes, mais qui n'ont, comme nous avons vu, aucun lien moral avec la nation, aucune base politique, aucune ligne de conduite, aucune tendance, — assemblée d'hommes aux idées factices et mal acclimatées, — assemblée, comme nous verrons plus bas, illégale et anti-nationale.

Jamais aussi, ni la diète du soi-disant royaume de Pologne créé par le congrès de Vienne, ni aucun des partis développés sous l'influence des idées étrangères, ne sauront se relever sous le poids de l'anathème national et saisir les rênes du pouvoir de l'insurrection; à plus de raisons encore, ils ne pourront jamais produire un mouvement. Leur voix est morte, comme leur vie a été nulle.

Et pourtant, tous ceux qui ont vu la Pologne depuis 1831, tous ceux qui connaissaient notre caractère national, savent que le moment d'une insurrection est plus proche que l'Europe serait disposée de le supposer et de le désirer.

La Pologne n'attend qu'un signal pour pousser le cri d'indépendance et de mort aux étrangers.

Mais quel est ce signal? Quel peut-être le caractère, quelles suites de ce mouvement?

Si on veut formuler les besoins de l'avenir par les raisonnemens du passé, que la masse a dû élaborer instinctivement, et dont la signification ne peut être douteuse pour des spectateurs clairvoyans et impartiaux; si nous voulons admettre comme fruit du raisonnement instinctif de la masse, la condamnation des hommes et des systèmes qui ont dominé l'insurrection de 1830; si nous acceptons la probabi-

lité d'un mouvement insurrectionnel en Pologne, nous sommes forcés de convenir que la tendance des esprits vers le mouvement insurrectionnel doit être alors à la recherche d'une idée; que l'instinct national doit germer un point, un centre, lequel, le mouvement une fois accompli, deviendra pouvoir.

L'expérience des faits qui se sont accomplis de nos jours doit guider certainement les esprits patriotiques dans cette recherche. Ils ont vu le pouvoir faible, ils le désireront fort. Ils l'ont vu repasser rapidement d'une main à l'autre, ils voudront un pouvoir solide.

Ils ont vu la dictature, le gouvernement de plusieurs, le bavardage de tribune, les formes révolutionnaires de la terreur, la présidence d'un seul; ils ont vu tous les gouvernemens sortis du sein des troubles des rues, ou de l'urne du scrutin; ils les ont vus se succéder rapidement pendant les neuf mois d'indépendance, sans produire aucun résultat, sans qu'aucun de ces gouvernemens ait pu trouver la force et une vie durable. Il est donc naturel que le raisonnement instinctif des masses polonaises repousse maintenant tous ces systèmes gouvernementaux. Il n'y en a qu'un seul qui brille comme un phare, dans le lointain de l'horizon politique, aux yeux de tous les es-

prits consciencieux et patriotiques; et ce système, c'est la monarchie dynastique nationale.

Jusqu'à aujourd'hui, toutes les tentatives que la nation polonaise a faites pour recouvrer son indépendance, ont toujours trouvé, non-seulement des forces militaires nationales organisées, mais encore un pouvoir établi, tout prêt à s'associer aux élans nationaux, devenir immédiatement centre d'action et guide patriotique. Aujourd'hui, la nation insurrectionnée ne trouvera rien de tout cela; la fleur de sa jeunesse guerrière gémit en Sibérie ou végète dans l'émigration. Les Russes veillent avec une jalousie ombrageuse à ce que le moindre noyau des forces militaires polonaises ne puisse prendre naissance, sous quelque prétexte que ce soit; toutes les formes du pouvoir national sont détruites : la Pologne doit perdre l'espoir de voir se lever à sa voix une armée organisée, guidée par des officiers expérimentés, comme elle le fut accoutumée autrefois.

La Pologne est forcée d'entrer dans une autre voie de résistance; la nouvelle lutte devra prendre le caractère d'une guerre nationale, d'une guerre d'extermination, caractère tout nouveau pour une nation aux idées chevaleresques, mais beaucoup trop sentimentales et

même faibles à l'endroit de l'énergie et de l'honneur national. La guerre de partisans trouvera un auxiliaire puissant dans la nature du pays, boisé, marécageux et coupé qu'il est, enfin dans la bravoure connue des individus isolés de notre nation.

Ce caractère de la lutte peut aussi seulement secouer, avec une violence nécessaire, la léthargie morale et politique qui engourdit maintenant toutes les forces de la nation polonaise, rendre une vie naturelle à chaque parti qui existe véritablement dans l'organisation du corps social en Pologne, et rejeter enfin les idées factices étrangères.

La guerre savante des masses organisées, qui a servi jusqu'à présent pour repousser l'invasion étrangère, était seule cause peut-être de l'apathie des masses pendant ces luttes, et de la facilité avec laquelle les opinions anti-nationales de quelques individus ont pu dominer les instincts et les intérêts des masses entières.

En considérant la nature d'une guerre nationale, d'une guerre d'extermination, deux graves considérations se présentent à l'esprit : le moyen de l'évoquer, et celui d'assurer le succès à une tentative aussi hasardeuse et terrible.

Pour évoquer une insurrection dans un pays où il n'y a ni centre d'action, ni aucun appui moral, gouvernemental, il faut présenter une idée, une

forme, qui, non-seulement pourrait être comprise par toutes les classes de la société, mais encore qui saurait, par sa justesse et son affinité avec tous les intérêts individuels, tous les besoins matériels et moraux de la nation, produire un enthousiasme qui fût à la hauteur du danger et des difficultés d'une pareille entreprise.

Garantir le succès d'une guerre nationale soulevée dans une si grande étendue de pays que la Pologne, d'une guerre soumise à un si grand nombre d'influences hostiles, quoique patriotiques, à tous les intérêts individuels des hommes influens, des provinces, des partis et des factions politiques? Pour garantir humainement une pareille tentative, il faut que l'idée ou la forme qui a évoqué cette guerre soit elle-même un pouvoir, ou qu'elle puisse en porter des germes dans son sein. Il faut que ce pouvoir soit assez fort pour coordonner, combiner et dominer les mouvemens insurrectionnels qui éclateraient dans les provinces éloignées l'une de l'autre. Il faut que par sa nature même, il puisse s'associer forcément toutes les influences qui pourraient surgir et dominer partiellement les petites fractions des masses.

Et quelle serait l'idée ou la forme qui pourrait répondre à toutes les exigences du mouvement

insurrectionnel mieux que la monarchie dynastique nationale?

C'est elle qui personnifie les véritables sentimens et les tendances de la nation polonaise, qui sont nationalité, indépendance ! Elle est la seule formule du progrès social naturel à notre pays.

C'est elle seule qui se présente à l'esprit des masses polonaises, après la répudiation instinctive des pouvoirs et des idées qui ont dominé l'insurrection de 1830.

C'est elle seule qui peut dominer moralement, annuler ou stimuler les ambitions individuelles. La monarchie est le seul système qui puisse profiter de l'influence du clergé, influence grandie par les persécutions religieuses de l'empereur Nicolas. — La monarchie seule peut soulever, diriger et dominer les paysans; car en Pologne elle est et elle a toujours été la représentante de la classe opprimée, sa centralisation morale et politique.

C'est l'unique système qui puisse inspirer la confiance au grand nombre des esprits faibles qui se défient des ressources nationales, et qui invoquent toujours les secours de l'étranger, car l'Europe monarchique voudrait-elle jamais s'associer aux efforts de toute autre forme gouvernementale? L'inauguration de ce système dans l'émigration polonaise, l'appui et la désignation morale que les puissances européennes peuvent complaisamment offrir à la dynastie polonaise, ne diront-ils pas clairement à la nation : Appui et protection à la Pologne dirigée par une monarchie ?

En un mot, l'idée de la dynastie nationale est le seul levier insurrectionnel en Pologne, comme idée de nationalité, de force et de garanties générales.

§ IX.

DE LA DYNASTIE POLONAISE.

La nécessité de l'existence de la dynastie polonaise, mise ainsi en évidence, et prouvée par la nature et les formes du progrès naturel, par l'expérience du passé, par les besoins de tout mouvement insurrectionnel, cette nécessité est parvenue bien tard à être sentie et comprise; ce n'est que dans nos malheurs que quelques hommes consciencieux ont osé l'évoquer et la propager.

Ils ont eu assez de force de caractère pour raisonner avec calme et abnégation ; ils ont su abjurer les vices politiques invétérés chez nous depuis de longues années, et sacrifier tout ce qui pouvait s'opposer, dans leurs cœurs et dans leurs idées, à la propagande de cette imminente nécessité. Lors même que l'étude et le raisonnement ne viendraient pas nous démontrer que la dynastie et la monarchie sont des nécessités de toute société organisée, de toute société progressive et stationnaire, dans quelque coin du globe qu'elle soit placée, nous dirions encore que la dynastie serait une nécessité pour la Pologne dans la situation présente.

Cette idée toute simple, mais que n'osaient émettre en Pologne, comme nous l'avons vu, ceux-là mêmes qui la croyaient une nécessité pour le pays, et qui sympathisaient, par intérêt ou par manie, avec des systèmes monarchiques empruntés à l'étranger (fausse honte d'hommes qui craignaient de ne pas être à la hauteur du siècle ! car pour eux, le siècle, c'étaient les gens qui faisaient le plus de tapage en certain pays, les gens qui criaient le plus haut que leurs intérêts égoïstes, formulés en axiomes ronflans, posés comme bases politiques et sociales, cons-

tituent le *nec plus ultrà* de la civilisation, le véritable progrès de l'esprit humain, le mythe de la justice de ce monde) ; l'idée de la dynastie polonaise, disons-nous, fut formulée et posée hardiment par un homme qui avait été toute sa vie le propagateur le plus zélé des idées dites aujourd'hui démocratiques. Cet homme, toutefois, n'a pu le faire qu'en face de la mort. C'était chez lui le résultat d'une triste expérience, d'un passé cruel ; c'était la réaction sublime d'un esprit consciencieux. Ce courageux effort rachetera aux yeux de la postérité bien des fautes de sa vie politique, qui ont fait verser du sang et des larmes.

Cet homme est Maurice Mochnacki, acteur intelligent et énergique du drame de notre dernière révolution, qu'il tenta en vain de pousser sur le chemin du système conventionnel. La volonté de Mochnacki et ses efforts se sont brisés contre le caractère du peuple polonais et la sottise de ceux qui l'entouraient, lesquels ne comprenaient pas même la nature de maximes sociales dont ils ont saisi seulement le côté odieux ou ridicule. Devenu historien de son époque, Maurice Mochnacki commença cette tâche avec ses anciennes idées. Il émit en conséquence quelques faux jugemens que j'ai senti la né-

cessité de réfuter, au moins en partie, dans le chapitre sur l'insurrection de 1830.

Plus il avançait dans son œuvre, plus ses jugemens se modifiaient. La réflexion libre des passions qu'engendre le mouvement, la vue rapprochée de ce foyer ardent qui lance sur le monde les rayons civilisateurs, rayons d'une chaleur trompeuse et factice, tout cela a opéré en lui un changement profond. Ce n'est donc qu'à la fin du second volume de son histoire, que Mochnacki a pu s'écrier : « La meilleure proclamation insurrectionnelle pour la nation polonaise est le cri : *Vive le roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie!* » et c'est vrai. Ce cri, comme nous l'avons vu déjà, renferme tout : progrès des arriérés, garantie pour les intérêts justes et nécessaires, grandeur et dignité nationales.

Dieu n'a pas permis à cet homme énergique et consciencieux de terminer sa tâche. Mais un autre reprit l'idée incomplète de Mochnacki. Cet autre est M. Woronicz, secrétaire de la diète, neveu du dernier prince primat du royaume (1). Dans un ouvrage plein de force, de logique et

(1) Woronicz, archevêque de Varsovie, prince-primat du royaume, mort en 1829; il n'a pas eu de successeur dans sa charge de chef de l'Église catholique en Pologne

de dignité nationale, il démontra à l'émigration polonaise la nécessité d'une dynastie; il fit plus, il prouva que nous sommes forcés, à cause des besoins insurrectionnels et gouvernementaux, de rattacher le système monarchique à une force morale, à une influence politique établie moralement dans le pays, à un pouvoir national, à un pouvoir de fait, et de créer ainsi une dynastie de fait, une dynastie nationale.

Cette idée germa et prit la forme d'un parti, par l'adhésion de quelques hommes politiques, surtout par la coopération franche et manifeste d'un homme qui occupe une haute position en Pologne, dont la popularité repose sur de grands services rendus au pays, et sur de grandes souffrances endurées pour la cause nationale; dont la réputation sans tache répondait à la pureté chevaleresque de cette idée, idée toute d'abnégation et de sacrifice, comme nous le verrons: nous voulons parler du comte Olizar, Castelan, sénateur du royaume, représentant accrédité des provinces de l'autre côté du Bug près de la diète du royaume de Pologne, créé par le *congrès de Vienne,* diète qui était devenue le pouvoir insurrectionnel.

Patriote zélé, énergique, il a partagé toutes les erreurs et toutes les fautes des hommes de

l'époque; mais peu de ces hommes ont su conserver jusqu'au bout la vigueur et la présence d'esprit que le comte Olizar a montrées dans les derniers instans de la révolution, vigueur, présence d'esprit rendues impuissantes et inutiles par l'engourdissement moral, par les illusions, par le manque absolu d'intelligence politique des hommes qui l'entouraient.

A lui aussi, il lui fallut une forte secousse, il fallut qu'il se sentît détaché de toutes les passions du pays, pour regarder avec lucidité, avec impartialité le passé et l'avenir. Il a dit lui-même publiquement que ce n'est qu'en présence de l'échafaud, en présence d'une mort certaine, qu'il a su rentrer en lui-même, condamner au fond de son âme bien des choses acceptées faussement comme principes, et saisir enfin l'idée du salut national. Dieu a certainement voulu que cette terrible leçon ne fût pas perdue : deux jours avant son exécution décrétée, le comte Olizar fut sauvé par un sacrifice sublime de toute une famille de martyrs.

Ce fruit dont la naissance et le développement ont coûté tant de soins, tant d'efforts, tant de recherches laborieuses, tant de réactions consciencieuses, ce fruit n'a pu arriver encore à un état de complète maturité, par un grand nombre

de causes qui ont leurs racines, tantôt dans les défauts, tantôt dans les plus beaux sentimens de la noblesse polonaise.

La première de ces causes est l'orgueil et l'ambition des différens personnages influens par leurs noms, leurs fortunes ou leurs positions acquises à différens titres; ambition qui a pris le masque d'une logique pleine de sincérité polonaise, et qui n'est qu'une idée fausse, un sophisme, un mensonge politique, flagrant, mais qui séduit néanmoins les esprits instinctivement guerriers et simples de notre noblesse : or, cette idée, c'est que la couronne devrait être la récompense du libérateur de la patrie, d'un guerrier vainqueur. Une autre idée lui sert de pendant, idée toute semblable, quant au fond, et qui pèche par le même côté, idée vulgairement exprimée en Pologne par ce dicton répété chaque jour : « *Existons, et après nous verrons comment* « *nous devons exister* ».

Ces deux idées, que beaucoup veulent poser comme principes politiques, sont d'une fausseté et d'un danger incontestables. Une nation dont l'existence est anéantie, ne peut la recouvrer que par certains moyens; or, les moyens propres à amener cette existence nouvelle, amèneront naturellement et forcément le système qui présidera

au développement de la nation ainsi régénérée. Donc, les moyens de viabilité sont et doivent être aussi des moyens de progrès, c'est-à-dire, au cas particulier, des causes de mouvement et d'insurrection.

Si les recherches et les tâtonnemens des systèmes sociaux, si l'application des utopies ont causé les désastres de chaque mouvement insurrectionnel en Pologne, il ne s'ensuit pas qu'aucune idée politique et sociale, aucun système ne doivent par cette raison accompagner et diriger dans l'avenir le mouvement insurrectionnel qui pourrait surgir d'un moment à l'autre. Ce serait une assertion stupide et ridicule : chaque mouvement des masses est un système, quel qu'il soit.

Mais les malheurs passés doivent convaincre les masses et les hommes politiques, que les systèmes qu'on a tenté d'appliquer à ces époques sont faux; qu'ils n'ont pas en Pologne d'élément qui puisse leur servir d'appui, ni de moyens d'application et de développement.

La Pologne et l'Europe doivent se bien persuader que les insurrections et les tentatives de la nation polonaise ont toujours échoué, justement par le manque de systèmes naturels applicables et nécessaires à ce pays.

Pour qu'un système puisse provoquer et do-

miner un mouvement, il faut que ce système soit senti et approuvé généralement; il faut qu'il existe en principe dans l'essence de la société.

Mais si le système indiqué par la manière d'être de la société, par les besoins moraux et politiques du pays, reste incompris ou même repoussé par les masses et par les sommités sociales qui toutes, abruties par leur éloignement des affaires publiques, par un esclavage toujours accompagné d'une intimidation barbare et cruelle, qui ne permet ni de raisonner ni d'approfondir des idées venues de l'étranger, avec tous les prestiges de la grandeur et de l'éclat, avec les charmes trompeurs dont les pare l'éloignement; idées incohérentes, dont la bonhomie crédule de nos hommes du nord n'a su saisir que les côtés les plus saillans, c'est-à-dire les plus vicieux ou les plus ridicules dans leur originalité; dans ce cas, il faut que le système nécessaire au salut du pays se fasse voir dans toute sa nudité et avec toutes les conséquences qui en découlent; il faut qu'il se montre clairement aux yeux de la nation : le premier mouvement insurrectionnel venu, il faut qu'il frappe les esprits par sa vérité, qu'il écarte violemment le bandeau qui couvre la vue des masses; il faut qu'il rende palpables les points de contact qui existent

entre lui et les intérêts des partis et des individualités.

Si donc ce système provocateur et organisateur ne peut être en Pologne que la dynastie nationale, comment peut-on tarder encore de s'attacher à cette institution régénératrice, jusqu'à ce qu'il plaise à un de nos généraux présens ou futurs d'acquérir célébrité, popularité, pouvoir; jusqu'à ce qu'il lui plaise de sauver le pays et de recevoir, de je ne sais quelle main, une couronne royale couverte des lauriers du triomphe? Oh! non, cette idée romanesque ne trouvera bientôt en Pologne d'apologistes et de soutiens que parmi les hommes capables de sacrifier l'honneur et l'existence de la patrie à leurs propres intérêts.

Et quoique ce genre d'opposition ait trouvé des organes assez influens, la mesquinerie des idées, la petitesse des ambitions personnelles qui se font jour au travers des mots sonores, mais vides de sens et d'âme, feront bientôt apercevoir mieux que toute autre chose la tendance dangereuse, criminelle et anti-insurrectionnelle de cette opposition, qui puise sa vie et son énergie dans des ambitions et des rivalités personnelles, lesquelles ont pourtant une valeur morale et des excuses presque plausibles.

Le souvenir de l'ancienne éligibilité des rois; le droit qu'avait tout noble de porter la couronne; la vacance du trône national; la tâche glorieuse de sauveur, de libérateur du pays, dont la main doit naturellement trouver le sceptre à côté de son glaive victorieux; toutes ces idées, conservées comme traditions de famille, devenues rêves du jeune âge, rêves bercés d'un peu de patriotisme et de poésie, puis devenues plus tard ambition du soldat plus heureux que les autres; que d'actions louables, que d'efforts énergiques, que de dévouemens sublimes n'ont-elles pas produits pendant le demi-siècle de notre esclavage!! Malheureusement elles ont produit aussi bien des fautes et bien des lâchetés. Partout ailleurs cette ambition serait peut-être ridicule; en Pologne, elle est naturelle, ne dépasse nullement les bornes du possible, et beaucoup peuvent s'y abandonner sans paraître caresser une chimère.

L'ambition du citoyen isolé ayant un but si élevé et le champ libre pour atteindre à cette ambition, est donc réellement le seul élément honnête et naturel dans lequel l'opposition intéressée de quelques individualités mesquines peut trouver un appui moral.

La reconnaissance d'une *dynastie de fait*, dans une famille sortie des rangs de la nation, est un

coup mortel pour tous les amours-propres accoutumés à rêver le pouvoir, et qui ne peuvent se résigner à subir le joug d'une force morale qui doit poser les limites, organiser les mouvemens, préciser et diriger les tendances. Nous avons vu quelles sont les deux formules qui servent de voiles à ces ambitions hargneuses. Nous allons voir une autre idée d'opposition dynastique, engendrée tout à la fois par la peur et par l'espoir de la coopération de l'étranger.

Cette idée consiste à intéresser un cabinet européen aux efforts de la nation polonaise, en présentant comme appât la couronne pour un membre de la famille régnante. Il y a en Pologne des hommes qui veulent voir sur le trône un prince français, un archiduc d'Autriche, un membre de la maison de Brandebourg, un grand-duc de Russie. Ces gens s'accommoderaient même du sultan détrôné.

Il y en a qui croient que la couronne de Pologne pourrait être décernée par les puissances qui voudraient reconstituer cette nation, et qui consentiraient, dans ce but, à rogner leurs États d'un côté, sauf à les arrondir de l'autre. Non-seulement ces idées sont fausses, non-seulement elles ne peuvent pas atteindre la fin qu'elles se proposent, mais encore elles me-

nacent le pays de honte dans le présent, de désorganisation dans l'avenir.

En premier lieu, remarquons quelle est la mission de la royauté en Pologne, et quel serait l'accomplissement de cette mission par une dynastie étrangère.

Nous avons vu, dans les chapitres précédens, que la royauté nous sert de moyen et de garantie pour la création de la population des villes, de la bourgeoisie. Une dynastie étrangère qui arriverait en Pologne par quelque moyen et de quelque côté que ce soit, ne peut, dans l'intérêt de sa propre conservation et de son indépendance, dans l'intérêt de sa propre force, que s'entourer immédiatement de tous les élémens gouvernementaux qui vont se trouver sous sa main. Mais, par la nature de la société en Pologne, elle ne pourra trouver ces élémens ailleurs que dans le corps de la noblesse, ou parmi les étrangers qui forment dans ce pays une caste à part.

Or, quoiqu'une dynastie étrangère puisse sans crainte trouver dans la noblesse des élémens gouvernementaux indépendans des tendances générales de cette caste, elle jugera toujours plus rassurant de s'entourer d'étrangers, d'autant plus que, dans ce cas, elle ne ferait que

maintenir l'état de choses que les gouvernemens russe et allemand ont introduit dans les provinces polonaises, où, dans une hypothèse contraire, elle serait forcée de le ruiner.

Ces étrangers, impatronisés en Pologne, qui suivent et suivront toujours la ligne de conduite des dominateurs de ce pays, ce sont les Allemands et les juifs. Ils y occupent maintenant la plupart des emplois. Les Allemands et les juifs baptisés font le haut commerce, et les premiers constituent une grande partie des nouvelles classes industrielles auxquelles ont donné naissance les fabriques surgies pendant les quinze années de l'existence du royaume de Pologne, créé par le congrès de Vienne; fabriques maintenant ruinées par la politique de l'empereur Nicolas. Les juifs non baptisés forment le treizième ou le quatorzième de la population du pays entier, occupent les villes, et composent réellement la bourgeoisie; toutes les petites industries, tout le petit commerce sont dans leurs mains. Cette population fanatique, dont les mœurs n'ont pas fléchi durant un séjour de tant de siècles sur la terre étrangère, conserve un type particulier, des habitudes à part; elle a sa langue, son costume, sa religion, ses usages; elle ne veut subir aucun contact avec les formes sociales des nationaux,

qu'elle hait et qui la méprisent. Cette population malheureuse, que les gouvernemens persécutent d'une manière presque cruelle, en lui faisant supporter des impôts exorbitans et des lois iniques, cette population est elle-même un fléau pour le pays, par la nature de ses moyens d'existence, car elle profite indignement de l'indolence des nobles et de la simplicité des paysans. L'instinct commercial, joint à la soif d'acquérir et au sentiment de son humiliation, rend le juif souple, faux et bassement adulateur envers le noble, qu'il conduit à sa perte par une usure exorbitante et des ruses infernales.

Le juif est tout ensemble l'instrument qu'emploie le noble pour ruiner le paysan, et l'instrument qu'emploie le gouvernement pour ruiner le noble. Le juif est, si je puis m'exprimer ainsi, le coffre-fort que les hommes du gouvernement secouent chaque jour avec rudesse, et sur le ressort duquel il leur suffit d'appuyer un peu pour en faire sortir de l'or. Le juif est une sangsue qui aspire la richesse de la nation polonaise, pour la rendre immédiatement aux Russes et aux Allemands. Cette population, malgré son nombre, son unité proverbiale et sa ténacité, est tellement dépourvue de force, par suite de la lâcheté de son caractère

et par son abaissement moral, qu'elle ne peut être aujourd'hui même comptée pour rien dans la balance des mouvemens et de l'organisation sociale en Pologne. Mais cet état d'abaissement disparaîtra aussitôt que les institutions libérales, qui existent dans les sentimens de la noblesse polonaise, prendront naissance avec l'indépendance nationale, avec l'esprit de la nouvelle civilisation et de la chrétienté régénérée. Cette race, maintenant méprisée et méprisable, puisera une vie nouvelle dans la part d'influence politique et de large liberté dont on la dotera certainement : le commerce, l'instruction, la protection des lois, feront bientôt d'elle une population riche, éclairée et puissante.

En admettant donc ces résultats bienfaisans (pour la race juive) de l'indépendance de la Pologne; en envisageant le nombre de cette population, sa haute position dans la société et son influence tracée par la nature de cette position ; en connaissant son opiniâtre attachement à sa nationalité, qui a survécu à toutes les persécutions qui se sont acharnées sur elle ; en considérant que cet esprit de nationalité ne peut maintenant que se développer avec la liberté politique qui sera forcée de tolérer leur centralisation morale et religieuse, centralisation qui va donner à

la grande famille juive des tendances de plus en plus hardies et prononcées; en envisageant tout cela, et en admettant que la dynastie royale en Pologne, de race étrangère (probablement de race allemande), viendrait à s'entourer d'étrangers, comme elle serait obligée de le faire ; à eux se joindront toutes les familles nombreuses et riches de juifs baptisés, connus sous le nom de Franquistes, et qui n'ont accepté le baptême, l'habit et les usages du pays que comme moyens d'influence politique, sans abjurer dans le fond de leur âme la religion de leurs pères, dont ils pratiquent secrètement les rites. Ces familles de Franquistes sont nombreuses et riches : la plupart appartiennent à la classe des banquiers, et composent le haut commerce de Varsovie, de Cracovie et de Wilna ; elles comptent des hommes distingués par leurs manières, leurs vastes connaissances ; elles possèdent les meilleurs avocats, les docteurs les plus célèbres du pays. Tous ces hommes protégent leurs anciens coréligionnaires, stimulent leur activité, dirigent leurs actions, travaillent avec leurs capitaux, et forment ainsi avec eux une communauté compacte, unie par le fanatisme religieux, par les haines politiques, et par les intérêts commerciaux.

Si, comme nous l'avons dit, la nouvelle dynas-

tie venait à s'entourer de tous ces hommes, serait-elle tentée de développer les élémens nationaux dans la bourgeoisie naissante de la Pologne? N'aurait-elle pas intérêt au contraire à remettre la plus large part de l'influence politique et de la richesse du pays entre les mains cupides et habiles des étrangers, qui tâcheront, par esprit de race et de coterie, d'annuler tous les efforts nationaux protégés par des lois libérales, mais rendues impuissantes par les hommes du pouvoir?

Et si nous remarquons que tous les biens territoriaux qui se trouvent actuellement entre les mains de la noblesse, sont grevés de sommes énormes au profit des usuriers juifs, qui ne peuvent maintenant être propriétaires terriens; si nous remarquons que la grande propriété territoriale n'est pas protégée par des lois de majorats; si nous comparons l'habileté commerciale et politique des deux races soumises dans ce cas aux mêmes lois et jouissant d'une complète égalité; si nous observons que dans cette occurrence, la race nationale ne peut plus invoquer légalement la force et le droit du nombre, et que les étrangers seront protégés par l'influence occulte du pouvoir qui trouvera en eux son plus ferme appui; si nous réfléchissons

enfin que les étrangers domineront le pays par leur supériorité morale et commerciale, ainsi que par l'habileté politique d'hommes rompus aux intrigues; dans ces circonstances, la Pologne présenterait bien vite le curieux spectacle d'un peuple vivace dépossédé d'influence politique et de richesse par une race commerçante impatronisée chez lui, race aussi méprisable par son caractère, que faible en nombre et en force brute; chose cruelle et honteuse qui ne pourrait manquer d'arriver et de produire les plus funestes conséquences.

Le cri de *mort aux juifs*, qui fut en tout temps le signal ou le symptôme de toutes les commotions sanglantes en Pologne, ce cri une fois poussé, retentirait d'un bout à l'autre du royaume, et amènerait la destruction de cette race, comme cela est arrivé à la fin du dernier siècle en Ukraine. De même qu'alors ce cri servit de prétexte à la Russie pour châtier la noblesse récalcitrante et libérale, ainsi il entraînerait en Pologne ou la ruine du système monarchique, en laissant le champ libre à tous les désordres d'idées, de systèmes et de tendances; ou bien, en arrachant la Pologne à l'influence tudesque, qui voudrait dominer ce pays par une dynastie de sa race, en le couvrant du sang versé

dans des exécutions barbares ou par la guerre civile, il jetterait la Pologne dans les bras de la famille Romanow, qui sera toute prête à recevoir avec joie l'enfant rebelle que l'Europe serait parvenue à soustraire à sa tutelle dangereuse. Alors serait ruinée l'œuvre laborieuse de l'indépendance polonaise, et de nouveaux périls menaceraient l'Europe.

La noblesse polonaise, qui connaît toutes les suites terribles de la domination d'une dynastie étrangère, ne permettra jamais qu'à une famille polonaise d'occuper le trône, à une famille dont les souvenirs, la fortune, l'esprit de race puissent garantir l'honnêteté, le patriotisme des tendances du pouvoir.

La noblesse et la dynastie nationale, en fondant une liberté large et réelle, penseront toujours à protéger et à développer toutes les forces du pays, tous les sentimens nationaux; en laissant à chacun la part qui lui est due, elles sauront empêcher les empiétemens injustes et favoriser les intérêts généraux.

Ceux qui pensent qu'une dynastie étrangère pourrait être de quelque secours pour la cause insurrectionnelle de la Pologne, se trompent étrangement.

Cette dynastie pourrait nous arriver comme

libre choix de la nation, ou nous être imposée par l'Europe.

Quant à ce dernier point, peut-être les circonstances et la volonté des autres feront-elles choix d'une dynastie pour la Pologne. La loi de la nécessité nous forcera peut-être de subir cette nouvelle humiliation. Mais, dans ce cas, la dynastie ainsi imposée au pays, en désirant même unir franchement sa destinée à celle de la nation polonaise, ne trouvera pas d'appui dans l'esprit du pays froissé dans sa dignité, outragé dans son amour-propre national, menacé dans ses tendances. Cette dynastie sera forcée alors de se jeter dans les bras des juifs et des étrangers, et devra courir ainsi toutes les chances de cette position. Libre au prince Metternich d'assurer que, si la Pologne doit exister jamais, elle existera sous l'influence de l'Autriche; libre à la dynastie de Brandebourg de rêver la couronne de Pologne pour un de ses rejetons; libre à tout Bourbon, à tout Cobourg d'aspirer à cette couronne, et de l'atteindre par la force et la volonté de l'Europe réunie. Mais, il faut qu'on le sache bien, si la Pologne se soumettait à recevoir le maître imposé, elle saurait s'en débarrasser le plus tôt possible. Si quelqu'un s'en repent plus tard, certes, ce sera l'Europe, qui

verra ainsi frappé dans sa base tout système monarchique, tout système d'ordre et de paix.

En établissant une monarchie, on ne doit jamais oublier la nature de cette grande institution, qui représente la volonté, la dignité nationale et la légitimité. J'entends la véritable légitimité morale et politique.

Si la dynastie étrangère venait à être appelée en Pologne par le libre choix de la nation ou par l'espoir de la coopération étrangère, ce choix ne pourrait qu'augmenter les embarras extérieurs et le nombre des ennemis de l'indépendance polonaise. Dans ce cas, la nation voudrait voter naturellement pour un membre d'une famille royale de premier ordre. Or, choisirons-nous un Français, pour avoir sur les bras l'Autriche et la Prusse, qui ne pourront jamais consentir à l'union intime de la France et de la Pologne? Choisirons-nous un Autrichien ou un Brandebourg, pour être à la merci de leur influence, et renoncer à l'amitié et à la protection de la France? Dans aucun de ces cas, cette idée ne peut trouver d'application; elle présente des dangers et des difficultés inextricables.

Dans l'intérêt de toute l'Europe, comme dans celui de la viabilité de la Pologne, il faut que ce pays existe avec toute la liberté, toute la

plénitude de ses tendances nationales. Elles n'empiètent sur les droits de personne et garantissent ceux de tout le monde.

Rappelons-nous encore que la dynastie royale en Pologne est un moyen, une garantie de l'insurrection nationale. Donc, il faut qu'elle existe avant que l'insurrection éclate, ou du moins il faut qu'elle surgisse simultanément avec elle dans les formes que comportent la nature de cette institution et la position plus que délicate du pays et des affaires. Il faut encore qu'elle dirige et organise les mouvemens à l'extérieur et à l'intérieur, qu'elle en accepte les conséquences, qu'elle en partage les destinées. Ce sont là des nécessités absolues pour les intérêts de la nation et de la nouvelle dynastie. Or, quel est l'homme de famille royale ou impériale qui voudrait se placer dans la situation difficile et presque ridicule d'un coureur d'aventures chevaleresques, d'un roi sans royaume, d'un monarque enfin pourvu d'une couronne et d'un sceptre, mais n'ayant ni un pouce de terrain ni un soldat, et qui, dépourvu d'influence, inconnu même dans ses états, se verrait certainement repoussé par tous les partis politiques?

Cette royauté ne pourrait avoir pour soutiens qu'un petit nombre d'intéressés: ce serait, en

un mot, une royauté de coterie. Ses lois, si elle en faisait, seraient perdues dans l'esprit de la nation par l'incapacité des individus qui les composeraient, et par l'incohérence d'idées et de systèmes qu'ils représentent; car les corps constitués existant aujourd'hui, et que cette royauté appellerait à son secours, sont incompatibles avec la dignité nationale et avec la légalité publique. Émanés de la volonté du congrès de Vienne, ils n'ont point leur source dans la volonté, dans les antécédens et dans les lois de la nation : ce sont des institutions imposées par la force extérieure à une seule province nommée par d'autres royaumes de Pologne, tandis que la Pologne s'étend depuis l'Oder jusqu'à la Dwina et le Dnieper, depuis la mer Baltique jusqu'aux monts Crapathes et la mer Noire. C'est une nation qui a ses lois, ses institutions propres, qui n'ont jamais pu tomber en désuétude; c'est dans ces institutions, dans ces formes que la monarchie doit chercher sa légitimité, comme aussi elle doit chercher sa force dans la volonté, dans la désignation morale de la nation. Une dynastie étrangère, au contraire, ne pourrait être choisie et intronisée que par la diète émigrée, par des institutions qui sont pour ce pays illégales, anti-nationales, et désavouées par l'opi-

nion générale, à cause, encore une fois, de l'incapacité des individus qui les composent.

Quel est donc le prince étranger qui accepterait ces non-valeurs pour des titres réels, et voudrait se jeter dans les dangers d'une guerre qui aura pour beaucoup le nom de rébellion et peut-être les formes du brigandage? Quel est celui qui voudrait s'armer de toute la résolution nécessaire, non-seulement pour combattre l'ennemi, les armes à la main, mais aussi pour combattre les idéologues et lutter avec les sottises des masses et des particuliers influens?

La couronne de Pologne est une couronne de martyrs : pour se la mettre sur la tête, il faut avoir plus que de l'ambition et du courage, il faut se sacrifier, il faut consentir à être intimement, indissolublement lié par le passé, le présent et l'avenir, avec cette masse informe qu'on nomme nation polonaise; avoir seulement la conscience de ses actions, donner tête basse dans ce gouffre de feu, de sang et de boue; mettre tous les calculs humains de côté, ne compter que sur Dieu, toujours espérer le bien sans en jouir jamais, n'attendre d'autre approbation que celle de sa conscience et de la postérité; et quant à une récompense, il faut enfin se bien pénétrer de l'idée qu'on n'en obtiendra que

dans le ciel; car ici-bas, le caractère indiscipliné, hargneux, mesquinement ambitieux de la nation polonaise, prépare un enfer pour son roi. Ce n'est pas un étranger qui peut avoir ce sublime dévouement; et si l'éclat d'une couronne pouvait jamais tenter l'un d'eux, nous saurons juger cette velléité comme elle le mérite.

La Pologne n'a oublié ni la fuite de Henri de Valois, ni le règne de la famille de Saxe, ni la réponse de l'archiduc Charles en 1831. A ceux qui lui offraient la couronne de Pologne, dans les plus beaux momens de la dernière révolution, il répondit : « Existez premièrement, et ensuite vous m'en parlerez ». Merci, grand prince! quand nous existerons, nous pourrons peut-être nous passer de la royauté et de vos talens, tout grands qu'ils sont. La Pologne n'a pas oublié la trahison indigne du prince Louis de Wurtemberg, qui vendait aux puissances copartageantes le territoire d'un pays, avant de porter même la couronne dont la succession venait de lui être offerte. Quel attachement peut avoir un étranger pour un pays qui ne lui présente ni l'appât d'une grande puissance, ni la richesse, ni le plaisir du pouvoir? Nous avons fait assez de ces tristes expériences, et jamais un étranger ne portera la main sur la couronne de Pologne. Il y aura tou-

jours des patriotes qui sauront bien l'arrêter à temps; et s'il y persistait, ils sauront le punir cruellement, rien qu'en le laissant faire, et en attendant avec patience le moment de sa chute; ce moment ne tarderait pas à arriver.

Après ce résumé consciencieux, après ce coup d'œil rapide sur toutes les faces de cette question difficile, il nous faut voir quel peut être le caractère, quels peuvent être les formes et les moyens de la création de la dynastie polonaise purement nationale.

« Premièrement, en se pénétrant fortement de « la nature et des devoirs sociaux de l'institution « monarchique, il faut poser pour principe que « la volonté des pouvoirs délibérans ne peut « jamais constituer la nature, la base et la force « d'une dynastie monarchique : les dynasties « ainsi inaugurées sont des gouvernemens transitoires, passagers; leur durée et celle des institutions délibérantes qui les ont instituées, « dépendent de leur volonté. Par cette raison, « ce ne sont pas des monarchies, mais des gouvernemens faits pour une époque et pour des « cas exceptionnels, pouvant seulement servir « de base à la création du pouvoir moral, des « droits innés, et qui s'appuient sur les idées, « sur les tendances innées des peuples, dévelop-

« pées par le temps, les circonstances et l'accou-
« plement des intérêts et des tendances de la na-
« tion, individualisée avec une famille représen-
« tant un système. Personnification morale, légale,
« indestructible, innée, devenue ainsi émanation
« divine, droit divin, qui est le véritable carac-
« tère, le véritable sentiment, la véritable con-
« dition de tous les systèmes monarchiques et
« de toutes les dynasties qui les représen-
« tent » (1).

D'un autre côté, souvenons-nous que l'institution délibérante, la diète de 1830-31, émigrée à Paris, qui semble avoir, aux yeux de l'Europe diplomatique, le droit de constituer ce qu'on aurait lieu de constituer en Pologne; droit sanctionné, suivant beaucoup, par la teneur et les clauses du congrès de Vienne; la diète de 1830, disons-nous, considérée du point de vue des droits nationaux qui sont toujours indestructibles et imprescriptibles, est une institution anti-nationale, comme émanée des pouvoirs étrangers, comme consacrant les partages du territoire et la destruction de l'unité polonaise. C'est une institution d'une seule province, une institution provisoire pour une partie du pays. Elle a pu,

(1) Traduit du polonais d'un ouvrage inédit de l'auteur.

dans la chaleur de l'insurrection, prendre les rênes du gouvernement, mais non pas comme institution nationale, et seulement en qualité de pouvoir insurrectionnel improvisé, qui paraissait offrir un lien entre l'insurrection et l'Europe légale, pouvoir qui a cherché une force politique dans un titre qui ne lui appartenait pas, et qui, au contraire, était un affront pour la Pologne, et une négation de sa nationalité.

Si les cabinets amis de l'indépendance polonaise, si les sommités politiques de l'émigration sont toujours forcés, dans leurs réclamations, dans leurs protestations contre tout ce qui existe et ce qui se fait maintenant en Pologne, de revenir à la teneur des articles du congrès de Vienne, et d'accepter cette position équivoque vis-à-vis de la légalité nationale de la Pologne, c'est que dans ces conjonctures, il s'agit de l'esprit du traité qui consacre, qui garantit la nationalité polonaise, et non des formes transitoires dans lesquelles cet esprit a été circonscrit pour le moment et pour une province déterminée. Si ces formes ont pu avoir quelque légitimité, quelque légalité aux yeux de l'Europe, comme émanées de la légitimité et de la légalité des puissances contractantes, non-seulement ce caractère n'a aucune valeur aux yeux de la Po-

logne, mais encore il est nul maintenant pour les parties contractantes elles-mêmes, car ces formes, adoptées et prescrites par le congrès de Vienne, ont été violées tour à tour par tous en général et par chacun en particulier.

Est-il nécessaire d'énumérer ici toutes les monstruosités diplomatiques, toutes les infractions commises à la teneur des traités souscrits à Vienne? Peut-on en nier la violation par la Russie d'un côté, de l'autre par les institutions du soi-disant royaume de Pologne? Ces institutions sont maintenant nulles pour l'Europe, comme aussi elles sont sans force morale dans le pays, avec lequel elles n'ont aucun lien d'origine et de légitimité, dans l'organisation sociale et dans les tendances nationales duquel elles n'ont aucune racine. Elles s'étaient établies sous le patronage des baïonnettes russes, quoiqu'avec des couleurs demi-libérales, qui s'alliaient d'une manière si romanesquement ridicules, dans la tête de quelques sommités de la diplomatie, avec des prétentions aristocratiques et monarchiques affichées non sans ostentation : triste alliage de deux systèmes contraires, développés dans notre siècle sous l'influence de l'injustice et des mauvais penchans du cœur humain; ridicule que le prince Adam Czartoryski a si bien exploité dans cette

occasion au profit de la nation polonaise! Si la diète du royaume, créée par le congrès de Vienne, a pu dominer la révolution de 1830, si elle a été respectée à cette époque, c'est qu'elle servait de lien légal entre la Pologne insurgée et l'Europe qui devait défendre ces institutions. Elles sont tombées cependant; l'Europe a-t-elle mis son *veto?* Non, et c'est à cause de cela que les institutions émanées en Pologne de la teneur du traité de Vienne, sont nulles.

Mais l'esprit de ce traité subsiste dans toute sa force, dans toute sa plénitude : il garantit la nationalité polonaise, n'importe sous quelles formes, et personne n'a dérogé à cet esprit du traité de Vienne. Toutes les puissances, au contraire, ont contribué à l'énergique manifestation de ce principe sacré, qui est aussi un principe vital pour la politique européenne. Une seule puissance fait exception à cette unanimité : c'est la Russie; elle a pu laisser subsister encore quelques formes, mais elle est bien disposée à revenir bientôt à l'œuvre de destruction; et à faire disparaître toutes celles qui restent, quoique garanties par le traité de Vienne.

Dans ses projets contre l'agrandissement de la Russie, l'Europe voudrait-elle prendre pour but de son opposition les formes annulées de fait et

moralement? Voudrait-elle, en protégeant l'exécution du traité de Vienne, évoquer les formes condamnées, et qui sont par leur nature maintenant partout illégales, gênantes, anti-nationales? Voudrait-elle mentir à elle-même et annuler ainsi l'esprit du traité, en lui suscitant des difficultés de développemens?

C'est en suivant l'esprit du traité de Vienne, en donnant satisfaction aux besoins monarchiques de la Pologne insurgée, en acceptant les conditions indispensables de la création de la dynastie nationale, que tout patriote, tout ami de la Pologne indépendante doit repousser les institutions délibérantes du royaume créées par le congrès de Vienne, institutions tombées en désuétude légale et morale.

Vis-à-vis de la Pologne, ces institutions sont déshonorantes par leur origine, anti-nationales comme désorganisation dans l'avenir insurrectionnel; ce sont des institutions sans pouvoir moral dans le pays, par suite de la nullité des individus qui les composent, et de l'incohérence des systèmes sociaux et politiques qu'ils représentent.

La dynastie ne peut pas et ne doit pas, dans l'intérêt de sa nature, dans l'intérêt du mouvement insurrectionnel, chercher sa légalité et son

origine dans le droit et la volonté de la diète émigrée.

Comme représentation du droit monarchique, la dynastie doit être une émanation de la volonté divine, désignée par la succession des circonstances et, comme nous l'avons dit déjà, par l'accouplement des intérêts et des tendances nationales avec les intérêts d'une famille, qui représentent un système social.

La monarchie doit être un pouvoir moral créé à travers les siècles et les événemens, pouvoir dont le droit s'appuie sur un sentiment inné dans le cœur des peuples, en dehors des caprices et des volontés des individus et des partis; en un mot, la monarchie doit être un droit divin.

Donc, en Pologne, la dynastie ne peut être d'abord rien autre chose qu'un pouvoir purement moral; puis, à l'instant du mouvement insurrectionnel, il lui faudra devenir pouvoir insurrectionnel, et, avec le temps enfin, elle devra être légalisée, définie et circonscrite par des formes naturelles à la royauté, sous l'influence des institutions, des mœurs, des lois purement nationales, qui se retrouvent dans la dernière et la plus libérale des constitutions polonaises, dans celle du 3 mai.

Cette constitution, en effet, est une œuvre purement nationale, libre de toute volonté étrangère. Elle fait partie de l'immense réforme connue sous le nom de la réforme Czartoryski. Cette constitution, il est vrai, a été rendue impuissante par la force de l'étranger et par l'illégale confédération de Targovica, qui a eu le partage de la Pologne pour résultat. Mais la légalité de la constitution du 3 mai ne saurait être mise en doute; elle ne peut cesser d'exister légalement et légitimement aux yeux des autres nations, comme à ceux de la naton polonaise; la légalité de la constitution du 3 mai subsiste en présence même de l'esprit du traité de Vienne.

L'immense portée sociale de cette constitution, élaborée par un travail de quatre années des esprits les plus libéraux; l'énorme latitude que donne cette constitution pour opérer à termes fixes, des changemens reconnus nécessaires aux besoins du temps; son origine, sa tendance la plus largement libérale, et en même temps la plus profondément monarchique, tout donne à cette constitution des droits naturels et incontestables pour servir de base à l'organisation du pouvoir national, et à une légalité nouvellement sanctionnée dans la volonté instinctive du mouvement insurrectionnel.

Cette constitution sert de garantie aux tendances justes et libérales de la Pologne régénérée, comme elle assure à l'Europe que l'ordre et les saines idées sociales régneront en ce pays.

Je regrette que la dimension de mon ouvrage ne me permette pas de mettre devant les yeux du lecteur la teneur de cette constitution : certainement elle pourrait, mieux que mes paroles, éclairer la religion des esprits libéraux de l'Europe. Au reste, on trouve cette constitution dans les notes de l'ouvrage de M. Colson, intitulé : *la Pologne et les Cabinets du Nord*.

La dynastie nationale ne pouvant donc être qu'un pouvoir moral, sanctionné par les circonstances et les hommes, cherchons celui qui peut exister déjà en Pologne dans le sens de la nationalité de ce pays, et qui doit être alors naturellement et forcément la base de la dynastie polonaise.

Ici je laisserai parler d'autres que moi. Voici ce que dit M. Colson, l'un des talens les plus distingués de la France, et qui a traité des questions et des vérités bien graves dans son ouvrage de *la Pologne et des Cabinets du Nord*.

Ces fragmens de son ouvrage donneront au lecteur une juste idée du caractère, du pouvoir

moral du prince Adam Czartoryski et de sa famille que nous reconnaissons pour une dynastie nationale.

« . . . . Nous avons eu long- « temps sous les yeux le tableau de toutes les « familles et de tous les noms historiques de la « Pologne. Nous avons observé et suivi dans « toutes les phases et dans toutes les circons- « tances de leur vie, les hommes que nous « avons jugés les plus dignes, et le plus digne de « tous nous a paru le prince Adam Czarto- « ryski.

« Comme nous avons consacré un chapitre « spécial à la réforme des Czartoryski, et comme « nous avons résumé toute la vie du prince « Adam, en exposant l'histoire de la dernière « insurrection, il nous suffira de rappeler briè- « vement les principales époques de sa longue « et illustre carrière.

« Le nom seul des Czartoryski rappelle les « plus grands bienfaits dont la Pologne conserve « le souvenir. Ce sont les Czartoryski qui ont « contribué le plus puissamment à l'abolition du « *liberum veto*, au rétablissement de la monar- « chie héréditaire; la grande conception et le « grand œuvre de la régénération de la Pologne,

« par l'instruction publique, leur appartient. La « réforme du 3 mai est due à l'influence de l'é- « ducation morale et intellectuelle dont ils do- « tèrent leur patrie. Le prince Adam est le digne « héritier de ses ancêtres; c'est lui qui a fondé « l'université de Wilna, et nous caractériserons « la vie du prince par un seul mot de M. de « Novosilizoff : M. de Novosilzoff a dit que le « prince Czartoryski avait retardé de plus d'un « siècle l'amalgame de la Pologne avec la Rus- « sie, c'est-à-dire la dénationalisation de la Po- « logne. Dès avant l'avénement d'Alexandre, le « prince Adam, par l'ascendant de son carac- « tère et par l'énergie de son patriotisme, exerça « sur l'empereur assez d'empire pour faire naître « et pour entretenir en lui la résolution de créer « un royaume indépendant de Pologne. En 1814, « par la seule autorité de la mission qu'il s'était « imposée, il représenta la Pologne au congrès « de Vienne, obtint la création du royaume, et « fit promettre des institutions nationales à tou- « tes les provinces démembrées. En 1818, « quand il vit Alexandre obsédé par les ennemis « de la Pologne, manquer à ses promesses et « adopter le système de persécution, continué « et développé par l'empereur Nicolas, il s'ex- « patria volontairement, protestant ainsi par son

« absence contre la faiblesse ou la perfidie d'un
« infidèle ami.

« En 1830, il se dévoua tout entier à l'insur-
« rection, la servant de son immense fortune,
« de ses conseils, de tout son dévouement, s'ex-
« posant à tous les périls, bravant l'injustice et
« l'ingratitude de ses concitoyens. Depuis la
« chute de Varsovie, il a été le chef de l'émi-
« gration, et c'est dans l'exil qu'il a été le plus
« grand. Quand on a vu toutes ses prédictions
« accomplies, quand on l'a vu, avec un zèle et un
« courage infatigables, travailler à réparer le
« passé et à préparer l'avenir, on a compris ce
« dévouement que rien n'avait pu décourager.

« C'est le prince Adam qui a fait comprendre
« la question polonaise aux cabinets de l'Eu-
« rope; c'est lui qui a fait comprendre aux puis-
« sances et aux Polonais eux-mêmes les causes
« des malheurs qui ont accablé la Pologne de-
» puis cinquante ans, les ressources indestruc-
« tibles que possède ce pays. C'est sa conduite
« qui a fait comprendre à l'Europe et à ses com-
« patriotes leurs intérêts et leurs devoirs; à
« l'Europe, la nécessité de réparer le grand
« crime du partage et de rétablir l'équilibre dé-
« truit par la disparition d'un grand peuple;
« aux Polonais, le moyen le plus national, le

« plus sûr, le plus noble de reconquérir leur
« patrie; en un mot, c'est lui qui a proclamé le
« premier que les plus grandes ressources de la
« Pologne étaient dans la Pologne elle-même, et
« qu'il ne fallait demander à des alliances étran-
« gères que les secours indispensables d'armes
« et d'argent. Aujourd'hui, le prince Adam re-
« présente et personnifie la Pologne, comme
« avant lui Kosciusko et Poniatowski; il est roi
« de Pologne pour beaucoup de Polonais, roi
« obéi et honoré dans l'exil comme sur un trône;
« c'est lui qu'appelle et invoque ce peuple mal-
« heureux, qui gémit loin de nous sous le joug
« du czar, et le czar lui-même n'entend jamais
« son nom sans trahir sa frayeur par les expres-
« sions d'une haine furieuse. Ajoutons, pour
« terminer ce portrait bien incomplet, que le
« prince Adam a fait d'immenses sacrifices à sa
« patrie, toujours sans hésitation et sans ambi-
« tion. Plût à Dieu qu'il eût été ambitieux!
« Lorsque les Polonais, pendant la guerre de
« l'insurrection, reconnaissant la nécessité d'une
« monarchie, demandaient un roi, le prince
« Adam, vers qui se tournaient tous les vœux,
« offrit, avec un rare désintéressement, son ap-
« pui au général Skrzynecki pour le faire élire.
« Plût à Dieu, nous le répétons avec une pro-

« fonde conviction et un profond regret, plût à
« Dieu qu'il eût été ambitieux !

. . . .

« Les princes Czartoryski sont de la source des
« Jagellons. Ils portent les armes de Lithuanie,
« en vertu d'un diplôme conféré par Ladislas III,
« deuxième roi de la famille des Jagellons et
« dont le texte commence ainsi : « *Significamus*,
« etc. » Cette maison jouissait d'une fortune et
« d'une influence immenses, qu'elle devait à des
« alliances contractées tant avec la famille des
« Sienawski, qu'avec celle des Stanislas Ponia-
« towski, castellan de Kracovie.

« Le pouvoir et l'activité des Czartoryski com-
« mencèrent à se déployer du jour où la licence
« de la noblesse, favorisant l'ambition de la cour
« de Vienne et des autres puissances voisines, fit
« prévaloir scandaleusement la candidature de
« l'électeur de Saxe sur les droits de Stanislas
« Leszczynski.

« Les causes du dépérissement n'avaient pu
« échapper au patriotisme éclairé des princes
« Michel et Auguste, les deux représentans de
« la famille des Czartoryski. Ces deux grands ci-
« toyens s'arrêtèrent aux mesures suivantes qui
« leur parurent le seul remède du mal, et dont
« ils se proposèrent l'exécution comme un plan

« invariable : combattre et détruire l'influence
« germanique, réprimer la noblesse, rétablir la
« monarchie des Jagellons.

« Ils s'engagèrent eux-mêmes par serment et
« engagèrent *leurs descendans* à l'accomplisse-
« ment de cette œuvre de dévouement.

« Pour mieux faire connaître les projets des
« deux princes, nous citerons les paroles de l'his-
« torien Lelewel : « Les deux frères Czartoryski,
« dit-il, Michel, chancelier de Lithuanie, et Au-
« guste, palatin de Russie, possédant des quali-
« tés supérieures et brûlant de se distinguer par
« une vie austère et laborieuse, entreprirent
« d'exécuter une réforme qui devait sauver
« l'État, en soumettant l'anarchie républicaine à
« l'autorité monarchique, persuadés que c'était
« le seul moyen efficace de relever la nation de
« l'abattement dans lequel elle était plongée. Ils
« avaient à combattre l'esprit de parti, les préju-
« gés enracinés et l'opposition des puissantes fa-
« milles Radziwil et Potoki. Pour arriver à leurs
« fins, ils s'occupèrent spécialement de répan-
« dre l'instruction ; ils cherchèrent en outre à se
« faire des partisans en Pologne et en Lithua-
« nie, tantôt en prêtant leur assistance aux fa-
« milles pauvres, tantôt en leur faisant donner
« les emplois de l'état : il est juste de faire ob-

« server qu'ils ne s'entouraient que d'hommes
« de talent capables d'exercer une influence mo-
« rale sur la nation. Leurs projets politiques
« n'ont pas obtenu tout le succès qu'ils se pro-
« mettaient; il n'en est pas moins vrai que leurs
« noms seront à jamais vénérés dans les annales
« polonaises, parce que les premiers ils rouvri-
« rent une carrière honorable à leur patrie, et
« protégèrent la mission dans laquelle ils furent
« dignement secondés par Konarski, mais dans
« l'accomplissement de laquelle personne ne les
« avait jamais égalés. »

« Telle est l'opinion du plus zélé propagateur
« des idées républicaines, et Rulhières rend un
« hommage plus sincère encore aux généreux
« efforts des Czartoryski. « A cette époque,
« dit-il, la plupart des Polonais regardaient l'a-
« narchie, dans laquelle leur nation était plon-
« gée, comme le plus beau système de gouver-
« nement qui ait jamais été établi sur la terre.
« Un très-petit nombre de citoyens sentaient
« qu'une situation aussi bizarre ne pouvait du-
« rer long-temps; mais tout convaincus qu'ils
« étaient de la nécessité pressante de prévenir
« des désastres autrement inévitables, ils ne se
« dissimulaient pas que pour réussir dans cette
« grande et généreuse entreprise, ils avaient be-

« soin d'une extrême circonspection; que la
« seule idée d'un changement serait regardée
« comme un crime par la plus grande partie de
« la nation, et que les puissances voisines sai
« siraient, pour accélérer la perte de la républi-
« que, l'occasion même des réformes qu'ils vou-
« draient y tenter. Ces réformes ne pouvaient
« donc s'opérer que par une révolution imprévue
« qui entraînerait les esprits avant qu'ils soup-
« çonnassent où l'on avait dessein de les con-
« duire, qui emploierait à changer le gouverne-
« nement, l'autorité qu'elle avait reçue à d'au-
« tres titres. Abolir l'unanimité, augmenter les
« prérogatives royales, restreindre l'autorité des
« premiers emplois, augmenter celles des tribu-
« naux, abaisser la puissance des grandes mai-
« sons, c'était le projet des princes Czartoryski;
« ils en suivaient l'exécution avec d'autant plus
« d'artifice, qu'ils avaient conçu l'espérance de
« former cette monarchie pour eux-mêmes,
« qu'un pareil changement devait être en hor-
« reur à une nation si éperdument éprise de la
« liberté, et qu'ils osaient se flatter d'employer,
« pour l'y contraindre, le concours même de la
« Russie, sans que cette cour vénale soupçonnât
« l'usage qu'ils feraient de forces qu'elle leur
« confierait. Une telle entreprise ne pouvait être

« conduite par des mains plus hardies et plus « adroites. »

« La seule observation qui nous reste à faire « sur ce jugement, empreint d'ailleurs de la sa- « gacité bien connue de l'auteur, c'est que Rul- « hières prête très-gratuitement aux Czartoryski, « un dessein qu'ils n'eurent jamais, celui de s'é- « lever au trône. »

. . . .

« (Alexandre.) N'étant encore que grand-duc, « il avait contracté avec un jeune et noble Polo- « nais, le prince Czartoryski, une amitié qui dé- « veloppa sans doute dans son âme ces généreux « sentimens. La maison des Czartoryski, dont « le nom est mêlé à tous les souvenirs glorieux « de la Pologne, avait appuyé avec une patrio- « tique énergie la tentative de Kosciusko; pour « le punir, Catherine avait confisqué tous ceux « de ses biens qui étaient enclavés dans les « provinces dont elle s'empara, puis cédant à « l'officieuse intervention de l'Autriche, elle les « lui avait restitués en exigeant toutefois que les « deux fils aînés du chef de la famille, le prince « Adam et son frère Constantin, vinssent comme « otages habiter Saint-Pétersbourg. Ces jeunes « Polonais furent forcés de prendre du service « dans l'armée russe; bientôt même le prince

« Adam fut nommé aide-de-camp du grand-duc « Alexandre. C'est alors qu'une liaison intime, « dont les conséquences devaient être très-impor- « tantes pour la Pologne, se forma entre le prince « polonais et l'héritier présomptif du trône mos- « covite.

« Lorsqu'Alexandre devint empereur, en 1800, « il appela auprès de lui le prince Czartoryski, « que Paul Ier avait écarté de Saint-Pétersbourg. « Celui-ci, qui n'aspirait qu'au moment de se- « couer le joug des Russes, dut néanmoins ac- « cepter l'amitié que lui offrait le maître de son « pays. Il s'efforça de faire servir aux intérêts « de sa patrie la confiance que lui témoignait « Alexandre. D'abord il avait refusé tout emploi; « mais en 1803, il accepta la place d'adjoint du « ministre des affaires étrangères et bientôt après « il fut chargé des relations extérieures. Les Rus- « ses et l'impératrice-mère murmurèrent haute- « ment contre cette nomination, qui confiait à « un Polonais les plus grands intérêts de l'em- « pire. Il y eut même, assure-t-on, une sorte « de pacte entre Alexandre et le prince Adam. « Le prince polonais aurait promis de servir « l'empereur, mais en protestant qu'il ne ferait « jamais rien de contraire aux intérêts de sa pa- « trie, et à la condition que l'empereur répare-

« rait autant qu'il serait en lui le crime dont la « Pologne avait été victime.

« La haute position du prince Adam fut à « cette époque d'autant plus utile à sa patrie, « que toute vie et même toute espérance étaient « éteintes en Pologne. Les légions qui avaient « prodigué leur sang pour la France et glorieu- « sement représenté la Pologne sur de nombreux « champs de batailles, étaient dissoutes.

« Le prince Czartoryski profita de sa haute « position non-seulement pour soulager beaucoup « d'infortunes privées de ses compatriotes, mais « encore pour doter la Pologne d'un vaste sys- « tème d'instruction publique qui fortifia les « cœurs en éclairant les esprits. Le résultat de « ce bienfait dissimulé sous une institution gé- « nérale fut l'impossibilité d'incorporer la Po- « logne à la Russie. Une éducation conforme aux « principes innés de la religion et de la justice « développait nécessairement dans tous les cœurs « l'amour de la patrie. Le système d'instruc- « tion publique dû au prince Czartoryski, quoi- « qu'entièrement étranger à tout enseignement « politique, donna, par des moyens secrets et « infaillibles, une énergique vitalité à la nation « polonaise. Non content d'agir ainsi sur les « compatriotes par une influence qui échappait

« à tous les soupçons, le prince Czartoryski usait « de son ascendant sur Alexandre pour lui pro- « poser et lui faire accepter le rôle glorieux de « restaurateur et de régénérateur de la Po- « logne.

« Déjà en 1805, quand la Prusse, rendue pru- « dente par les revers, refusait le passage aux « troupes russes qui allaient chercher Napoléon « en Allemagne, Alexandre, conseillé par le « prince Adam, proposa pendant quelque temps « de soulever la Pologne prussienne et de se dé- « clarer sur-le-champ roi de Pologne. Mais les « deux Dolgorouki ayant obtenu l'adhésion de la « Prusse à l'alliance (1), le projet d'insurrection, « qui avait déjà reçu un commencement d'exé- « cution (on avait fait des ouvertures aux Polo- « nais les plus influens du duché de Posen), fut « abandonné; il fut accompli plus tard par Na- « poléon, quand il créa le duché de Varsovie. »

. . . .

« Dès 1806, le prince Czartoryski, voyant que « ses compatriotes tournaient leurs vœux vers « Napoléon, avait résigné le portefeuille des af- « faires étrangères, pour ne pas être dans le cas « de les combattre. Alexandre le pressa vivement

(1) On conclut avec la Prusse un traité à terme.

« de demeurer auprès de lui et de continuer à « l'aider de ses conseils. Czartoryski céda aux « instances d'un prince auquel il était attaché « par la reconnaissance, et consentit à conser- « ver la direction de l'instruction publique dans « les provinces polonaises. Alexandre lui permit « de rendre l'instruction publique d'autant plus « nationale, qu'il sentait le besoin de lutter con- « tre l'influence et la popularité de Napoléon. « Le prince Czartoryski, aidé du savant Thadée « Czacki, travailla avec un zèle infatigable à la « création d'un vaste système d'instruction pu- « blique. Ils fondèrent le célèbre gymnase de « Krzemieniec en Wolhynie.

« Depuis le traité de Tilsitt, le continent étant « soumis à la domination de Napoléon et d'A- « lexandre, il était évident que les vœux et les « espérances de la Pologne devaient se tourner « vers l'un ou l'autre de ces deux princes. On « conçoit que tous les Polonais fussent entraînés « vers Napoléon. De ce côté étaient la fortune, « le génie et les sympathies qui, depuis des siè- « cles, unissent la Pologne à la France. Mais, « s'il était naturel que la noblesse cherchât sous « l'aigle de Napoléon une protection qu'elle « croyait assurée, ne fut-il pas heureux que, « retenus par des motifs particuliers, quelques

« Polonais soient demeurés fidèles à Alexandre, « pour entretenir ses intentions bienveillantes? « Quand la fortune eut abandonné les armes « françaises, la Pologne dut se féliciter d'avoir « toujours eu des représentans auprès du prince « qui était resté le maître de son sort. Le prince « Czartoryski, qui avait été profondément affligé « de son isolement, lorsqu'il voyait tous les Po- « lonais tendre les mains vers Napoléon, eut à « se réjouir plus tard de n'avoir pas brisé les « liens qui l'attachaient à Alexandre, et d'avoir « conservé le droit de plaider, auprès du czar « vainqueur, la cause de sa patrie. »

Frappés des besoins de la Pologne monarchique et de l'insurrection nationale, ainsi que du caractère du pouvoir moral du prince Adam Czartoryski, depuis long-temps des hommes désintéressés, au lieu de suivre les exemples nombreux des ambitieux, qui tâchent de saisir toutes les occasions pour attirer à eux quelques parcelles du pouvoir, et de se mettre personnellement à la tête du mouvement des esprits et des partis; des hommes consciencieux, disons-nous, qui veulent pour la Pologne l'ordre et la liberté, ont senti la nécessité de mettre devant les yeux de la nation et de l'Europe les droits moraux et

sacrés de la famille Czartoryski, la nécessité de profiter de cette circonstance que Dieu semble avoir créée pour relever la force morale et l'organisation sociale de la Pologne, menacées d'une ruine complète dans le chaos et l'incohérence des idées des masses et des hommes placés à la tête des affaires, ainsi que pour centraliser les forces de toutes les classes du pays, organiser les mouvemens, préciser les tendances, inspirer la confiance au dedans et au dehors.

Au commencement de ce chapitre, j'ai parlé des hommes qui ont évoqué cette idée de salut, ce système de force nationale et d'ordre social. Ces idées répandues ont fait naître une démonstration significative, une réunion d'hommes de talent, de cœur et de position politique, qui s'est consacrée à propager ces idées de centralisation, d'individualisation des tendances nationales, et à prêter ainsi un appui moral et politique au pouvoir du prince Adam Czartoryski, pouvoir moral créé par les circonstances, et conséquemment par la volonté de Dieu, qui les dirige.

Le journal intitulé le *Trois Mai*, époque de notre mémorable constitution, a pris sur lui, sous le patronage du comte Olizar, cette tâche rude et difficile, à cause des vices nombreux du caractère politique de la nation polonaise,

qui puisent pourtant leur origine, comme nous l'avons vu, dans des qualités qui honorent des individus isolés, mais qui sont pernicieuses dans les masses.

Espérons que la voix de la conscience, le sang répandu et les malheurs de la nation polonaise parleront plus haut à ces cœurs que tout ce qui peut y susciter l'opposition à des systèmes et à des institutions indispensables pour le salut de la Pologne. Certainement, pour beaucoup, ce sera un sacrifice! sacrifice de belles idées, de grands sentimens, de vues larges et magnifiques, n'importe : par là même il sera plus louable et plus saint; sans doute Dieu voudra qu'il soit le dernier. Qui de nous pourrait hésiter à le faire? Quand on a sacrifié sa fortune, son bonheur, sa jeunesse, la vue même d'un pays bien-aimé; quand on s'est voué, les uns aux misères et aux humiliations de l'exil, les autres au martyre de l'esclavage et des persécutions barbares, pourquoi ne pas arracher du fond du cœur le reste de ces vices qu'y a laissés un beau, mais fatal et déplorable passé? Faisons donc un dernier effort. Peut-être sera-ce le dévouement de Curtius qui fermera pour toujours le gouffre de malheurs que la Providence a ouvert sous les pas de la nation polonaise, comme une expiation du passé et un cruel en-

seignement pour l'avenir. Sur ce gouffre ainsi fermé à jamais, s'élèveront comme sur la place de l'ancienne Rome, sous l'influence de l'honnêteté et de la naïveté polonaise, les édifices superbes et solides de la gloire nationale et du bonheur de tous; monumens incomparables de justice et de liberté, j'entends de liberté réelle, et non point mensongère, comme on la comprend de nos jours.

Oui, les Polonais feront leur devoir. Mais aussi, à toi, prince Adam, à toi famille Czartoryski, revient une tâche immense, tâche de gloire ou de malheur, selon que tu voudras et que tu sauras utiliser la position que Dieu et les hommes de bien t'ont créée. Nous sommes prêts à tout sacrifier pour le bonheur du pays, quoique nous ne vous ayons pas demandé ce que nous devons faire: Dieu a parlé à notre cœur; il a éclairé notre jugement; nous faisons et nous ferons notre devoir. Certes, personne ne pourra dire que les hommes monarchiques, en Pologne, sont des hommes de partis et de coteries; ils prouveront qu'ils sont hommes de dévouement et de conscience. Notre mission ne peut dépasser l'époque de l'inauguration de la monarchie; après, il faudra la consolider. Ceux qui s'acharnent maintenant contre

cette idée, tendront leurs mains amies; ils seront nécessaires, ils seront recueillis et poussés avec empressement; pour nous, nous serons déjà alors un embarras. Personne ne peut plus sacrifier à cette idée que les propagateurs dans leurs cœurs, dans leurs intérêts et dans leur avenir. Aussi, ils feront seulement selon leur conscience et leur devoir. Quant à la conduite du prince Adam et de sa famille, elle sera jugée par la postérité et par Dieu. Espérons qu'ils ne manqueront pas à leurs devoirs.

S'il y a quelque chose dans le passé qui puisse parler contre la famille Czartoryski, c'est qu'elle n'était pas toujours au-dessus des fautes morales et politiques de la nation et de l'époque. Si elle a montré sa supériorité par la mémorable réforme qu'elle a créée à elle seule, en devançant d'un bond énorme le progrès moral de la généralité de la nation; si le prince Adam a su seul presque combattre les instincts impolitiques du pays à l'époque de l'empereur Napoléon, et avoir la sublimité de renoncer alors à ces idées pour ne pas être séparé du pays; s'il a su comprendre les besoins de l'insurrection de 1830, comme il l'a dit lui-même dans un discours, il fut arrêté seulement par le défaut d'entendement, de raisonnement des hommes

d'action. Néanmoins, la postérité ne pardonnera à la famille Czartoryski, qu'après bien des sacrifices et des succès, les deux fautes qui doivent peser sur leur conscience : l'introduction des Russes en 1778, qu'ils ont voulu employer comme instrumens de leurs projets libéraux et gouvernementaux, et dont ils sont devenus dupes et victimes; puis la faute du prince Adam lui-même, qui aurait dû tenter, même en désespoir de cause, d'arracher, par un vigoureux effort, la révolution de 1830 d'une route impolitique et dangereuse, sur laquelle elle gravitait vers un but impalpable, et la remettre sur la voie toute nationale. Dans le premier cas, les Czartoryski ont suivi l'esprit de l'époque et des partis du pays; ils n'ont pas su repousser avec force cette dégradation politique des hommmes d'état de cette époque, corrompus et abaissés en Pologne par le système électif des rois et les précédens infâmes des Radziciowski, des Leszenski et d'autres; dégradation qui donnait aux traîtres les moyens de colorer leur action en invoquant les intérêts de partis. Dans le secoud cas, le prince Adam aurait dû tenter de poser les bases d'un pouvoir énergique et fort, les bases de la monarchie. Il avait le devoir d'user de la position que Dieu lui a faite dans l'intérêt de la na-

tion; il n'a pas su s'élever au-dessus de l'honnêteté simple, naïve et mesquine de la masse polonaise; il n'a pas voulu être pris pour ambitieux. L'ambition des grands hommes fait la grandeur des peuples. Le prince Adam était grand comme homme privé; pourquoi ne serait-il pas grand homme d'état? S'il avait succombé dans cet effort, il aurait succombé en dévoilant au pays la vérité dont celui-là aurait profité. Maintenant, c'est bien dur à le dire, mais beaucoup de monde se trouve autorisé à imputer au prince Adam les malheurs présens de la nation. Puissent-ils bientôt, ces enfans, racheter par leur conduite ces torts graves et cruels!

Dans ses efforts, dans ses justes tendances, la famille Czartoryski trouvera toujours l'aide et le secours moral et physique chez tout Polonais qui sent noblement et grandement; chez tous ceux qui aiment leur pays et la liberté.

Nous devons être certains aussi que le pouvoir moral de cette famille trouvera chez les amis de l'indépendance polonaise soutien et force nécessaires; et cela suivant le mode tracé par les besoins, par les moyens, par les natures respectives des puissances amies et de la nature du pouvoir moral des Czartoryski; comme cela ne leur a pas manqué jusqu'aujourd'hui.

Il serait nécessaire, peut-être bientôt, de rendre plus visibles et plus tranchantes ce soutien, cette protection, désignation morale et politique des puissances amies. Celui qui veut et qui doit saura naturellement aussi, en temps et lieux, ce qu'il peut et doit faire.

Pouvons-nous demander plus? Nous n'espérons et nous ne devons espérer qu'en Dieu, qui nous juge et qui nous dirige là-haut, et qu'en nos propres forces qu'il a daigné nous donner. Ce n'est qu'après ces deux choses que vient la confiance dans le secours de l'Europe, et il faut bien qu'elle le fasse dans son propre intérêt; le slavianisme est là, menaçant et prêt d'agir. Je vais vous faire connaître ce danger dans toute son étendue à la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

Le Slavianisme.

Il y a un siècle, quand l'Europe était exclusivement occupée des affaires de l'Occident, que la politique tenait ses yeux fixés sur les trônes resplendissans de la France, de l'Espagne et de l'Allemagne, quand tous les esprits étaient tendus vers les suites des guerres et des révolutions religieuses, tout à coup, inopinément, dans le lointain de l'orient de l'Europe, dans un pays qu'on s'est habitué à considérer à l'égal de la

Tartarie ou de quelque pays sauvage de l'Amérique, apparut un État; le Moïse de cet autre Sinaï, le créateur de cette nouvelle puissance, fut Pierre-le-Grand visitant l'Europe.

Le caractère, la tendance et la force de ce nouveau-né se révélèrent gigantesques par la rapidité de la transformation opérée dans les formes de sa civilisation, transformation exécutée comme sous le coup d'une baguette magique, par la volonté d'un seul homme. Quelle énorme puissance morale que celle qui a pu créer en un instant ce que les siècles n'auraient pu enfanter ailleurs!

Et cette puissance, jusqu'alors, restait isolée, inconnue et abandonnée à elle-même dans toute l'Europe. Son apparition fut une véritable découverte, la merveille de cette époque, comme le fut dans d'autres temps la découverte du Nouveau-Monde, comme l'est pour notre âge la vapeur et les chemins de fer.

Plus tard, quand l'habileté politique des successeurs du grand despote entama et fit disparaître la Pologne, l'Europe admira la Russie; mais dans cette admiration se glissait déjà un peu de crainte. Cependant, les illusions de la vanité, la conviction d'une supériorité morale et d'une civilisation plus parfaites l'apaisèrent

bientôt. Aveugles, ils ne savaient pas que, dès ce moment, l'or russe les dirigeait par les bons mots de Voltaire et par bien d'autres influences!

Vint la révolution française et le dieu de la guerre, ce vainqueur de cent batailles gigantesques, quand tout plia devant lui, le nouveau-né vint déployer son aile, planer sur l'Europe et poser ses serres sur la France. Il y fit la loi; qui l'ose contester? Et dans celui qui, il y un siècle à peine, était encore au berceau, l'Europe vit tout-à-coup apparaître un maître! Sa puissance est incontestable; elle se révèle à chaque mouvement des nations, qui ne peuvent faire un pas sans son approbation, sans remarquer si son front est calme, s'il se rembrunit.

L'Europe ne connaît d'autre ennemi, d'autre danger que la Russie; et ce maître vint tomber sur elle, sans que les yeux de ses politiques aient deviné l'orage qui se préparait de ce côté! Mais que font-ils donc encore aujourd'hui, ces sages, qui toujours tournés vers le Rhin, acceptent avec courage la domination de l'un ou de l'autre, jettent un regard par dessus les Pyrénées; un autre, par dessus la Manche, et tout cela de routine? Ils ont à la bouche les noms des mille traités conclus, et ne voient point, et

ne veulent pas voir ce qui fomente et travaille l'esprit de tant de nations qui échappent à leur vue, tant sont grands leur paresse, leur orgueil et leur ignorance. S'ils font un effort pour connaître et décider quelque chose, ils le font ou avec nonchalance, ou avec l'aplomb d'une expérience consommée ; du fond d'une chaise de poste, qui les emporte avec rapidité à travers des pays qui leur sont inconnus, ils prononcent des arrêts irrévocables sur la nature, les besoins et les caractères de ces parages; ils improvisent d'un trait de plume; quelques heures de séjour leur suffisent pour cela ; ils improvisent pour la France un plan de conduite à l'égard de contrées toutes nouvelles pour eux et pour le monde.

Vous ne voyez donc rien poindre à l'horizon, messieurs ? Non ; les journaux n'en parlent guère, les ministres n'en savent rien ; dans les salons diplomatiques, tout est politesse ; les traités sont toujours là ; que vous faut-il de plus, n'est-ce pas ? Eh bien ! comme autrefois, les rois de Pologne prédisaient aux empereurs d'Allemagne et à l'Europe railleuse la grandeur d'une puissance qu'ils croyaient barbare et incapable (et personne n'a voulu croire au danger, jusqu'à ce qu'il vînt s'abattre parmi eux sous la forme d'une grandeur constituée et inattaquable) ; comme autrefois, la Pologne vient encore une fois remplir son devoir de gardienne et de sentinelle perdue de l'Europe, et elle lui crie : « Garde à vous ! voici la Russie ! voici le slavianisme, Europe, garde à vous ! »

Et ce cri est certes le dernier; car, ou il mourra sur la brèche, ou il se confondra avec le cri de victoire du vainqueur. Autrefois, quand le péril apparut dans toute sa force, avec l'établissement et la consécration de la prépondérance russe, après et avant la révolution de juillet, les consciences diplomatiques avaient l'habitude de calmer les craintes qu'elles sentaient surgir en elles ; elles s'efforçaient de repousser leurs terreurs excitées par la prédiction de Napoléon, généralement répandue et acceptée comme un pressentiment populaire : « Dans cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque ». Les diplomates, dis-je, avaient l'habitude due à la mesquinerie de leurs conceptions peureuses, de se répéter à eux-mêmes : « Pour arrêter cet ogre des peuples, nous avons la Pologne; elle n'est pas encore digérée ; nous pourrons lui faire donner signe de vie toutes les fois que cela nous sera nécessaire. Nous avons encore devant nous la ténacité de l'Autriche et l'Ambition de la Prusse, qui existeront et qui

nous couvriront. » Et à leur point de vue, ils avaient peut-être raison, car ils croyaient n'avoir affaire qu'à la Russie. Mais maintenant, n'entendent-ils point la voix qui leur crie : « Ce n'est plus seulement la Russie que vous avez à combattre, c'est le slavianisme ! Dans ce cas, ne comptez plus ni sur la Pologne, ni sur l'Autriche; elles n'existeront que pour vous être plus hostiles, que n'a jamais pu, que n'a jamais dû l'être la Russie. »

Il ne fut jamais deux vérités plus grandes, plus réelles, et pourtant moins connues de l'Europe, que celle de l'existence très-avancée et très-mûre déjà des tendances de tous les peuples slaves pour opérer une union formidable, et la grandeur du danger qu'une pareille union amènerait inévitablement pour l'Europe. Cette union, en effet, par les causes naturelles de son organisation et de ses besoins, est forcément envahissante et dominatrice, et il n'y a pas de bornes en Asie, en Europe et en Afrique, capables d'arrêter cette fédération menaçante, cette nouvelle invasion de barbares, d'autant plus redoutable, qu'elle saura mettre à profit les progrès accomplis chez les barbares eux-mêmes.

Quant à l'existence de ces tendances et à leur

maturité, je vous dirai que les pays au-delà de l'Oder et des bords du Danube n'ont pas, comme vous en avez, peuples de France, d'Allemagne et d'Angleterre, une presse toute prête à se saisir des moindres variations qui peuvent s'opérer dans votre esprit, dans vos besoins. La presse, chez vous, devance et dirige toutes ces modifications; chez vous, la presse est un miroir flexible qui reflète tout votre état social; c'est encore un drapeau autour duquel le peuple se rallie; c'est une égide dont chacun veut se couvrir. Chez vous, aucune action de vos gouvernans ne peut échapper à vos regards; chaque motif, chaque but d'une démarche politique ou gouvernementale, est connue et discustée de tous; chez nous, un édit paraît, mais connaît-on les raisons qui l'ont dicté, a-t-on le droit de les critiquer ? Non, mais on ressent fortement les suites de chacun d'eux. Ainsi, considérez que la vie des nations slaves, leurs tendances gouvernementales ou populaires, n'existent pas dans la presse, mais bien dans la vie privée de ces peuples. Il faut y descendre pour les connaître. Vous n'y êtes guère accoutumés, tant pis pour vous ! Les autres nations usent largement de cette faculté à votre égard, et elles s'en trouvent très-bien.

Les peuples qui couvrent la terre, depuis la

Sibérie jusqu'aux bords de l'Adriatique et de l'Oder, depuis la mer Baltique jusqu'aux portes de Constantinople et au cœur de l'ancienne Grèce, sont soumis depuis des siècles, en grande partie, tantôt à une domination barbare, mais puissante, et profondément versée dans l'art de la destruction, comme le fut partout la race turque; tantôt à la dénationalisation allemande, patiente et habile à connaître le cœur humain.

Pourtant, sur toute cette énorme étendue de pays, malgré de si puissans moyens de destruction, la race slave a sauvé partout sa nationalité, et maintenu son langage et ses usages. Chez les peuples slaves, le mouvement des idées propagées par l'extension de la presse et la révolution française, ne fit naître qu'un seul sentiment, celui de leur abaissement. Puis, quand la Russie, grâce à la révolution française, vint étaler aux yeux du monde sa force et sa puissance, pour montrer son influence, pour élargir le cercle de son pouvoir, pour préparer le chemin de l'avenir, la Russie se mit à protéger les peuples slaves, en protégeant l'église grecque, et en encourageant le développement de la littérature.

Par ce moyen, l'église grecque et la littérature devinrent le pivot du mouvement des esprits, et maintenant le point de ralliement et le centre des intrigues, habilement ourdies et dirigées, au sein des peuples slaves, par le cabinet de Saint-Pétersbourg.

Pour vous donner des preuves convaincantes de l'étendue et de la force de ces intrigues, il vous faudrait produire des faits graves, mais qui n'ont pas de corps saisissable; vous montrer la popularité de tel et tel écrivain, de telle ou telle chanson aux idées vagues; il faudrait vous exposer les opinions d'hommes qui vous paraissent isolés, et qui représentent pourtant de larges sympathies ou beaucoup de pouvoirs et de forces insurrectionnelles; il faudrait vous montrer les influences organisées par certains hommes dont le caractère authentique éloigne toute idée de cette nature; il faudrait vous faire connaître les millions de petits faits par lesquels se traduisent des combinaisons adroitement préparées et conduites, souvent sans la moindre participation de l'intelligence personnelle des dignitaires du pays, des membres nombreux du clergé et des affiliations secrètes, dont les moteurs, dans l'empire d'Autriche surtout, se couvrent du masque et du titre d'agens de police, destinés à extirper les idées révolutionnaires et polonaises.

Pour établir un corps de délit irrécusable, basé sur des faits, je serai forcé de remonter au temps où cette idée gigantesque d'union politique apparut pour la première fois parmi les Slaves, idée élaborée, Dieu sait, par quel homme! C'était à l'époque de l'avénement de l'empereur Nicolas au trône, c'était au moment où se déroulait le jugement des conspirateurs de 1825, devant la chambre du sénat polonais. C'est devant cette assemblée que fut produit, dit Mochnacki, dans son *Histoire de la Révolution polonaise*, un cachet énorme, formé des armes des douze peuples slaves. Cet historien raconte que cette exhibition excita un rire universel dans l'assemblée, tant l'idée fut trouvée plaisante. Les temps sont bien changés! A présent, on ne rit plus. Il n'y a pas long-temps, le monde slave réfléchissait; maintenant il agit. Depuis le temps de la procédure du sénat polonais, je ne puis rien produire de sérieusement convaincant. La police russe, qui tient dans ses mains la plus grande partie des fils à l'aide desquels sont produits les mouvemens tramés, est trop habile pour laisser le moindre corps de délit à la merci de l'investigation publique. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les renégats polonais, même la partie active et demi-diplomatique-

ment honnête de la police russe, se cache sous la propagande de cette idée; propagande qui ne s'exerce pas par la presse, ils ne sont pas si maladroits, mais par les sociétés secrètes et les sourdes intrigues. Les nombreuses conspirations découvertes en Autriche, dans l'espace d'une dixaine d'années, n'ont eu d'autre but que celui-là. Mais le gouvernement autrichien a trop de réserve pour montrer de la colère et de l'emportement, en divulguant ce caractère des conliabules secrets. D'un autre côté, comme nous dirons plus bas, la bureaucratie autrichienne n'est pas sans arrière-pensée; elle a de graves raisons pour se taire.

Il n'y a pas long-temps, nous crûmes pouvoir saisir quelque preuve bien évidente de ces menées dans l'émigration, par la mise au jour d'un ouvrage destiné, disait-on, à éclairer le corps des réfugiés polonais sur la nature d'une école religieuse, politique et mystique, fondée par un nouveau prophète, envoyé du fond de la Pologne; agent russe qui avait, à l'en croire, reçu mission de Dieu même en personne, et qui prétendait converser avec la Sainte-Vierge, patrone de la Pologne, avec saint Joseph et d'autres habitans des cieux. C'est, au reste, un homme d'une grande éloquence, doué du mysticisme le

plus incompréhensible et le plus enthousiaste, et qui précisément, par cette qualité et par ces défauts, a agi fortement sur l'esprit de plusieurs de mes compatriotes, qui adoptèrent ses maximes, les uns par faiblesse d'esprit, les autres par l'exaltation du caractère; suite des malheurs et des souffrances des hautes intelligences, qui peuvent, en poursuivant une idée grande et belle, se jeter dans une fausse route, qui les mène au ridicule ou à la folie. Grâce donc à toutes ces circonstances, le nouveau prophète trouva plusieurs adeptes et un nom célèbre, dont l'appui, prêté à cette intrigue, étonna tout le monde.

C'est ce qui faisait attendre avec curiosité et anxiété une publication qui aurait dû exposer au moins une partie des principes adoptés et propagés par la nouvelle école; mais il n'en fut rien. Certainement, des hommes plus habiles qu'eux ont vu le danger, et la publication n'a pas eu lieu. Ce n'est que dans un journal français, dans un journal connu comme ministériel et organe de la cour, que nous venons de trouver un symptôme de ces menées, d'autant plus grave que ces gens se doivent croire assez forts pour braver les cris de l'indignation des patriotes, et qu'ils ont assez d'influence sur les dé-

positaires du pouvoir en France pour émettre, par l'entremise de leur organe, de pareilles idées, et leur donner par-là une certaine autorité. Cet article fait aussi preuve de la plus complète indifférence et d'une parfaite ignorance des affaires des autres peuples, dans un grand nombre d'hommes politiques de la France; ignorance qui les rend dupes et instrumens involontaires des intrigues les plus criminelles et les plus dangereuses pour leur pays.

Cet article est celui du 22 juillet 1842, inséré dans le *Journal des Débats*, sous le vain prétexte de célébrer en juillet l'anniversaire du jour du 3 mai, alors passé depuis trois mois. Mais c'était un titre patriotique éminemment national, la date d'une constitution libérale, fondement de la nouvelle indépendance; c'était donc un manteau brillant pour couvrir les idées de dénationalisation et de fusion. Voici ce qu'il disait (1).

(1) Tous les écrits des Polonais respirent un ardent amour de la patrie et de l'indépendance; quoiqu'ils diffèrent de vues et de principes politiques, leurs idées sur le pays, sur son avenir, se sont beaucoup modifiées depuis leur séjour en France. A leur arrivée, sous l'impression d'une lutte récente et acharnée, le cœur ulcéré par de vieilles animosités, ils ne rêvaient que l'invasion de l'Europe occidentale dans le Nord, le refoulement de la Russie dans les

Vous le voyez, on exprime l'idée bien arrêtée d'exploiter toutes les faiblesses, la vanité des uns, l'exaltation des idées libérales des autres;

steppes de l'Asie, et la croisade de la civilisation contre la barbarie. Mais la réflexion, le calme de la paix, la comparaison de l'état de la Russie avec celui de la Pologne, la sympathie pour les Russes, qui gémissent aussi sous un pesant despotisme, ont fait comprendre aux émigrés que la Pologne renferme en elle-même des élémens tout-puissans de régénération et d'affranchissement dans ses rapports avec les peuples slaves. Les Russes, issus de la même souche que les Polonais, n'ont pas toujours été leurs ennemis; eux aussi ils ont joui de libertés, de franchises et de lois qui ont fait fleurir assez long-temps les républiques de Nowgorod, de Pskof, de Twer, de Pleskof, véritables noyaux de l'empire russe actuel; plus d'une fois les Lithuaniens ont volé au secours des Russes; plus d'une fois ils ont défendu contre les Tartares, Moscou, la ville sainte; d'un côté l'ambition des czars, qui cherchaient, par les guerres et les invasions, à étendre leur autoriré; de l'autre, les prétentions à la fois anarchistes et propagandistes des oligarques polonais, qui s'immisçaient dans les affaires intérieures de la Russie, ont amené cette rivalité et cette lutte qui ne se sont terminées que par l'anéantissement politique de la malheureuse Pologne. C'est dans de tels souvenirs du passé que déjà, la veille de la bataille de Grochow, quelques jeunes libéraux avaient puisé l'idée originale de faire distribuer aux avant-postes russes des drapeaux avec cette inscription en polonais et en russe: *Pour notre liberté comme pour la vôtre;* idée qui n'a pas alors porté les fruits qu'on en attendait, mais dont le germe est resté dans les esprits et s'est développé sous toutes les formes.

Aussi les Russes éclairés témoignent-ils plus que jamais de vives sympathies pour les Polonais. Ces deux peuples ne tarderont pas à se convaincre qu'ils peuvent vivre, marcher et prospérer ensemble, chacun dans la sphère de sa nationalité. Une fusion forcée, abso-

quant au prophète venu de Pologne et de Lithuanie, c'est le même dont nous avons parlé. Au moins ces messieurs ne se désavouent pas!...

lue, dans un système militaire et barbare, ne sera jamais entre eux qu'un lien fictif et dangereux qui éclatera avec d'autant plus de force qu'il sera plus long-temps comprimé. Mais une union volontaire, éclairée et civilisatrice, fortifiant l'une par l'autre ces deux nationalités rivales, mais indépendantes, pourrait leur permettre d'étendre à l'intérieur une prospérité et une civilisation si vivement désirées, et d'en reporter les effets vers l'Orient et l'Asie. La Russie et la Pologne sont en effet, par leur position, les intermédiaires obligés entre l'Europe civilisée et l'Asie encore dans la barbarie.

Déjà, non-seulement au sein de l'émigration, mais encore dans les provinces polonaises et dans la Russie, quelques sociétés secrètes se sont organisées pour la régénération des deux pays.

Un grand nombre de jeunes réfugiés, n'écoutant que la voix du patriotisme, sont partis, vrais apôtres de la civilisation, en bravant d'innombrables dangers, pour aller semer dans leurs pays leurs idées et préparer les voies; d'autres, prophètes inspirés, sont venus de la Pologne et de la Lithuanie faire partager à l'émigration leurs douces illusions, leurs espérances d'un meilleur avenir. Cet échange d'idées, cette communauté de vœux et d'efforts ont travaillé les esprits et ont fomenté de sourdes agitations qui ont donné l'éveil à la persécution et causé de grands malheurs. Quinze de ces jeunes gens, Zawisza, Wolowicz, etc., appartenant à des familles distinguées du pays, ont payé de leur tête leur exaltation patriotique. Condamnés à mort, ils ont été exécutés à Varsovie et à Grodno en 1833. Six ans après, en 1839, Konarski a été fusillé à Wilna. Plusieurs autres, déportés dans les mines de la Sibérie, sont confondus avec les plus vils criminels; il ne reste aucune trace de leur existence; car dans ces tombeaux vivans, ils ne sont

Sous cet article sans importance au premier coup d'œil, se cache une tentative, un essai de jeter le masque. C'est une mesure bien concertée. Le nom du personnage, insignifiant de toutes les manières, qui figure au bas de ce feuilleton, sert de voile à des intelligences et à des influen-

distingués que par le numéro d'ordre qu'ils reçoivent à l'entrée.

Si l'on ne peut approuver ces entreprises téméraires, enfantées dans le délire, exécutées dans le désespoir, il faut du moins respecter le sentiment qui les inspire ; ce sentiment, qui est un culte, est le dernier qui s'éteint dans le cœur d'un Polonais. Un officier de l'émigration, traduit il y a quelques années pour ses méfaits devant les tribunaux criminels français, a constamment dissimulé sa qualité de réfugié, qui pouvait lui attirer l'indulgence des juges, pour ne pas attacher la flétrissure d'une condamnation au nom polonais.

Ainsi, l'émigration polonaise en France, alliée en grande partie avec les familles françaises, familiarisée avec les habitudes, les mœurs, les usages, n'a pourtant rien perdu de son attachement à son pays. Les émigrés ont leurs regards comme leurs pensées tournés sans cesse vers la Pologne, et ils les communiquent à leurs familles et même à leurs amis étrangers. Si jamais il vous arrive d'entrer dans leurs réunions, dans un cercle où sont mêlées trois ou quatre familles, et qu'une voix s'élève, qu'en polonais, qu'en français, elle entonne l'air national, tous les yeux seront humectés, toutes les voix se réuniront pour répéter en chœur : *La Pologne n'est pas encore perdue* ! Et cet air, qui réveille tant de souvenirs et apporte tant de consolations à l'exilé, cet air, qui a fait le tour du monde, espérons qu'il retentira encore sur les bords de la Vistule et du Niémen, et peut-être aux applaudissemens des Russes eux-mêmes.

ces autrement graves et habiles qui l'ont dicté, ou même écrit, comme peut nous le faire supposer à bon droit certain style, certains tours de phrase bien connus...

Il y a donc deux tendances qui travaillent simultanément à propager les idées d'union politique des peuples slaves, et cette œuvre marche à grands pas.

En premier lieu, c'est le patriotisme particulier de chaque peuple slave qui le porte à secouer le joug étranger et à désirer de se voir gouverner par des systèmes plus libéraux ; chez les Polonais, beaucoup d'esprits faibles qui désespèrent de l'indépendance, de la sympathie de l'Europe et de leurs propres forces ; les hommes vendus à la Russie, qui veulent cacher leur apostasie sous un manteau d'honnêteté ; enfin, un petit nombre d'humanitaires, représentés par l'abjecte comte Gurowski, forment le noyau des prosélytes de cette idée. Comme vous le voyez, cette tendance sourde est purement morale ; elle se développe dans les sociétés secrètes et dans les instincts populaires. Elle est réellement libérale quant au but, nationale quant au fond, dans le cercle de chaque nationalisme partiel ; mais cette tendance n'a ni centre d'action, ni drapeau, par conséquent ni

chef suprême, ni la moindre lucidité de mouvement. Cette tendance a pour aiguillon et pour appui moral les efforts de l'indépendance de la nation polonaise. Enfin, pour centre gouvernemental futur, indispensablement, forcément, la Pologne, désignée à cet effet par sa maturité intellectuelle la plus avancée parmi les Slaves, et comme centre géographique des pays slaves.

Mais c'est la seconde tendance gouvernementale organisée, la tendance agissante, forte, intrigante, du czarisme, qui exploite les faiblesses du caractère, et qui profite des efforts inhabiles des patriotes slaves.

Le czarisme est tout simplement le germanisme greffé sur le despotisme tartare, qui foule aux pieds l'ignorance et la naïveté slave, qui exploite la force de son bras et la richesse de son sol, en se proposant avec ces moyens de gouverner le monde. Le représentant de cette idée est la dynastie dite Romanow, dynastie purement allemande, par descendances et unions matrimoniales. Elle se maintient au moyen d'un réseau gouvernemental des étrangers tous Allemands, étendus sur le pays entier, et qui occupent les positions éminentes de la société et de l'administration, système admirable de force et d'habileté; il unit au tact allemand la ruse grecque,

un farouche despotisme oriental et une brutalité nationale russe, qui imite un peu le chevaleresque par ses formes demi-civilisées. Le czarisme, ainsi défini, voit dans l'idée du slavianisme, dominé par les influences dont il dispose et qu'il exploite adroitement, le moyen d'échapper à tous les dangers qui l'environnent maintenant.

Premièrement, le czarisme espère apaiser ainsi la Pologne et en finir avec son nationalisme, qui tend absolument à l'indépendance gouvernementale; puis changer sa capitale, dont la position commence à l'inquiéter sous le point de vue des idées libérales, et de l'aristocratie russe, qui gagne du terrain; le czarisme croit par ce moyen s'agrandir d'un seul coup jusqu'au cœur de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Asie, et enfin renforcer son corps gouvernemental de tout le personnel de la bureaucratie habile de l'Autriche, et des formes expéditives de la tyrannie orientale; système que la domination des populations slaves de la Turquie lui facilitera les moyens d'adopter pour étouffer les idées libérales qui pourraient tenter de se faire jour dans la chaleur de l'action.

Tout cela forme un faisceau dont s'armera cette vierge aux mains sanglantes, le jour d'une insurrection organisée, influencée et conduite par le czarisme, et exécutée simultanément par

les patriotes naïfs et les innocens libéraux des peuples slaves.

Cette révolution est-elle impossible? Les peuplades slaves soumises au grand-seigneur, ne savent que suivre les impulsions des chefs, et obéir aveuglément aux exhortations fanatiques des prêtres; pourront-elles hésiter aux cris de la religion et du patriotisme, aidés des canons russes qui les protégent depuis si long-temps, et qui sont pour eux des libérateurs?

Dans les provinces slaves de l'empire d'Autriche, en Bohême, en Moravie, en Dalmatie, dans plusieurs parties de la Hongrie et en Galicie, il n'y a rien qui s'oppose aux trames ourdies parmi les populations; trames qui prennent les couleurs d'associations tantôt littéraires, tantôt religieuses, ou qui se cachent sous les dehors d'efforts secrets des prétendus libéraux, associations aidées et protégées mystérieusement par le patriotisme national de beaucoup de grands seigneurs, surtout des Bohémiens qui souffrent de la bureaucratie autrichienne et rêvent le parlement anglais. Tout cela s'agite, tout cela travaille avec ardeur, et la police autrichienne se tait!... elle efface avec soin jusqu'aux moindres traces de ces tentatives dévoilées par des agens inhabiles et emportés par leur zèle. Sous le prétexte de ne pas brusquer

les affaires, et pour ne pas amener un conflit prématuré, elle laisse fourmiller des agens authentiques russes, qui parcourent le pays dans le but apparent de poursuivre les émissaires démagogues de l'émigration polonaise : or, ces hommes ont des signes de ralliement et des argumens irrésistibles.

Pour exemple de l'influence qu'exerce par ces moyens la Russie, en Autriche, on peut citer la promptitude avec laquelle elle s'est vengée sur la noblesse hongroise d'avoir voulu secourir les Polonais en 1830. A un signal donné par les prêtres, la population paysanne de la plus grande partie du nord de la Hongrie (qui est toute slave, tandis que la noblesse est magyare), s'est soulevée avec une soudaineté et une violence surprenantes. Les massacres furent affreux, et ce sont plutôt les prêtres que les baïonnettes autrichiennes qui ont apaisé le pays. La Russie n'avait pas encore besoin du mouvement : elle voulait seulement donner une leçon.

Quelle est la cause de cette inaction de l'Autriche? Je le dirai sans hésiter, c'est une arrière-pensée, si ce n'est une flagrante trahison des intérêts de la maison d'Habsbourg par cette bureaucratie habile et astucieuce qui, après avoir ôté toute force à l'aristocratie, en lui lais-

sant seulement ses richesses et les moyens de lui servir de prête-nom, suce le sang et l'or de ce pays et maintient la paix en comprimant tout mouvement progressif par un escamotage politique poussé jusque dans ses dernières limites.

Cette bureaucratie voit que la puissance de l'Autriche manque de sève, qu'elle a fait son temps; elle voit que cette monarchie est forcée de choisir entre le libéralisme qui lui arrive par bouffées de plus en plus chaudes du côté de l'Italie et de l'Allemagne, qui se propage dans les pays slaves avides d'existence politique, libéralisme qui serait un coup de mort pour eux, caste à part sans aucuns liens avec les nations; la bureaucratie autrichienne, disons-nous, voit que leur pays doit choisir entre ce libéralisme, si dangereux à leurs yeux, et le czarisme, qui leur tend des bras amis, qui est leur frère par son organisation et par son but, qui ne peut vivre sans eux, et qui paie si bien! Il faut donc l'aider, pensent-ils; et en effet, ils l'aident de toutes leurs forces.

Je ne puis mieux éclairer le lecteur sur la nature de cette caste qu'en lui mettant sous les yeux le tableau sincère tracé par M. Colson, dans son excellent ouvrage intitulé : *la Pologne et les Cabinets du Nord*, et que j'ai eu l'occasion de citer plus haut. Il dit :

« Les traditions de la politique de l'Autriche » remontent à Sylvius Énéas, évêque de Plock « et pape sous le nom de Pie; c'est lui qui fa- « çonna ce système ombrageux de despotisme « qui caractérise la famille des Habsbourg, fa- « mille dont l'ambition a eu l'art de s'imposer « violemment aux nations, de former un empire « composé de parties hétérogènes, et de domi- « ner des peuples dont elle se méfie sans cesse. « En présence d'un tel chaos, on se demande « par quel moyen l'Autriche se maintient. Elle « n'a pour élémens de puissance ni l'esprit de « nationalité, ni l'aristocratie, ni la bourgeoisie, « ni le peuple. Les nationalités, elle les brise; « la noblesse, elle n'ose pas l'employer; elle « ruine la bourgeoisie par ses banqueroutes, et « pèse sur le peuple par le recrutement et la « servitude. Tout mouvement, toutes directions « partent d'un cabinet occulte dont les mem- « bres, la plupart étrangers, appartiennent à la « bureaucratie. Cette bureaucratie, qui domine « tout en Autriche, se compose en partie d'indi- « vidus sortis des derniers rangs de la popula- « tion, recueillis dans la classe des enfans de

« troupe et dans celle des enfans trouvés, qui,
« l'une et l'autre, sont l'objet de la surveillance
« spéciale du gouvernement, ou bien de fils
« d'employés, qui, dans leur enfance, ont donné
« quelques preuves d'intelligence. Le gouverne-
« ment suit ces jeunes élus dans les universités,
« et les dirige vers les études les plus sérieuses,
« tout en leur facilitant les moyens de se li-
« vrer à toute espèce de débauche et de cor-
« ruption. Ces jeunes gens ignorent d'où leur
« vient l'argent qui alimente ainsi leurs désor-
« dres.

« La famille de Habsbourg entretient encore à
« sa solde une foule de transfuges, d'officiers de
« fortune, de renégats, de traîtres qui ont fait
« leurs preuves, ou d'hommes qui, n'ayant pas
« de pain pour le lendemain, se prêtent à tout
« pour de l'argent. Dans cette classe d'instru-
« mens, plus un homme est dégradé et cor-
« rompu, plus il est en faveur auprès du gou-
« vernement. M. de Metternich personnifie en lui
« la bureaucratie autrichienne. L'association de
« cette bureaucratie avec une famille régnante
« qui aspire à la réputation d'austérité aristo-
« cratique peut sembler étrange; il nous suffira,
« pour l'expliquer, de montrer comment cette
« association exploite le clergé, et quel cas elle

« fait de la noblesse. Elle a sous sa domination
« des pays où le clergé fait de la question natio-
« nale une question religieuse, la Gallicie et
« l'Italie. En Italie, l'impiété entre dans ses
« vues; elle stimule et autorise les lazzis popu-
« laires contre les prêtres; en Gallicie, au con-
« traire, elle soutient le clergé et encourage son
« ignorance et ses déréglemens. Quant à la no-
« blesse, celle de Vienne sait qu'elle n'est rien,
« qu'on lui préfère des hommes gagés, qu'elle
« n'a aucune influence politique, que c'est de
« dessein prémédité qu'on l'éloigne de quelques
« charges, et qu'elle n'est qu'une espèce de dé-
« coration qui sert à cacher la véritable organi-
« sation de l'empire. Bien que la cassette im-
« périale entretienne, pour tromper le public,
« plusieurs anciennes familles ruinées, et mal-
« gré les efforts que l'on tente pour que l'aristo-
« cratie renverse et remplace la bureaucratie,
« les Habsbourg maintiendront leur système
« d'absolutisme, ils se contenteront, comme par
« le passé, de donner à quelques grands noms
« de la Bohême, de la Hongrie et des provinces
« héréditaires, des postes diplomatiques dont les
« titulaires ne prennent jamais possession sans
« être assistés de quelques élèves bureaucrates,
« dépositaires du système du cabinet.

« L'empire est donc soumis à un double joug, « celui de la maison régnante et celui d'aventu- « riers parvenus aux plus hauts emplois par des « services de la nature la plus honteuse. Deux « faits que nous allons citer suffiront pour dé- « montrer comment les intérêts de la monarchie « peuvent quelquefois être en opposition avec « ceux de la bureaucratie. Après la bataille de « Wagram, la monarchie de Habsbourg se trou- « vait pour ainsi dire anéantie, et la désolation « était extrême dans la famille régnante. L'em- « pereur ne parvint à se sauver qu'en donnant « Marie-Louise au vainqueur. Le flegme et le « calme habituel aux Allemands n'abandon- « nèrent pas un seul instant les hauts dignitaires « de l'empire; l'existence de la famille régnante « était seule en question : peu leur importait, « car tous se flattaient que leur position person- « nelle serait respectée. Il n'en fut pas de même, « lorsqu'on apprit à Vienne la mort de Kotze- « bue; il faisait beau voir alors l'agitation et l'é- « pouvante de la bureaucratie; c'était son per- « sonnel même qu'on venait d'attaquer; c'était « à la vie même de l'un de ses membres que l'on « venait d'attenter.

« Plutôt une guerre à outrance que de périr « par une révolution, » disait M. de Metternich, « en faisant marcher l'armée autrichienne en « Romagne.

« On ne se dissimule plus à Vienne que la « monarchie se trouve entre deux écueils : entre « la Russie, qui la presse d'un côté, et les idées « libérales qui l'assiégent d'un autre. Mais la « bureaucratie est décidée à accepter le moindre « des maux, la domination russe, c'est-à-dire la « conservation de ses emplois. Qu'aurait-elle, « en effet, à craindre de la Russie ? Le système « de Saint-Pétersbourg, dans les questions ex- « térieures, n'est-il pas le même que celui de « Vienne ? Quand la bureaucratie ne se sentira « plus assez forte pour contenir l'énergie des « diverses nationalités courbées sous le joug de « l'Autriche, elle se mettra aux gages de la Rus- « sie, de cet empire tout à la fois barbare et dis- « cipliné, qui n'emprunte à la civilisation que « ce qui favorise le despotisme corrupteur de « son gouvernement. Quand les peuples se lève- « ront contre la domination des Habsbourg, « l'Autriche sera vendue par ses serviteurs les « plus dévoués. Nous ne précisons pas l'époque « de cette catastrophe; mais si l'on en croit les « courtisans de M. de Metternich, la mort de ce « chef de la bureaucratie autrichienne sera le « signal de grands événemens. »

Le pacte que je dénonce entre le czarisme et la bureaucratie autrichienne se révèle dans le touchant accord qui règne dans les sphères moins élevées de l'administration, dans le langage et la conduite des hommes qui dominent les hiérarchies sans avoir ces titres saillans qui toutefois donnent peu d'influence en Autriche. On peut le remarquer encore dans les unions matrimoniales de quelques chefs des deux côtés, unions assez rares, il est vrai, mais qui signifient beaucoup. Ce sont des gages donnés de part et d'autre pour l'avenir.

La politique extérieure ne peut pas s'en ressentir ni servir d'indice : car, supposant que le mal soit parvenu au plus haut point possible, ce serait ôter l'esprit et l'habileté à ceux qui, par leur position et le danger de la tentative, doivent tâcher d'en avoir plus qu'ils n'en ont jamais eu. L'exécution de cette idée n'est pas si difficile qu'on le pense ; le plus épineux était de préparer le terrain comme il est : les choses ensuite iront aisément.

Il est naturel que, dans ce but, le mouvement doit commencer en Pologne : rien ne peut se faire sans l'adhésion de ce point important qui occupe, par sa position géographique, le centre de la Slavonie, comme sa civilisation tient le

premier rang parmi les intellectualités morales et politiques des autres peuples slaves. Il faut donc que la Pologne donne l'impulsion, il faut au moins qu'elle ne bouge pas, qu'elle ne fasse pas opposition.

Vous devez vous apercevoir comment on s'y prend : l'émigration a quelque influence morale sur le pays ; on agit donc sur l'émigration. Les idées religieuses, mélangées de mysticisme, tendent à former une nouvelle apostasie, amener la ruine du catholicisme et l'union avec le pouvoir schismatique du czar. Les grandes idées politiques, intérêt, ambition, manies personnelles, tout est mis en œuvre pour éblouir et entraîner les esprits faibles ou exaltés, former un noyau des propagataires. Je vous ai donné des preuves que ce noyau existe déjà dans l'émigration. Une amnistie suivie de larges concessions, qui feront fortement pressentir le grand but politique, devancera ces hommes dans le pays ; l'exaltation de ces meneurs religieux et politiques portera l'enthousiasme général au degré nécessaire pour tuer le raisonnement, qui tachera en vain d'éclairer le peuple dans un pays d'autant plus inflammable, qu'il souffre, qu'il espère, et que ce mouvement lui présage de grandes choses.

Le mouvement peut, d'ailleurs, coïncider faci-

lement avec quelque démarche décisive dans les affaires d'Orient. Un petit corps d'armée peut passer le Danube, pour appuyer des mouvemens excités de ce côté. L'Europe, l'Allemagne, la France jetteront un grand cri; celle-ci sera peut-être forcée de rompre une alliance. Ce serait le point culminant de la crise. Le czar arrive alors en Pologne, s'intitule empereur des Slaves, et proclame la liberté en même temps que l'union de ces peuples. L'exaltation des troupes et de la nation polonaise n'aura pas de borne; partout ailleurs on pourrait craindre que l'entraînement ne fût trop fort, et que le pouvoir ne pût échapper au gouvernement du czar; mais le czar ne le craint pas : sans doute les libéraux qui, pour la réalisation de leurs projets, ne peuvent compter que sur ce moment unique, tenteront d'en profiter; mais ils trouveront l'ennemi à son poste, muni de tout l'arsenal d'esprit, d'astuce et de force nécessaire pour dominer nos masses peu éclairées et nos hommes politiques inhabiles et peu exercés.

Ce sera une rude tâche qu'il nous faudra accepter avec toute la connaissance du danger; ce sera une tâche d'honnête homme : espérons qu'il y en aura beaucoup! En Pologne et dans toute la Slavonie, il n'en manque pas.

Au cri de liberté et de slavianisme jeté par le czar (et les czars savent adresser de pareils mots à la nation polonaise même; voyez dans la proclamation du grand duc Constantin, comme il parlait à l'époque du congrès de Vienne, quand le débarquement de Bonaparte n'était pas encore venu mettre d'accord ces vautours qui s'arrachaient les morceaux du cadavre polonais); à ce cri du czar, les Slaves, les Hongrois, les Dalmates, conduits par les prêtres et les prétendus libéraux, peuvent se lever comme un seul homme; et tandis que les forces de l'Autriche se rassembleront sous Olmütz pour couvrir Vienne, les Slaves, qui n'auront pas besoin d'enlever par force cette position militaire, lanceront de Cracovie deux corps, l'un, très-léger, qui traversera les Carpates et amènera l'insurrection des Slaves de la Hongrie; l'autre, qui s'acheminera vers la Bohême, où les esprits seront assez tendus et exaltés pour recevoir à bras ouverts le vainqueur qui ne trouvera personne à combattre. La bureaucratie et les sociétés secrètes lui aplaniront le chemin; Vienne sera attaquée des trois côtés, toutes les forces de l'empire seront paralysées par l'administration et l'insurrection simultanée.

Croyez-moi, le jour où l'empereur Nicolas voudra lancer de Cracovie ses cosaques au galop, le

knout dans une main, le sac de roubles dans l'autre, le cosaque ne s'arrêtera qu'à l'autre extrémité de l'empire autrichien, rien ne s'opposera à son passage.

Cette révolution tombera sur l'Europe comme un coup de foudre. Voudra-t-on défaire par la force ce que l'enthousiasme des populations aura produit? Ce n'est pas l'Allemagne qui prendra l'initiative pour rompre cette union; car l'Allemagne en acceptant les faits accomplis, en subissant l'alliance, je dirai même la protection de l'empire slave, a tout à gagner, rien à perdre.

Les Slaves, pour exercer une influence prépondérante et un protectorat dans la confédération germanique, et une confédération analogue, qui sera facilement créée parmi les États de la péninsule italienne, les Slaves n'ont pas besoin d'introduire et de consolider leur pouvoir par des victoires, par la tyrannie ou par la violence, comme l'a fait Napoléon. Non, les Slaves gouvernés, soit par des institutions libérales, soit par le czarisme, s'adresseront toujours aux intérêts matériels et politiques de ces nations. L'Allemagne et l'Italie, partagées et gouvernées par de nombreuses dynasties princières, ne peuvent avoir d'intérêts d'action politique à l'extérieur; ils se résument tous dans la stabilité du

pouvoir, dans le bien-être et l'extension de leur commerce, de leurs produits agricoles et manufacturiers. Toutes ces conditions ne peuvent être remplies que par l'alliance, ou plutôt par la protection, par la domination de l'empire slave.

Cet empire ne peut jamais avoir intérêt à tenter la dénationalisation de l'Allemagne et de l'Italie; ce serait, de sa part, une folie et un ridicule, alors que l'empire slave n'aurait pas même facilement le choix d'une langue officielle. La diversité des langues slaves garantirait donc l'existence des langues et idiomes des confédérations protégées; leur supériorité morale ne peut être contestée. La diversité religieuse que le czarisme même serait forcé de respecter chez lui, est un gage de la liberté religieuse.

Le morcellement est cause de la faiblesse de l'Italie et de l'Allemagne. L'empire slave voudrait-il attaquer les droits des familles régnantes, pour rendre à ces pays leurs forces sous d'autres influences politiques? Nullement; son intérêt serait de protéger leurs droits et de leur en garantir l'exécution. Mais protéger aussi les institutions libérales, dans tous ces petits États, contre toutes les velléités princières, serait une nécessité imminente pour le protecteur, comme moyen d'action et de popularité parmi les mas-

ses, comme frein pour les petites audaces des gouvernans.

Si les Slaves sont dirigés par un gouvernement libéral (1), le caractère de douceur et d'é-

(1) Malgré le danger que le slavianisme, comme nous voyons, fait courir à la nationalité de chaque peuple slave en particulier, il est une chose triste et terrible, c'est que la situation politique de chacun d'eux facilite la propagande de ce système. Il y a des peuples qui sont forcés d'entrer ouvertement dans cette voie. La Pologne est de ceux-là. A l'heure qu'il est, n'est-elle pas contrainte de se résigner à son sort? Dans son abaissement, le slavianisme ne lui offrirait-il pas un refuge contre la persécution? à moins que l'Europe, en sortant une fois de la léthargie qui la rend si mesquine, si faible et si tremblante, ne vienne aider la Pologne, en la remettant sur le chemin de l'indépendance, par une franche adhésion au pouvoir moral du prince Adam Czartoryski, qui seul peut représenter en Pologne le système monarchique, système insurrectionnel, système de l'indépendance politique et de progrès moral.

Mais où est l'homme qui oserait compter raisonnablement sur la volonté et la décision de l'Europe?

L'Europe dormira jusqu'à ce que la foudre éclate sur sa tête.

Et laisserons-nous la grande idée du slavianisme entre les mains indignes des hommes qui composent le corps de la bureaucratie russe et autrichienne?

Laisserons-nous ces hommes exploiter les tendances et les mouvemens des sociétés secrètes formées par les libéraux et patriotes slaves?

Laisserons-nous le champ libre aux idées anormales, aux idées menteuses, vicieuses, qui se cachent sous le manteau d'un mysticisme fanatique, et qui, en exploitant les sentimens religieux du peuple, veulent poser les bases d'un obscurantisme pervers et

quité qui leur serait alors imprimé par la prépondérance qu'exercerait naturellement la Pologne, serait garant d'une grande douceur et d'une grande équité dans l'exécution de ce sys-

de la tyrannie d'une caste? Voudrons-nous laisser le champ libre aux idées d'un libéralisme faux, anti-social et désorganisateur?

Non. Il faut que la question du slavianisme reçoive l'empreinte des intérêts justes, nobles, grands, vraiment libéraux; il faut que tous les peuples slaves prennent connaissance de leurs devoirs envers eux-mêmes et envers la grande famille slave!

Il faut que les circonstances les trouvent préparés par un mûr raisonnement.

Il faut qu'ils sachent ce qu'ils doivent et peuvent désirer et créer.

Il faut qu'ils soient à l'abri d'une duperie, car ce serait une faute qui retomberait sur eux et sur les générations futures, comme la pierre d'un sépulcre qui engloutirait civilisation, liberté, bonheur du genre humain.

C'est pour cela que je sens la nécessité d'arracher la question slave aux émanations impures qui la propagent. Je sentis la nécessité de créer un journal qui discuterait les moyens et les conditions de l'union politique de tous les peuples slaves.

Et ici j'invoque le concours, l'aide et la protection de tout Slave honnête homme et patriote, de tout Polonais, Russe, Bohémien, Morave, Servien, Bulgare, Hongrois, Dalmate, Illyrien et tous les autres; je leur demande concours suivant la possibilité du pays et de la personne. Le danger de l'esclavage est d'un côté; l'union des peuples slaves et les libertés raisonnables et justes sont de l'autre côté de la balance. Un peu de sacrifice personnel ou de sotte torpeur peut faire pencher la balance du côté de l'enfer ou de celui du bonheur possible dans ce monde. — Choisissez. — Et maintenant j'ai l'honneur d'annoncer l'apparition, avec les der-

tème d'influence sur le centre de l'Europe. Si c'est le czarisme et la bureaucratie autrichienne qui viennent à prévaloir; dans ce cas, l'Allemagne sera attachée à ce gouvernement par les mille

niers jours du premier mois de l'année 1843, d'un journal intitulé : LE SLAVE.

Ce journal paraîtra en quatre langues slaves, en polonais, russe, bohémien et servien. Il discutera les moyens et les conditions de l'union des peuples slaves sur les bases suivantes :

1° Garantie de nationalité de chaque peuple slave en particulier. Cela veut dire : Religion ; langage; costume; usages domestiques et politiques, qui n'empiéteraient pas sur les intérêts de la famille slave.

2° Des institutions libérales fondées sur les bases naturelles exécutables, fondées sur la justice et les devoirs de droit naturel.

3° Centralisation gouvernementale individualisée dans la seule famille dynastique reconnue dans la Slavonie. — De la dynastie Romanow, arrachée à son entourage allemand et aux intrigues du palais, qui n'ont pas permis jusqu'à présent, à aucun des czars de la Russie, de mourir d'une mort naturelle.

4° Comme condition de la plénitude de l'influence des nations slaves sur la marche des affaires nationales, — fondation de la capitale de l'empire slave au centre du pays, à Kiew.

Ce journal aura les dimensions du *Journal des Débats* ; il sera imprimé en quatre colonnes, chacune d'une des quatre langues slaves énoncées plus haut. Le premier numéro qui paraitra réglera, suivant le nombre des fonds versés, les époques et le nombre des apparitions. *Le Slave* sera distribué en pays slave gratuitement, au moins à 2,000 exemplaires. En invoquant le concours dangereux des patriotes slaves, l'auteur offre sur l'autel de la patrie ce qu'un émigré peut avoir de plus précieux, son temps et son travail désintéressé. En outre, il tâchera de faire paraître le premier

liens d'intérêt personnel de ses hommes d'état; car ne servira-t-elle pas de pépinière à cette caste tyrannique? N'est-ce pas l'Allemagne qui dirigera le monde par le bras et la force brute des Slaves?

Dans l'un ou l'autre cas, l'Allemagne seule jouira de tous les immenses résultats commerciaux de cette révolution; l'Allemagne industrielle est destinée à prendre la place du commerce anglais. Les Slaves sont tous des peuples agricoles; ils n'ont pas de fabriques, ou, s'ils en ont, ce sont, si je puis m'exprimer ainsi, des plantes exotiques, encore à peine acclimatées sur leur sol; ils n'ont, pour y réussir, ni population ni moyens; tout est à créer sous ce rap-

numéro de ce journal de ses propres fonds. Et il espère qu'il trouvera parmi les Slaves qui habitent Paris le concours nécessaire de leur intelligence et de leurs connaissances des idiomes nécessaires. L'auteur espère que les patriotes voudront s'occuper, chacun dans son rayon, pour lui fournir les moyens de poursuivre sa tâche et de la propager.

L'auteur fera paraître, avec le premier numéro, les noms des Slaves connus qui se trouvent à Paris et qui voudront s'occuper de diriger les fonds versés pour cette œuvre patriotique et libérale, et fonder ainsi un comité pour la propagation de l'idée de l'union des peuples slaves.

Jusqu'à présent, s'adresser à l'auteur de cet ouvrage, rue Rumford, 15.

port. Les efforts de l'industrie slave font partie du mesquin système d'imitation forcée de la civilisation étrangère ; système que quelques hommes d'état ont tâché de suivre et de mettre en pratique. Maintenant qu'on s'est convaincu que le véritable bien-être national se base sur le plus large système d'échange des produits naturels ; que le bénéfice du commerce consiste dans l'échange et la consommation , et non dans la production à tout prix , avec ces idées d'économie commerciale, l'empire slave se verra forcé d'ouvrir ses provinces dépourvues de fabrication et riches en produits agricoles, à un état industriel et consommateur. Cet état ne peut être autre que l'Allemagne, et le gouvernement slave se hâtera d'autant plus de le faire, que ce système commercial sera aussi le moyen d'influence et la base de son pouvoir dans ce pays. Pour prix de sa soumission, les Slaves ouvriront à l'Allemagne tous les chemins de l'Asie et des pays qu'ils pourront dominer, en attaquant la puissance anglaise.

Croyez-vous qu'en vue de si grands avantages commerciaux, de si belles sécurités politiques, l'Allemagne ne viendra pas se jeter dans les bras des Slaves? Oui, les gouvernans et les gouvernés le feront avec empressement; mais ils le feront en

leur posant une main sur la bouche, tandis que, de l'autre, ils désigneront la France à l'inimitié des Slaves. L'Allemagne est, et sera toujours forcément rivale industrielle de la France ; elle aura besoin de voir la France lésée dans ses intérêts commerciaux. Les Slaves seront contraints de suivre les intérêts de l'Allemagne; l'atteinte portée à la prospérité commerciale de la France aura un contre-coup fatal pour sa puissance.

La France voudra-t-elle s'opposer à cette union gigantesque? il faudra qu'elle brave alors toutes les forces de l'Allemagne et des Slaves, toute l'Europe réunie ! Et si, après cent combats gagnés, elle parvient à établir sa domination en Allemagne, à pénétrer jusqu'au cœur de la Russie, alors, comme autrefois, elle n'y trouvera que cendres ! Et de quel moyen moral ou d'intérêt politique pourra-t-elle user pour se maintenir en Allemagne? Elle aurait encore, c'est vrai, pour l'aider, l'ambition et le patriotisme germanique de la dynastie de Brandebourg ; mais la Prusse aura-t-elle résisté à l'ébranlement produit par la commotion slave? et, si elle existait encore, ne serait-ce pas au prix de grands sacrifices ? Une lutte contre le czarisme, contre les intérêts matériels de l'Allemagne et le libéralisme, ne lui serait-

elle pas fatale? Non, la France ne pourra jamais s'opposer par la force à ce qui sera déjà fait. — Elle dira : Qu'ils viennent chez moi, et je leur montrerai que le temps n'a rien changé à la vigueur de mon peuple, au patriotisme de mes enfans; elle aura raison, ses ennemis en conviendront eux-mêmes; mais, pour nuire à la France, ils n'auront plus l'insigne folie d'aller chez elle éveiller l'énergie et le dévouement des populations. Se jeter sur la nouvelle Babylone? oh! non, ils n'auront pas besoin de cela.

Pour vous nuire, il leur suffira de vous fermer les chemins par lesquels vous pourriez épancher votre sève, votre vie ambitieuse et tumultueuse; ils vous feront rester chez vous, et vous-mêmes vous accomplirez ainsi l'œuvre douloureuse de votre destruction. Il en est des peuples comme des individus : quelques-uns ont besoin de saignées périodiques; la France est de ce nombre. Ce qu'il y a seulement de piquant pour les autres, de bien triste pour vous et vos amis, c'est que chez vous, c'est le bras gauche qui fait saigner le bras droit, et réciproquement. Maintenant que cette époque critique n'est peut-être pas fort éloignée, c'est une curiosité permise que celle de savoir quelle sera la main qui fera l'office de chirurgien? Oui, Français, ne redoutez

point une invasion; l'Europe, pour vous nuire, n'aura pas besoin de venir chez vous. Inutilement vous ceignez Paris de fortifications formidables! car jamais ces murs ne feront couler une seule goutte de sang étranger! et pourtant, des monceaux de cadavres couvriront peut-être ces murs, peut-être des ruisseaux de sang couleront à leurs pieds; mais, hélas! ce seront des cadavres et du sang français! Combien d'élémens de destruction ces 50 ans n'ont-ils pas couvés et développés dans votre sein!... Et souvenez-vous que vous avez encore de grands crimes à expier : la colère de Dieu doit être suspendue sur vos têtes. Vous-mêmes, Français, vous avez préparé votre punition : l'existence et la rivalité de vos trois dynasties vengeront tôt ou tard ce manque de respect, cette ingratitude, cette haine dont vous avez abreuvé chacune d'elles, oubliant que le peuple qui ne respecte pas ceux qui marchent à sa tête, ne se respecte pas lui-même....

Peut-être mes paroles sincères, peut-être mon ouvrage consciencieux me feront passer à vos yeux pour un insensé : je n'en serais pas surpris, mais, que m'importe! je veux différer de tous, car je serais peut-être honteux d'être placé sur la même ligne que beaucoup. Je vous ai dit la

vérité ; produira-t-elle quelques résultats ? je ne sais, et j'en doute. Dans tous les cas, quoiqu'il arrive, que la France suive la voie de ses véritables intérêts en prenant une iniative prompte et vigoureuse dans les affaires de Pologne, ou bien qu'elle manque à ce devoir, la nationalité polonaise existera toujours.

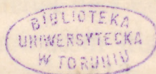
Cette conviction, je vous le dirai franchement, la Pologne n'a pu, jusqu'à présent, la puiser dans les augustes paroles prononcées sur la tombe de sa dernière insurrection, quoique ces paroles eussent dû avoir une grande signification et amener de nobles résultats; mais la Pologne puise cette conviction dans sa force réelle, dans un raisonnement profond, dans un sentiment instinctif.

La Pologne existera, ou indépendante, par le moyen d'une dynastie nationale, ou si l'incurie de l'Europe la pousse hors de cette voie, elle se placera à la tête du mouvement slave. Ainsi, ou elle sera le bouclier de l'Europe, ou elle tiendra le glaive de dominateur du monde.

La Pologne sait que, dans cette dernière hypothèse, elle court de grandes chances de servage et de dénationalisation; mais elle sait aussi que le libéralisme éclairé, le bon sens, les efforts des patriotes slaves lui viendront en aide, et, lui

permettant d'arracher le pouvoir despotique au czarisme, à la phalange dégoûtante de la bureaucratie russe et autrichienne, ils la mettront à même de poser les bases de libertés larges, sérieuses, éloignées des mensonges politiques, et garantissant les nationalités respectives. Dans ce cas, sa position géographique, son caractère plein de douceur et de libéralisme, le haut degré de sa civilisation appellent forcément la Pologne à prendre la direction des affaires slaves, qu'elle saura tourner au profit du progrès moral et physique du monde et du bonheur des peuples, mais non pas certes à l'avantage et à la grandeur de la puissance française. Notre bouche se refuse au mensonge : nous vous le disons donc sans détour, nous vous aimerons à cause de nos souvenirs; mais, dans l'intérêt de l'empire slave, nous vous combattrons sans relâche.

FIN.


BIBLIOTEKA
UNIWERSYTECKA
W TORUNIU

EN VENTE CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

Du même Auteur :

ESQUISSES D'UN SYSTÈME DE CIVILISATION ET DE COLONISATION DE L'ALGÉRIE, par un étranger qui a habité ce pays et qui n'y possède rien. Brochure : 50 cent.

LE MONOPOLE OU LA CENTRALISATION DU DÉBIT ET LA RÉPARTITION DE LA FABRICATION COMME SOLUTION DE LA QUESTION DU SUCRE. Brochure : 50 cent.

Imprimerie de BRUNEAU, rue Croix-des-Petits-Champs, 33.